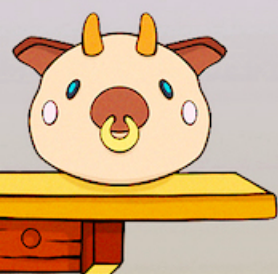


SAUCE SAMOURAI



NUMÉRO

25



12
TEXTES
COURTS



SAUCE SAMOURAÏ

Sauce *nom féminin*

1. Préparation salée, de consistance liquide, servie chaude ou froide en accompagnement de certains aliments.
2. En Afrique, ragoût (viande, poisson ou légumes) qui accompagne les féculents.
3. Familier. Amplification, développement, en général inutile : Allonger la sauce.
4. Crayon noir très friable, pour dessiner à l'estompe.
5. Solution de divers ingrédients ajoutée aux tabacs pour modifier le goût et l'arôme ou pour les rendre plus moelleux au toucher.

Samouraï *nom masculin*

Guerrier japonais au service d'un *daimyo*.

SOMMAIRE

<i>Mes nuits d'écume</i> de Nadine Travacca	2
<i>Novyj god au Lilith Cirkus</i> d' Ernest Thomas	3
<i>Cosplay</i> de Philippe Aubert de Molay	13
<i>Tokyo n'est pas au Kurdistan (mais en Irlande)</i> de François Huet	21
<i>Le pont</i> d' Alain Faure	32
<i>Les gardiens du Temple</i> de Maxime Herbaut	34
<i>Le vieux Bob</i> de Damien Langlois	42
<i>Onna-bugeisha</i> d' Arielleffe	51
<i>Salmonellose</i> d' Adrien Chapelle	62
<i>Bushidouble</i> de Keyvan Sayar	78
<i>Le nouveau Chicago</i> d' Evelyne Jeantet	90
<i>La samouraï d'Alger</i> de Christophe Le Borgne	102



Les auteur·e·s	116
Ours	120

MES NUITS D'ÉCUME

Nadine Travacca

L'invisible se fraye un passage
à la sente des lèvres
lancinantes chimères
les absents palpitent
dans l'ombre

Ne reste au petit jour
de la voracité des songes
qu'un peu de cendre
tombée au fond d'un bol

Des souffles s'enroulent au mien
quand j'avale d'un trait
le café du matin

NOVYJ GOD AU LILITH CIRKUS

Ernest Thomas

1.

— Et Joyeux Noël à toi aussi, *salun*, dit Gabrilov en tendant son dernier paquet au jeune homme qui l’accompagnait.

Trois petits gars, trois cadeaux – ses filleuls, les fils aînés de ses camarades les plus proches. Trois conneries achetées hâtivement la veille par sa secrétaire. Il ne savait même pas ce que contenaient les paquets avant que ces connards ne les ouvrent – c’était cette soirée leur vrai cadeau, la dernière avec le *princ*, la dernière avant... Avant quoi ? L’exil ? Le suicide ? Une retraite dorée ? Un énième plan pour reconquérir le pouvoir et damer le pion à ce fils de pute de Doubinski ? Gabrilov en avait marre, à vrai dire. La perestroïka l’avait rendu richissime – pas autant que ces enfoirés du Clan des Quatre, mais enfin, assez, à même pas quarante-cinq ans, pour vivre comme un pacha pendant dix générations. Pour la plupart des gens une nuit pareille célébrerait le couronnement d’une magnifique carrière – un sacre. Dans sa bouche elle laissait un goût d’échec absolu. De quoi lui couper l’envie de bander – heureusement il avait ce qu’il fallait, de merveilleuses petites pilules bleues. Du Viagra, ça s’appelait, une invention américaine, cochons d’Américains. Avec ça, à ce qu’il paraissait, le plus avachi des vieillards triquait toute la nuit.

— Ho, merci beaucoup, mon Général !

Il s'échappa de ses pensées et se composa un sourire de circonstances. Le jeune con exhibait la petite caméra numérique qu'il venait de déballer. Les deux autres avaient eu un téléphone portable – un Sony-Ericsson T68i, un appareil de la taille d'un paquet de *sigareti*, au début Gabrilov n'avait pas compris de quoi il s'agissait – et une Game Boy Advance, une console portable qui ne serait en principe disponible que dans quelques mois. Sa secrétaire avait bien fait les choses. Des gadgets à la mode. Parfaits pour satisfaire des *douraki* dans leur genre.

— Appelle-moi Iakov, petit, lui répondit Gabrilov. Ce soir c'est la fête ! Pas de « mon Général » qui tienne.

D'un geste large et qu'il voulait généreux, il désigna la façade – magnifique – du Lilith Cirkus. Il ignorait – comme tout le monde à l'époque – que son vieil ennemi Doubinski l'avait co-fondé avec Grigori Andropov. Le nom des deux véritables propriétaires du céléberrime bordel resta, jusqu'au milieu des années 2000, le secret le mieux gardé de la RIM. Pour tout le monde, y compris les personnalités les mieux informées, l'établissement appartenait à un oligarque russe du nom de Jarkov – en réalité, un simple prête-nom.

— Ce soir, mes amis, il n'y a ni général, ni camarade, ni rien ! Ce soir il n'y a que des hommes, des vrais, et on va leur montrer de quel bois on se chauffe !

Rires gras en réponse.

Il n'y croyait plus.

Une retraite tranquille, sur les bords de la mer d'Azov, loin de tout. Voilà à quoi il aspirait. Ils lui avaient coupé les couilles ? Fort bien. Tel un vieux chat, il finirait sa vie au soleil, à engraisser. C'était désormais son unique ambition. Faire du lard.

Ils étaient plus de cinquante, toute une troupe – l'ultime carré des fidèles, fêtant ensemble, dans la débauche, le changement de siècle. Outre les trois petits jeunes, une quarantaine d'anciens sous-officiers et officiers des *Feniks* l'accompagnaient. Certains, parvenus à passer entre les gouttes, avaient intégré la *Milicia* – ils y occupaient des fonctions subalternes mais étaient là-bas les yeux et les oreilles de leur mentor.

Et il y avait surtout ses amis, ses derniers amis – les seuls, se

disait-il, qui depuis toutes ces années ne l'avaient jamais trahi, en dépit des coups du sort, des échecs et des désastres, Pivovarov en tête, le meilleur d'entre eux, celui des jours sombres, qui avait pris sa place, neuf ans plus tôt – déjà ? songea-t-il amèrement – lors de cette drôle de révolution. (Il repensa à ce petit jeune qu'il avait envoyé à la mort, dans une tentative désespérée de se débarrasser une fois pour toutes de Doubinski – comment il s'appelait, déjà ? Un prénom de fille, il lui semblait). À ses côtés se trouvait bien sûr Markel Tararinov – même si politiquement beaucoup de choses les opposaient, leur passion commune pour l'art antique et l'art tribal avait aplani leurs différences – d'ailleurs c'était lui qui avait lancé cette idée, fêter le Nouvel An orthodoxe au Lilith Cirkus et inviter tout le monde, tous les fidèles. Ça te fera du bien, avait-il dit à Gabrilov, en vérité ça nous fera du bien à tous, de nous vider les couilles en bande, ça resserrera les liens. Gabrilov avait acquiescé, à moitié convaincu. Les neuf autres composaient un mélange hétéroclite de militaires de hauts rangs – déchus évidemment –, de députés et de juges au dévouement jamais mis en défaut mais dont les pouvoirs se réduisaient de jour en jour – leurs liens avec Gabrilov ressemblaient à une malédiction, un cancer, une maladie contagieuse. Ceux-là, dignitaires déchus, personne ne leur adressait plus la parole – les conversations mouraient quand ils pénétraient dans un bureau ou une salle de réunion et ils déambulaient dans les couloirs des ministères, du palais de justice ou du Sénat comme des spectres que personne n'osait regarder. Gabrilov n'ignorait rien de ce que subissaient ces hommes, dont certains avaient l'âge de son père – il savait la manière dégueulasse dont ce pays vendu à l'Occident leur faisait payer le sens de l'honneur, la droiture et le patriotisme.

Il tripota la boîte de Viagra au fond de sa poche. Il se demanda si ça marchait vraiment, ce truc, s'il allait y arriver, s'il ne perdrait pas la face.

Finalement, se dit-il, cette soirée a du bon. Je me sens bien, ici, entouré de mes derniers camarades. À ma place.

Vassiliev lui manquait. Trois ans déjà qu'il était mort – presque trois ans, oui, depuis mars 1998, assassiné lâchement trois jours avant le printemps, mais mieux valait ne pas penser à ça alors

que Tararinov passait la soirée avec lui –, il n'avait plus la force d'entretenir les vieilles colères, de réveiller les vieilles rancunes. Vassiliev, du Clan des Quatre, son préféré. Les autres, bien sûr, d'excellents partenaires de *business*. Mais – même si la présence de Tararinov ce soir lui faisait vraiment plaisir – il ne développa jamais de liens profonds avec eux. Trop éloignés de ses idées politiques, trop cupides. Vassiliev fut un ami véritable – et le seul à avoir voulu l'initier. Tous les autres avaient refusé. Ça l'avait blessé. Surtout que – croyait-il savoir – Doubinski en faisait partie. Ça, plus que tout le reste, il le vivait comme une injustice, une profonde vexation. Qu'est-ce qu'un fils de *moujik* tel que Doubinski avait de plus que lui, putain, lui dont le propre grand-père, le bien-aimé Leonid Ivanovich Gabrilov, recevait ses ordres de Staline en personne ?

2.

De l'extérieur, le Lilith Cirkus ne payait pas de mine. Un bel hôtel particulier de quatre étages, à la façade Art nouveau – cossu mais pas inhabituel dans ce *kvartal* de *bogaci* – qui n'aurait pas fait tache à Saint-Pétersbourg en 1910.

Sous le bouton de sonnette à l'ancienne, une plaque en or annonçait « Club privé réservé aux membres ». Seul un examen attentif révélait que les vitraux aux motifs érotiques de la porte d'entrée, magnifiquement ouvragée, au vantail sculpté de serpents entrelacés et aux ferronneries d'une teinte oscillant entre l'ardoise et le vert aqueux, se doubaient d'un blindage. De même, la caméra qui scrutait les visiteurs – et une partie de la rue –, dissimulée dans le museau du lièvre qui décorait le sommet de la porte, était parfaitement invisible aux non-initiés.

Gabrilov, qui avait privatisé l'établissement pour la nuit, sonna.

La porte s'ouvrit sur une antichambre – trop étroite pour une troupe aussi nombreuse – toute de velours et de cuir capitonné, baignant dans une lumière pourpre dont la douceur servait de sas entre la rue et un univers de luxure. Ils passèrent par petits groupes. Valeria les accueillit. La *sous-maîtresse* – le Lilith Cirkus, par

snobisme, adoptait la terminologie en vigueur dans les *maisons de grande tolérance* parisiennes du dix-neuvième siècle et certaines *pensionnaires* parlaient français pour dépayser et impressionner les clients – était une très belle femme d’une quarantaine d’années, vêtue d’une robe-fourreau de satin noir lui laissant les épaules nues, que couvrait un boa tantôt écarlate, tantôt grenat, et coiffée d’une perruque platine à la mèche droite lui mangeant la totalité du front – vulgaire chez beaucoup d’autres, parfaite sur elle. Elle tenait entre ses doigts longs et fins son éternel fume-cigarette – des menthol qu’elle faisait venir de Londres – et dans son autre main son *carnet de bal*, qu’elle consulta d’un geste savamment négligé, sans sourire – la froideur : sa marque de fabrique. Personne ne venait au Lilith Cirkus sans avoir pris rendez-vous – et si vous ne saviez pas comment prendre rendez-vous, c’est que vous n’aviez rien à faire au Lilith Cirkus.

Elle dirigea Gabrilov et son cercle d’amis le plus proche – Pivovarov, Tararinov et une demi-douzaine d’autres – vers le *grand salon*, puis distribua le reste des convives dans les salons privés. Si Gabrilov et Tararinov, habitués des lieux au point d’embrasser Lili – la *maîtresse* – sur la bouche pour la saluer, et même de coucher avec quand ils le désiraient, les autres venaient ici pour la première fois.

Une série de couloirs et d’escaliers tapissés de velours rouge, décorés de dessins et gravures représentant des scènes de libertinage, donnaient accès aux salons privés. Ils s’agençaient tous sur le même modèle : une pièce carrée ou rectangulaire, au plafond orné d’une fresque érotique, aux murs dissimulés derrière d’épaisses tentures de velours rouge, éclairée au moyen d’appliques discrètes diffusant une lumière chaude et de basse intensité, meublée de canapés et fauteuils, décorée d’objets tribaux ou d’une bibliothèque de petite taille, toujours dans des thèmes érotiques ou pornographiques. Une *bonne** en tenue de soubrette noire et blanche, seins nus – mais pas le droit de toucher – proposait à boire. On ne payait rien en entrant, rien à la commande et rien en sortant – tout se réglait plus tard, pour ne pas rompre le charme. Venaient ensuite les *pensionnaires*. Elles se présentaient par groupes de trois ou quatre, jusqu’à ce que le client fasse son choix.

Le *grand salon* ressemblait davantage à un *dzaz-klub* ou à un *koktejl-bar* – lumières tamisées plongeant le lieu dans une pénombre intime, tables entourées de fauteuils anglais isolées les unes des autres, formant des îlots éclairés à la bougie, long comptoir de bois sombre au vernis ambré et choix d'alcool aussi vaste que luxueux – un peu à l'écart, une piste de danse plongée dans une pénombre propice. Les *pensionnaires* discutaient entre elles ou dansaient en attendant qu'un client les sollicite, des *bonnes* s'occupaient du service, derrière le comptoir officiait Lili et elle seule – son privilège. La *maîtresse de maison* avait choisi un prénom français par coquetterie. En réalité elle s'appelait Maryna Simovitch et il s'agissait de la fille d'Akim Simovitch et Maria Ratchovskovna – un couple célèbre dans les années 70 pour avoir introduit le sadomasochisme à Mertvecgorod et précipité indirectement la chute du régime. Lili, une trentaine d'années – très jeune pour une *maîtresse* –, au service d'Andropov et Doubinski dès l'ouverture du lieu, en 95, s'habillait et se maquillait avec une sobriété qui contrastait avec ses *pensionnaires*.

Au *grand salon*, on causait *bizness* en fumant des cigares et en buvant du cognac *français*. Les anciens ennemis se réconciliaient, on concluait des alliances, nouait des pactes, trahissait des amis – après quoi on dansait panse pressée contre le corps à moitié nu d'une pute très jeune et très belle qui sentait bon et souriait. On dansait avant de la baiser – elle ou une autre, ou plusieurs autres –, avant de monter dans une des chambres, décorées de tentures et de miroirs, avec salle de bain privée. Il y avait les petites chambres, la chinoise, la française, etc., et il y avait les suites, la jaune, la bleue, la rose, la rouge, etc. Il y avait aussi l'aile droite, exhaustivement équipée, réservée à des amusements plus corsés, soumission, domination, jeux de torture, jeux de viols, jeux pédophiles – Lili insistait beaucoup sur le terme «jeu», dès qu'il était question de fracasser une extra recrutée sur petite annonce ou via un rabatteur (les *pensionnaires*, sauf exception, on ne les abîmait pas de façon définitive). Il y avait enfin le grenier, vaste lupanar rouge, noir et mauve, canapés bas et profonds, moquette épaisse et confortable, murs et plafond couverts de miroirs – gang-bangs, partouzes, tous les jeux collectifs y compris les viols en tournante – sans oublier la

salle de bain séparée par un couloir, tout en marbre et porcelaine blanche, baignoire sur pieds et robinetterie en or, pour les amateurs de sensations fortes, uro, scato, menstrues, sang, vomi, jeux d'hygiènes divers et variés, bâche étalée au sol sur demande, couches-culottes pour bébé – taille adulte – à disposition, entre autres nombreux accessoires.

Ce soir-là les trente *pensionnaires* se tenaient sur le pied de guerre. Pour que personne ne se sente lésé, une quarantaine d'extras avaient rejoint la troupe. Les filles travaillant au Lilith Cirkus pouvaient gagner jusqu'à trois fois plus qu'une ouvrière d'usine – sans compter les pourboires – mais ne chômaient pas. La maison de passe offrait le gîte et le couvert aux régulières – les extras, elles, louaient leur chambre à la nuit, à la semaine ou au mois – et prenait en charge les examens et les soins médicaux. À chacune de se débrouiller pour le reste : picole, défonce, vêtements, maquillages, avortements. Avec trois ou quatre clients par soir – les plus rentables étant ceux qui payaient pour la nuit entière – elles s'en sortaient à peu près. Certaines envoyaient même du fric à leur famille – souvent restée à l'étranger – qui comptait sur elles. Les plus chanceuses ou les plus douées économisaient dans l'espoir de se payer un commerce. D'autres ambitionnaient de trouver un mari – ou un amant – qui les entretienne. Mais ça n'arrivait pas, ce genre de truc – ça n'arrivait presque jamais. Ce qui se passait plutôt c'est qu'au bout de trois ans de chambre – trois ans au maximum, ça dépendait des spécialités – la date de péremption approchait et le magot avait fondu – alcool, drogue, existence semi-luxueuse. Ne restait plus alors qu'à dépenser des fortunes en chirurgie esthétique ou à se faire embaucher dans un bordel moins regardant – la dégringolade se poursuivait dans la rue, s'achevait dans la fosse commune.

3.

Sur les toits avoisinants, les *snajperi* se postèrent en renfort, au cas où certains parviendraient à fuir. Le reste du *kommando*, une vingtaine d'hommes, tenue noire, cagoule, dagues, progressa au

pas de course sans se soucier des caméras – celle planquée dans le lièvre et trois supplémentaires, braquées sur la rue.

Quelque part dans un local de sécurité de la compagnie *Ciklop*, un homme en uniforme bleu nuit constata que des intrus s’apprêtaient à prendre d’assaut le Lilith Cirkus. Il décrocha son téléphone et au lieu d’appeler la police composa un numéro appris par cœur une semaine auparavant.

— Vingt hommes en tenue de camouflage, annonça-t-il lorsque son correspondant décrocha.

— Très bien, répondit Doubinski. Faites ce qui est prévu. Aucune instruction supplémentaire.

Il téléphona ensuite à son autre correspondant, pour lui indiquer la même chose.

— Parfait, répondit Piotr Mouratov. Récupérez les bandes et portez-les à l’adresse habituelle.

L’homme en uniforme bleu nuit alluma une *sigareta*, fier de son habileté. À l’un il faisait croire que rien de cette opération de nettoyage ne serait enregistré, à l’autre il remettait les bandes, pas supposées exister. Duplicité toute simple, tellement typique – deux ans de salaire à la clef, pognon déjà dépensé dans sa tête. Rien de luxueux, que du nécessaire. Une nouvelle gazinière et un nouveau réfrigérateur. Une nouvelle voiture, une occasion en bon état, qui ne pisserait pas l’huile. Pourquoi pas un cadeau à Ivanna, quand même ? Depuis le temps – une petite folie. Quelque chose de chouette, une nouvelle robe, une bague – il passerait chez le prêteur sur gages, il marchanderait.

Rien de tout ça n’arriverait. Dans quelques heures, en rentrant chez lui, un *narkoman* le surinerait. Il lui piquerait son portefeuille et la sacoche contenant les bandes. Stefan – c’était le nom du meurtrier à la manque – confierait ensuite les bandes à un intermédiaire, qui lui-même les délivrerait à Piotr Mouratov, l’une des nombreuses chiennes – comme on disait au goulag – de Lavrenti Zoubarev. Quelques heures plus tard il s’injecterait avec délice la came d’excellente qualité offerte par son commanditaire en plus de son salaire – de trop bonne qualité, *ne povezlo* : ce fix serait son dernier.

Le *kommando* força la serrure et pénétra dans le Lilith Cirkus.

Deux hommes gardèrent l'antichambre. Les autres, par groupe de trois, se déployèrent en silence dans le bâtiment.

Ça se passa très vite. Dague, ventre, cœur, gorge. Valeria, la *sous-maîtresse*, mourut la première. Les autres suivirent – méthodiquement. Aucune chance d'en réchapper. *Bonnes, pensionnaires*, extras, clients. Pour Andropov et Doubinski, double bénéfice : liquider Gabrilov et ses derniers partisans, et en prime renouveler le personnel. Elle commençait à les emmerder, la fille des deux *porocniji* – ses grands airs, ses ambitions, ça suffisait. Maria et Akim comprendraient – sinon, on leur expliquerait, aux deux retraités de la magie rouge.

Ils ouvrirent la porte de la suite jaune d'un coup de pied. Gabrilov et Tararinov baisaient Lili – un dans le cul, l'autre dans la chatte. Ils ressemblaient à trois animaux, les mâles à des bêtes sauvages et dégénérées, la femelle à une créature arrachée à son milieu naturel et domestiquée par la violence. Le spectacle des hommes envahissant la suite – trois, puis six, puis neuf – les saisit. Gabrilov encore en érection se jeta sur ses habits pour récupérer son arme. Un coup de pied dans les couilles mit fin à sa tentative héroïque. Recroquevillé, il vomit. Lili hurla – une terreur abjecte –, ils la lardèrent jusqu'au silence.

Tararinov acheva de s'habiller. Un des soldats désigna Gabrilov du menton.

— Non, merci, répondit-il. Sans façon.

Ils s'écartèrent pour le laisser sortir. En quittant le Lilith Cirkus, un moment de frayeur. Il savait pour les tireurs d'élite. Il faisait confiance à Andropov, évidemment, mais Doubinski ? Était-il sûr de Doubinski à 100 % ?

Il avança d'un pas dans l'air glacé. Un deuxième. Se dit que de toute façon il ne sentirait rien. Ne le saurait même pas.

Il rentra chez lui sans encombre.

4.

— Allez, souris, Gabrilov, c'est pour la postérité, dit le *kommando*, tournant toujours la dague – enfoncée de vingt centimètres dans

les tripes –, content de sa trouvaille.

Les autres formaient un cercle et n'en perdaient pas une miette. Ils rirent grassement, l'odeur du sang – aussi forte que dans une boucherie.

L'assassin exhiba un mini-camescope. Il éventra Gabrilov d'une main – avec lenteur, délicatesse – et filma de l'autre. Ces petits machins numériques, cette année-là, on en trouverait partout. Tout le monde en achèterait et s'improviserait cinéaste amateur. Gabrilov, à travers le masque de douleur rouge qu'était devenu son visage, eut un regard surpris. Il la connaissait, cette caméra – il l'avait offerte quelques heures plus tôt à un des jeunes qui l'accompagnaient. Comment s'appelait-il, déjà, ce con ? Que foutait son cadeau entre les mains de ce soudard ? La réponse était évidente, pourtant. Le nom du jeune con – Gabrilov n'arrivait pas à s'en souvenir – le préoccupait tandis que la lame tournait, tournait, allait et venait dans ses boyaux – gargouillis de sang – et que l'objectif presque collé à son visage enregistrerait chaque détail de son agonie. Iakov ! se dit-il finalement tandis que la vie le quittait, la douleur elle-même déjà partie depuis plusieurs secondes. Iakov, il s'appelle Iakov, comme moi ! pensa-t-il, heureux de se rappeler le nom du jeune homme. Après cette pensée, il mourut. Son sourire, dans la mort, fut la dernière image de lui que captura son assassin. Ça ferait une belle surprise pour Doubinski. Le dernier sourire du porc.

— Allez, les gars, on a terminé ! On y va !

Petr – c'était ça, le vrai prénom du jeune con, Petr – à qui Gabrilov n'avait jamais demandé comment il s'appelait.

Évidemment.

COSPLAY

Philippe Aubert de Molay

*Je continuerai d'être près de toi,
comme le mur que tu devras franchir.*
Naruto (*Shippûden*), Itachi Uchiha.

Bien sûr elle m'appelait parfois « le roi David ». Avec ce mélange un peu piquant et non privé d'une pointe d'amertume, d'attachement sincère pour moi et de lucidité montrant qu'elle savait bien au fond que je ne serais jamais roi de rien ; ni de cet endroit ni de cette ville ni d'autre part ni assurément de moi-même – ni, surtout, d'elle-même. À ses yeux, le roi David ne porterait jamais de couronne.

Une fois elle avait attrapé un genre de rhume, une rhinite quelque chose comme ça, nez totalement bouché alors au bout d'une semaine elle avait acheté du Physiomer ce spray nasal à l'eau de mer désodée et elle avait dégagé son nez encombré disant « tu vois David je me demande s'il ne faudrait pas inventer un produit du même genre pour le cœur. » Lisant avec concentration l'étiquette de la petite bouteille en plastique de Physiomer, Nina avait énoncé tranquillement : « ça le laverait ce cœur ça participerait à sa protection, côté amour ça réduirait l'intensité et la fréquence

des symptômes désagréables. » J'avais fait celui qui prend ça à la plaisanterie mais pour le coup c'était le mien de cœur qui avait eu un intense symptôme désagréable. Pas besoin d'être le roi David dans son palais doré à la con pour décoder que cette femme n'était pas si heureuse que ça avec moi, mettons juste *correctement* heureuse.

Et maintenant elle est morte.

Pile un an. C'était le lendemain de la fête de Noël. Un jour Bella m'a dit (c'est ma nièce Bella – et elle s'en est voulue immédiatement à mort d'avoir dit ça) :

— Tu sais de toute manière elle avait cette liaison, alors d'après moi elle allait te quitter, tu la connais.

— Je sais bien, j'avais répondu. Oui je sais depuis ce lundi funeste où elle est morte aux côtés de son amant (et cette ordure s'en est sortie, lui) que l'amour est l'ingrédient n°1 de tout anéantissement. L'amour produit une brusque accélération de la destruction. Prends la liste mondiale des calamités, Bella, tu verras que l'amour est tout en haut de cette liste. L'amour, au mieux c'est comme un feu sous la pluie.

Le pire désormais c'est le réveil. Comme lavé par le sommeil tu reprends conscience mais une seconde après c'est pareil que la veille : cette souffrance.

Ses vêtements je n'ai pas su quoi en faire. J'ai tout laissé dans l'armoire. Et un matin, voilà un moment, trois mois après que la mort ait transformé ces amas de tee-shirts et de jeans en pulsation continue de froid glacial, Bella est venue à l'improviste avec deux dames de la friperie en disant :

— Écoute oncle David, Nina aurait voulu que ça serve.

— OK, j'ai fait, et tandis qu'elles mettaient tout – même ses baskets préférées, celles au look de chaussures de chantier – silencieusement dans des gros sacs-poubelle noirs je suis parti sans dire un mot et j'ai passé la journée au jardin, regardant les bagarres de pies. Je voulais être loin de la chambre. Loin de ce qui est arrivé.

Le plus dur aura été de voir partir sa collection cosplay. Très bonne couturière ma Nina et sur son corps sportif spectaculairement nickel : la perfection que ses créations ! Elle avait admirablement dessiné, bâti, brodé et surfilé trois inoubliables costumes féminins, ceux de :

- Black Widow (Avengers)
- Samus Aran (Metroid)
- Noctali (Pokémon)

C'est bien simple, à la grande époque, pas moins de quatre mille *followers* s'intéressaient à son compte Insta'. D'innombrables fans acclamaient son double talent de couturière créatrice d'univers et de mannequin. Tout en apportant sa petite touche perso inimitable, elle savait respecter l'essence même des personnages, comme elle disait leur *ipséité* (c'était un mot emprunté au vocabulaire de la philosophie et encore aujourd'hui dès que je le prononce il faut que je le tape dans Google pour me rappeler son sens). Par exemple elle avait rendu le personnage Pokémon nommé Noctali carrément gothique. Un triomphe sur les réseaux sociaux : entre le corsage noir à lacets plutôt *warrior* et les voiles en dentelle ultra *girly*, ce Pokémon avait été revisité avec un style indéniable. Ce petit côté obscur illustre à la perfection la nature de Noctali, souvent représentée comme impassible, distante et froide. Le cuir des bottes en rajoutait une couche en produisant un joli petit côté vilaine fille. Très *kawaii* tout ça.

J'ai dit qu'elle avait conçu trois costumes. En fait quatre. Car il y avait également le mien. Une audacieuse et géniale version du Samouraï d'argent. Lequel était apparu dans les magazines Daredevil puis Strange au milieu des années 70. Mon perso préféré depuis toujours. Pour ceux que ça intéresse, le Samouraï d'argent a été un grand ennemi de Wolverine. Mais les deux adversaires se sont toujours respectés et parfois entraïdés. En fait c'est un méchant qui en définitive fait plutôt partie du camp du bien. Je crois en lui, c'est ma petite divinité tutélaire. Au fil des années, j'ai lu tout ce qu'il est possible de lire sur l'univers des samouraïs ; au point qu'aujourd'hui je me sente l'un d'eux. Le terme « samouraï » 侍

mentionné pour la première fois dans un texte du X^{ème} siècle, vient du verbe *saburau* qui signifie « servir ».

Elle est morte. Et à présent régulièrement je vois son fantôme. Comment une telle chose est-elle possible ? Elle traîne la nuit dans les couloirs déserts à demi éclairés, genre pas envie de rentrer dormir, petite silhouette vaporeuse et funèbre brillant un instant sous les néons – et là je la reconnais bien, elle porte son superbe cosplay de Black Widow. Je la devine je l’aperçois je la récupère ; je retrouve soudain sa démarche fière, sa belle chevelure celtique de rousse, ce corps que j’ai tant aimé aimer. « Tu fais quoi là Nina » j’hurle contre les murs. Mais elle est déjà partie. C’est fou les morts semblent toujours pressés d’y aller. Mais où ?

Je ne suis pas le seul à voir mon cher petit fantôme. Western c’est le chien de ma nièce. S’est perdu en forêt dernièrement cet animal. Huit jours d’errance et il vient de rentrer, Bella était en pleurs « mon Western mon Western » elle gémissait. Alors j’ai dit comme ça :

— Écoute Bella je sais où était Western : il était parti avec Nina, l’accompagner un peu, tu te souviens qu’elle l’adorait ton chien. C’est bien simple lorsqu’il fait son tour en forêt, on devrait lui mettre une caméra GoPro (la GoPro Hero8 BlackStar et sa toute nouvelle stabilisation essaimante VistaHypersmoot-BK avec variateur de streaming live en 1080p ce serait nickel de chez nickel) car à tous les coups ça filmerait notre joli fantôme dans les tourbillons de feuilles mortes. Car rien que de prononcer le mot *Nina* tu vois ce chien qui remue la queue et qui piaule et qui jappote de plaisir, c’est pas dur s’il pouvait parler il dirait « oui c’est ça David tu as raison oui oui mille fois oui Nina n’est pas entièrement absente car la mort c’est juste nous qui ne voyons plus rien » .

Mais lorsque je parle comme ça, Bella s’inquiète ou pique une colère ; tu vois alors toute la graisse de son visage devenir tremblotante (et pourtant elle en fait des régimes la pauvre) elle larmoie :

« Arrête oncle David ne recommence pas arrête ça tout de suite

arrête je te dis maintenant ça fait un an que ta femme est morte on a du chagrin ok et on l'oubliera jamais mais arrête de dérailler faut que tu tournes la page faut que tu te laisses une chance mon David » .

Puis elle sanglote, découragée. Et là l'autre soir à cet instant précis – véridique – on était dans le petit jardin automnal qui donne sur le grand parking du dépôt des bus de la ville et un corbeau déluré m'a presque frôlé dans le dos, ça arrive ; alors Western (museau levé en alerte code rouge) et moi on a direct connecté que c'était sûrement la défunte qui voulait nous dire quelque chose, faire un petit salut. Ma femme continue d'émettre un signal bien après sa disparition c'est comme ça. Dans les décombres de nos vies, son âme c'est comme la boîte noire après le crash.

Comment elle est morte ? Je n'ai pas envie d'en parler. Qu'à demander à l'autre connard qu'était avec elle à ce moment-là. Et celui-là je vais bientôt m'occuper de lui, promis. Oui promis, c'est programmé. Morte si vite. Assise dans ce fauteuil blanc de jardin en plastique aux côtés de cet homme, oui assise dehors en dépit du froid, à regarder le gris violent des nuages comme électrocutés. Brutalité de nos départs. J'ai pas envie d'en parler c'est déjà assez dur d'y penser tout le temps depuis douze mois. J'ai dépassé ce stade infantile voulant qu'il faille absolument donner du sens à ce qui arrive. Ce début d'après-midi-là elle avait reçu un texto puis elle avait souri en disant « tu sais quoi David ? Je crois que je vais aller prendre un café avec Bambi » (c'est une amie. Elle se prénomme Monique mais tout le monde l'appelle Bambi). Et depuis tu te repasses en boucle cette scène. Pendant des semaines j'ai persécuté Bambi pour savoir si elle avait su pour son amant mais maintenant après l'intervention de mon médecin suite à la plainte de Bambi pour harcèlement (on a le même docteur) j'ai lâché l'affaire, ok elle n'y est pour rien cette fille, ok elle savait depuis le début – c'est même elle qui le lui avait présenté car il était branché cosplay ; il possédait un costume de Naruto (une pathétique merde industrielle chinoise bon marché avec un rembourrage pitoyable en mousse polyuréthane puant la pollution) – mais bon ok c'est tout, d'accord. *Next*. Merci quand même Bambi.

Ce monde est devenu bien trop vaste pour moi, cette vie bien trop inexplicable, le ciel bien trop sombre. Qu'à voir cette fête de Noël bien trop artificielle sans elle. L'année dernière elle avait chanté avec la chorale *Les anges dans nos campagnes* puis *Mon beau sapin* et même dansé un peu avec moi. Elle avait cousu de belles étoiles filantes en feutrine pour décorer la salle à manger. Couturière émérite je vous dis. Ensuite le lendemain et ce terrible « tu sais quoi David ? Je crois que je vais aller prendre un café avec Bambi ». Sa mort deux heures après. De froid si ça se trouve. Un an déjà. Une si longue année. Tout est devenu imitation de la vie d'avant. Voilà ma doctrine désormais : je suis un imitateur de moi-même. C'est une leçon durement apprise et pas prête d'être oubliée. S'imiter c'est tout ce qu'il reste au roi David.

Toutes ces étoiles dans le ciel ; pour quoi faire ? Devenue un fantôme ma Black Widow. Et moi aussi si on veut. Alors on va se revoir c'est sûr on va se revoir. On ne s'est pas tout dit. Parce que, en fin de compte, l'amour pourrait bien être éternel. Qu'à y croire non ?

Nina avait quatre-vingt-huit ans. J'ai quatre-vingt-douze. L'autre ordure de Naruto en a quatre-vingt-sept. Nous vivons (vivions je devrais dire) depuis quelques années à l'EHPAD du Bois fleuri, à côté du dépôt des bus de la ville. Pour les ignorants et ceux qui n'en ont rien à battre vu que ça ne les concerne pas, *E.H.P.A.D* signifie Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes. C'est donc un foyer pour les vieux. Il peut accueillir des aînés autonomes ou en perte d'autonomie physique ou psychique, dans un cadre de vie sécurisé. M'est avis qu'on va entendre causer de l'EHPAD du Bois fleuri à compter de demain ça va pas louper.

Naruto est arrivé ici voilà dix-huit mois. Dès le départ, il n'a pas cessé de tourner autour de Nina. Un vrai vautour. Ils ont parlé cosplay encore et encore car il savait qu'elle était une ancienne célébrité, une cosplayeuse de renom. Une fois je l'ai surpris pendant le goûter en train de draguer ouvertement ma femme,

ce misérable écarquillait les yeux comme si Godzilla venait d'apparaître en live au beau milieu des vieux et des infirmières et il répétait robotiquement en tapotant le bras de Nina « c'est vous LA SEULE et UNIQUE Black Widow, LA Black Widow la plus réussie de tous les temps, THE Black Widow... »

Je
L'aurais
Explosé
Ce
Maudit
Naruto.

Que partie remise.

Un jour elle est morte dans ses bras. Ce meurtrier me l'a volée. Il a annihilé mon amoureuse. Soi-disant ils faisaient que discuter au jardin de Dragon Ball, Fullmetal Alchemist, One Piece, Fairy Tail, Pokémon, etc. Et elle se serait éteinte en souriant. D'après moi c'est de sa faute à Naruto, c'est de son entière responsabilité moi je dis. Le froid glacial. Alors il doit payer. Plus tard lorsque tout le monde dormira et que le veilleur de nuit somnolera devant sa télé rediffusant d'antiques épisodes d'Albator (des fois je vais les regarder avec lui), je revêtirai cérémonieusement et pour la dernière fois mon costume du Samouraï d'argent. Puis je me rendrai dans la chambre de cette pourriture de Naruto. Dans le silence de l'EHPAD, je l'éventrerai puis le décapiterai. Fera pas un pli. *Adios* son ipséité infâme à celui-là. Un samouraï, je suis. Le corps du criminel sera ensuite revêtu par mes soins de son infâme accoutrement bas de gamme orange de Naruto. Puis, pour l'empêcher de retrouver dans l'autre monde ma si chère Black Widow, je l'accompagnerai dans la mort. Pas compliqué, samouraï je suis (侍), samouraï je mourrai. Au combat, le Samouraï d'argent utilise un *katana*, la longue épée traditionnelle des samouraïs et possède le fameux sabre noir de Muramasa ainsi que l'épée d'honneur en or lunaire et en adamantium féérique du glorieux clan Yashida. Il dispose d'un anneau de téléportation, précieux pour rejoindre l'au-delà. Donc tout ira bien, pas de souci.

On le sait bien, la mort c'est quand tout va enfin parfaitement bien.

Alors *banzai*.

TOKYO N'EST PAS AU KURDISTAN (MAIS EN IRLANDE) (UN PASTICHE R&B)

François Huet

Interpellation musclée dans un restaurant du centre-ville dans l'affaire dite de la « filière turque ». Un forcené abattu et un officier de police grièvement blessé.

Brune venait de lire une déclaration du Premier Ministre sur les centrales nucléaires, et cela l'avait énervé, comme à chaque fois. Aussi feuilleta-t-il ce torchon en soupirant, à la recherche de la page des faits divers. La rubrique où se trouvaient rapportées, selon lui, les vraies choses de la vraie vie.

Son écrivain préféré, un Irlandais de Galway avait un jour écrit :

« Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font »... Sans déconner ?... Mais bien sûr qu'ils savent ce qu'ils font. Et en plus, ils sont très bien organisés.

S'il avait eu 20 ans de moins, et une quelconque appétence pour les tatouages, le commissaire Brune aurait sûrement fait graver ça sur son avant-bras.

En gaélique.

Voerbrandt, assis à côté de lui au comptoir, à portée du tiroir-caisse, observait le cuistot typé *asiate* recueillir la viande au creux de sa galette. Voerbrandt ruminait une blague raciste qui irait bien avec la situation : une sorte de ninja dans une gargote kebab ?

Mais ça ne venait pas.

La blague, pas son assiette, car elle fut rapidement déposée devant lui. Bien fournie. Avec des frites qui débordaient de partout, sans salade comme il avait demandé. Le commissaire avait surpris Mezut, le patron de ce gourbis, glisser un mot à l'oreille de son employé.

En grignotant sa première frite, Voerbrandt s'imagina qu'il avait dû lui dire quelque chose comme : « Vas-y à fond sur la viande, c'est un bon client. » , ou « Lésine pas sur la quantité comme je t'ai dit de faire, il est chiant celui-là. » ou « C'est le connard dont je t'ai causé hier, remplis bien son assiette et surtout, ne répond pas s'il te provoque, il adore ça. »

Voerbrandt fixait la nuque du bridé qui tailladait soigneusement d'autres lamelles pour d'autres clients. Le commissaire se demanda si les *niakoués* étaient tous bons en arts martiaux, ou si celui-là étaient juste une bête au ping-pong. Le cuistot se tenait raide comme un piquet et se mouvait comme s'il avait un manche à balai dans le cul. Problème de dos, sûrement.

Et pourquoi embaucher un asiatique alors que dans tous les kebabs d'ici et d'ailleurs, les patrons faisaient venir leurs « neveux » et leurs « nièces » du pays pour travailler avec eux ?

Brune avait ouï-Mezut-dire en loucedé à son employé, croyant qu'il ne l'entendrait pas : « Lui, il prend jamais rien. T'en occupes pas. »

Brune tomba enfin sur ce qu'il cherchait dans les pages *Société*. Le journaliste se contentait d'y parler d'un homme découvert dans une cave abandonnée du centre-ville, *de toute évidence assassiné au vu des indices recueillis sur place*.

Tu parles.

C'est bien, songea Brune. Comme quoi il fallait toujours insister auprès des gratte-papiers pour qu'ils ne divulguent pas tout d'un coup.

Brune avait juste parlé au reporter de la *chouquette* probablement mineure qu'il s'envoyait loin du regard de sa femme et de ses trois gosses. Ça avait suffi.

Voerbrandt, qui aimait mettre les points sur les i avait quand même insisté, et avait crevé les roues de la chouette Yamaha de collection avec laquelle ce blaireau se rendait sur ses « lieux d'investigation ».

Voerbrandt dévorait son plat en posant le pour et le contre, au sujet du cuistot. S'il était chinois, japonais, thaï, viêt ou autre chose. Karaté, jiu-jitsu, muay thai ou viet-vo-dao ?

Là, il admirait l'épaisse queue-de-cheval tressée qui disparaissait dans le col de sa tunique de travail. Était-ce bien une queue-de-cheval, ce truc ?

Mezut, lui, était Kurde et – Voerbrandt en était certain – avait déjà tué. Son instinct le lui disait. Quelque chose dans le regard, dans l'échine courbée typique des ex-taulards, dans cette grande paluche pleine de poils qui savait serrer la vôtre avec chaleur, mais, – Voerbandt là aussi en était sûr – pouvait vous briser les doigts comme des gressins au sésame tout en vous écrasant la tête sur le comptoir avec l'autre. Tout ça lui disait : « Mezut, gare au gorille. »

— Hep ! *Ching-chong...* Tu peux me remettre quelques frites avec un peu de viande, *steu-plait* ?

Brune acheva sa lecture et plia le journal d'un air satisfait. Ce trou-du-cul de Prix Pulitzer pour les Nuls n'évoquait pas un instant le fait que le type avait été éparpillé comme s'il avait été pris dans une moissonneuse-batteuse, et qu'on avait mis une plombe à lui décoincer le crâne que quelqu'un avait tenté sans succès de faire passer par une bouche d'égout, en s'acharnant à tirer des *pénos* dedans.

Impassible, en évitant bien de croiser son regard, le cuisinier se retourna pour prendre l'assiette vide que Voerbrandt, tout sourire et des restes d'oignons entre les dents, lui tendait par-dessus le comptoir.

Le sport de combat préféré des Kurdes, – Voerbrandt était un policier sérieux, il s'était renseigné – s'appelait le pahlavani et avait été inventé par leurs voisins iraniens en l'an il-ne-savait-plus-quand-au-juste-et-il-s'en-foutait. Mettez de côté toutes les conneries liturgiques pleines de spiritualité liées à sa pratique, et comprenez que le pahlavani consiste en gros à retourner son adversaire comme une crêpe et à lui comprimer le torse jusqu'à ce que ça craque.

Voerbrandt s'imaginait bien le gros, grand, large et très poilu Mezut tirer fort sur la jambe d'un homme en train de taper de la main au sol à l'adresse de l'arbitre, et repartir avec en sifflotant, en se la jetant par-dessus l'épaule.

— *Arigato !* s'exclama Voerbrandt en reprenant son assiette, tout aussi bien servie que la première – Voerbrandt était un flic reconnaissant malgré ses mauvaises manières – ce qui fit se figer toute la salle du kebab *Temsik*.

Brune pensa qu'ils avaient bien fait d'insister auprès de ce petit con de scribouillard. Dans son papier, il n'évoquait même pas que le démembré avait été, dans son entièreté corporelle d'avant, une sorte de mafieux turc qui avait eu maille à partir avec la diaspora kurde de Stuttgart, et s'était carapaté d'Allemagne fissa, avec un genre de contrat PKK au-dessus de la tête.

Dans une poche de chemise à l'intérieur de laquelle il y avait encore un bout de thorax, ils avaient retrouvé sa carte de bus.

Toute cracra et toute collante, la carte de bus.

V&B ne s'étaient pas rendu dans ce boui-boui pour des clous.

Voerbrandt siffla le reste de sa bière au goulot, étouffa à peine un rot joyeux tout en agitant la bouteille vide à l'adresse de Mezut, qui servait à l'autre bout de la salle. Mezut, s'empressa de lui

apporter la petite sœur en la décapsulant en marchant.

— Mezut, mon gros Mezut... pourquoi tu t'embarrasses d'un décapsuleur alors que tu pourrais le faire avec le petit doigt, braillait-il ?

Mezut feignit un éclat de rire qui sonna aussi faux qu'une pièce de caddie dans un juke-box, rire qui retentit au milieu d'une assistance rendue coite par les éclats de voix inquiétants de ce type mal élevé, au crâne rasé, blouson de cuir et godasses à bouts ferrés qui mangeait au comptoir, et parlait mal au personnel.

Voerbrandt leva sa bouteille à l'adresse des autres clients qui, tous, retournèrent avec un intérêt décuplé au contenu de leurs assiettes. Même les trois marioles du fond, qui étaient rentrés là-dedans en roulant des mécaniques dans le plus pur style de la *street*, mataient à présent leurs portables comme s'ils en étaient au monde ultime de Candy Crush, et que leur vie en dépendait.

Le commissaire Brune avait expliqué à Voerbrandt, en ricanant, que le vrai sport national au Kurdistan était en réalité le combat de perdrix. Tous deux s'étaient demandé si deux perdrix pouvaient se montrer aussi agressives l'une envers l'autre que deux coqs dotés d'ergots métalliques. Cela avait conforté Brune dans l'idée qu'il avait depuis toujours de ces peuplades lointaines. Voerbrandt avait prétendu que cela était absolument passionnant.

Voerbrandt, – qui était un policier, mais aussi et surtout un homme pétri de paradoxes – s'intéressait à son prochain beaucoup moins qu'à lui-même, certes, mais l'aimait bien quand même. À sa manière très spéciale, faite à la fois d'une brutalité souvent extrême et d'un manque total de savoir-vivre, Voerbrandt était fait pour son métier.

Brune savait bien qu'une atmosphère pouvait être chamboulée par la seule présence de son collègue, et il ne s'en formalisait plus depuis un bail. Là, il trouvait même Voerbrandt plutôt calme.

Mezut lui apporta un café. Brune ne lui jeta pas un regard, ne dit

même pas merci.

Le portable de Brune fit *cling*. A l'oreille de Voerbrandt, le commissaire chuchota en lisant ce qui s'affichait sur l'écran :

— Le gars, c'est bien Okan Torczep. C'est confirmé. D'après les Chleuhs, c'était pas du menu fretin, mais un très-très méchant. Vols, meurtres, extorsion, trafics en tout genre, la totale.

Pendant que Brune lui piquait une frite, Voerbrandt sourit à l'idée que son binôme était sans doute le dernier, dans ce pays, à employer le mot « chleuh ».

Avec sa casquette de papy, son air de grisaille et son manteau de pluie qui devait avoir son âge, Brune ne ressemblait à rien. C'est pour ça que personne ne se méfiait. C'était bien pour ça aussi qu'entre Voerbrandt et lui, Voerbrandt qui faisait hurler toutes les alarmes sur son passage, et Brune dont on s'apercevait de la présence toujours trop tard, il régnait cette symbiose que tout le monde, au commissariat, jalousait en secret. En vérité, personne n'aurait su dire à la lumière de sa propre expérience, lequel des deux était le plus grave.

Mais comme l'avait si bien écrit cet Irlandais que Brune adorait :

Vous et moi ne sommes pas d'accord, mais je vous casserai la gueule jusqu'à ce qu'on le soit.

Voilà une maxime que Voerbrandt aurait pu se faire tatouer sur l'avant-bras.

En flamand.

Mezut ne prit pas la peine de demander à Brune s'il désirait manger quelque chose : Brune n'acceptera jamais la bouffe en provenance de ces pays-là, viande hallal, égorgement au couteau et toutes ces pratiques de basse-cour lui faisaient mal au cœur. D'ailleurs, il avait mangé, au commissariat, un reste de la choucroute d'hier soir, que sa femme lui avait mis dans un tupperware.

Les légistes en étaient encore à chercher à comprendre comment

un être humain avait pu se retrouver dans un état pareil, et à combien ils avaient bien pu s'y mettre pour arriver à ce résultat. Une jambe par ci, un bras là-bas, un visage en bouillie sur ce qui avait été une tête.

Brune, qui avait des lettres, s'était rappelé les dégâts occasionnés par un orang-outan dans une nouvelle de Poe.

Voerbrandt, qui n'en avait aucune, oscillait entre un tournoi de pahlavani qui aurait mal tourné, ou à un différent entre parieurs de combat de perdrix.

Sauf que le Turc avait été découpé, et pas démembré à mains nues par un genre de grand singe Kurde de 135 kilos. Là, ça avait été coupé net.

Pas du travail de Kurde, donc.

— Eh, Mezut ?!!! comment vous faites pour rendre vos perdrix agressives comme ça, demanda Voerbrandt en se marrant... Elles se collent des peignées au point de se mettre en morceaux, c'est vrai ce qu'on dit ?

Brune observa un instant la réaction du gros Mezut, incrédule. Ça ne collait pas, pensa-t-il. Pas un cil qui tremble, pas un signe de méfiance sous les grandes moustaches... C'est quoi, cet air de couillon sur cette bonne tête de nounours ? Brune devait bien l'admettre, son infallible sixième sens de vieux de la vieille n'émettait aucun signal.

— Des combats de quoi ? hasarda le pauvre Mezut.

Bon Dieu, il ne savait même pas de quoi il s'agissait. Vous parlez d'un Kurde, pensa Brune...

Si ça se trouve, pensa Voerbrandt, dans Wikipedia ils ne vous racontent que des conneries.

Si ça se trouve, songea Brune, il ne sait pas ce que *perdrix* veut dire, en français.

Brune, qui avait des lettres, avait fini par remarquer le jeune

cuistot qui terminait de vider le lave-vaisselle en adoptant une posture bizarre. Il nota aussitôt que le gamin ressemblait de manière étonnante à Toshiro Mifune, dans ses premiers films. Barbiche en désordre, queue-de-cheval tressée d'une manière spéciale sous son col. Tout pareil.

— Mince alors, petit, commença Brune... on t'a jamais dit que tu ressemblais comme deux gouttes d'eau à Toshiro Mifune, l'acteur ?

Le cuistot sourit, et s'inclina même brièvement, à la mode japonaise.

— Marrant ça, dit Voerbrandt, qui avait bien du voir quelques morceaux des *7 samourais* ou de *Yojimbo* à la télé, un soir.

Brune et Voerbrandt le fixèrent. Ils le savaient tous les deux sans même se regarder, sans même se le dire à voix haute : ils pensaient exactement la même chose. À quelque chose de complètement idiot, d'irrationnel au possible. Une prémonition qui ferait piquer un fou-rire à n'importe quel juge d'instruction, si on lui demandait un mandat.

Bizarre, pensa Brune, dont toutes les alarmes de Super-Flic-Au-Sixième-Sens-Infailible faisaient un foin de tous les diables sous la casquette.

Tiens, tiens... se dit Voerbrandt, qui s'était allumé une clope pour mieux réfléchir, malgré l'affiche d'interdiction au-dessus de sa tête, et dont les synapses espiègles fomentaient entre eux des stratagèmes tordus pour attirer ce champion du hachoir dans une salle d'interrogatoire.

Brune pensait à ce que cet écrivain irlandais avait écrit au sujet du Japon :

Les Irlandais ont le même code d'honneur que les samourais, même s'ils s'assoient dessus en permanence. Mais à la différence

des samouraïs, les Irlandais existent toujours.

Brune se demanda si Voerbrandt n'avait pas un peu de sang irlandais dans les veines.

Toshiro regardait maintenant avec circonspection ces deux types qui le dévisageaient sans vergogne. Quelque chose clochait. Ils venaient de deviner un truc. Lui aussi possédait un genre de sixième sens très fiable.

Lentement, il avait posé sur le plan de travail son grand couteau de découpe, et défait son tablier tâché de graisse.

Voerbrandt avait cessé de trépigner des jambes sur sa chaise haute, s'était raidi, un peu, et laissait traîner une main derrière lui, l'air de rien. Brune composait un numéro spécial sur son portable posé à côté de sa tasse, sans cesser de fixer Toshiro. En espérant ne pas trop taper à côté des touches.

Il n'y avait plus un bruit, sauf la broche à kebab qui crépitait en tournant toute seule, et les frites qui chuintaient pas loin.

Mezut avait lâché une carafe d'eau par terre en comprenant tout à coup ce qui se tramait chez lui. Mon Dieu, mais qui lui avait soufflé d'engager ce cinglé ?

Deux jeunes filles avaient plongé sous leurs sièges, comme elles l'avaient vu faire dans les films.

Les petits malins du fond avaient baissé la tête, le portable dirigé vers l'action qui promettait beaucoup en terme de vues.

Avec une lenteur inouïe, Toshiro porta la main gauche à sa nuque et en tira doucement, tout doucement, un long, très long truc que Brune et Voerbrandt ne purent s'empêcher d'admirer. Comme un crotale jaillissant de derrière une pierre et qui vous fixe, la langue frétilante. Comme une lune sortant de derrière un nuage et qui soudain inonde la lande. Comme une larme sans fin glissant sur la joue.

Brune feignit à merveille l'indifférence la plus absolue, même si son rythme cardiaque venait de tripler la cadence. Là c'était sûr et certain, songea-t-il, là tout de suite, là maintenant, du renfort serait bienvenu.

Seigneur, petit Jésus, Sainte Vierge Marie, priez pour nous.

Voerbrandt en aurait pleuré de bonheur. Il avait toujours rêvé d'un moment pareil. C'était pour ça qu'il s'était engagé dans la police.

C'était pour ça qu'il ne mettait jamais la sécurité à son arme de service.

C'était pour ça qu'il était un des plus assidus au stand de tir.

Au moment où la lame s'apprêtait à fendre l'air, Voerbrandt était le flic le plus heureux du monde, il bénit en pensée ces gamins qui étaient en train de le filmer et, croyez-le ou pas, à cet instant précis, et même si personne d'autre que lui ne le sut jamais, le commissaire bandait.

Entre deux *bips*, Voerbrandt parvint à ouvrir son œil droit et fit le point sur ce qu'il voyait. La blancheur éclatante des murs lui indiqua qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital.

Ça lui piquait de partout.

Sa poitrine surtout, à chaque fois qu'il respirait.

Ça piquait vraiment beaucoup.

Brune était confortablement installé dans un fauteuil, devant la fenêtre, et lui adressa un léger sourire de connivence. Il n'avait, lui, qu'un long pansement à un avant-bras et on lui avait retroussé la manche tailladée de sa chemise à carreaux au-dessus du coude.

Brune avait terminé de faire son rapport à sa supérieure, la Major Sayez, qui venait de quitter les lieux non sans avoir lâché au corps étendu sous ses bandages un « bien fait pour ta gueule, connard » que Brune comprit tout à fait.¹

Il se replongea aussitôt dans sa lecture.

En Irlande, nous restons persuadés que la meilleure façon

¹ Lire *Police Academy* in revue *Squeeze* n°24

d'aborder de front la vie comme la mort, c'est de ne penser ni à l'une, ni à l'autre. Un « Dieu te garde, mon fils (ou ma fille) » asséné aux enterrements comme aux baptêmes suffira amplement, et si nous pleurons beaucoup en cette verdoyante vallée peuplée d'aimables lutins et de trèfles à quatre-feuilles, c'est que les airs que nous chantons en chœur sont bouleversants, et qu'un Irlandais possède une sensibilité à fleur de peau, ainsi qu'une excellente oreille musicale.

C'était trop long à faire tatouer sur le corps du commissaire Voerbrandt, à qui il ne restait plus beaucoup d'espace libre sur l'épiderme. Peut-être qu'après-cicatrisation, on s'apercevra que Toshiro avait voulu écrire quelque chose, allez savoir...

Brune retourna sur les réseaux, où les vidéos sur lesquelles on le voyait abattre un fou-furieux en train de découper son collègue en rondelles était en train de battre tous les records.

LE PONT

Alain Faure

Elle fait rissoler des oignons. Le tintamarre circulatoire recouvre la casserole et sa friture. La barre d'immeubles se situe sur une hauteur. Le pays est escarpé, nerveux, tout en abrupts. En contrebas, à huit cents mètres, un pont routier relie deux versants.

Elle s'essuie les mains sur son tablier à motif de forêt tropicale. Cadeau de son mari, très moche à son goût, pour un anniversaire. Mais elle n'avait que lui, gras, poisseux, collant, tout le temps appuyé au chambranle de la cuisine, qui ne disait jamais rien.

Un grand fracas la jette à la fenêtre. Un carambolage, en plein sur le pont. Dans une frénésie de klaxons, les véhicules se percutent en dominos. Un camion-citerne prend feu. Les gens affolés courent en tous sens, minuscules fourmis humaines. Les badauds captivés s'agglutinent aux fenêtres des HLM étagées sur les versants du massif. Un hélicoptère de la sécurité civile survole bientôt le lieu du drame. Au bout de longues heures de lutte acharnée, les pompiers maîtrisent enfin l'incendie. Au-dessus des toits serrés de la cité ouvrière une épaisse fumée chassée par le vent s'échappe à la diagonale du pont.

Les reliefs du repas parsèment la table. Son mari s'esquinte les yeux : on n'y voit goutte dans cette maison ! Elle dénoue et flanque son tablier sur une chaise. Il allume une cigarette. « Tes maudites cigarettes ! » Rouspète-t-elle. Ils ont les yeux braqués sur la fenêtre. Les secours s'activent encore autour du pont. La télé du

salon dévide sa litanie.

Arc-boutée entre les chaises, elle donne deux derniers coups de torchon sur la nappe, comme une paire de claques, puis il grimpe dessus. Debout sur la table, le visage auréolé de l'abat-jour, elle lui passe une ampoule.

Allant pour la visser, il part en déséquilibre et tombe à la renverse. Sa tête cogne le dossier d'une chaise. Il se relève aussitôt en se tenant le front. Elle se précipite, il l'arrête d'un geste : « Laisse, c'est rien ! » Elle se reprend aussitôt. Le tablier traîne par terre. La vaisselle sèche.

Du salon parvient l'indicatif des informations régionales. Le présentateur annonce en titre le spectaculaire carambolage. Sur la vitre de la porte de séparation, le reflet du poste leur renvoie en transparence les images de l'accident, des flammes et d'épaisses fumées noires. De vaillants pompiers portent à bout de bras d'énormes lances d'incendie, des véhicules pêle-mêle. Elle se laisse tomber dans un fauteuil du salon.

L'hélicoptère qui tourne dans le ciel des infos accroche l'immeuble. Elle écarquille les yeux. Elle croit deviner la fenêtre de leur cuisine, elle et son mari en ombres chinoises.

Une vive chaleur irradie soudain son bassin. Ses règles sont arrivées d'un coup. Son mari est là, appuyé contre la porte, lui aussi subjugué par les images de l'accident. Il essuie le sang sur son visage avec un pan du tablier. Elle disparaît dans la salle de bain.

Le sujet suivant traite d'un ours neurasthénique du parc zoologique. On parle de lui trouver une femelle. La journaliste s'en donne à cœur joie.

Le mari déplie le tablier, il est fichu. Il passe directement à la poubelle. Il se rince le visage et se colle à la fenêtre de la cuisine. Le pont fume. Il allume une cigarette.

Elle revient avec des pansements et une paire de ciseaux, le regarde et dit : « Laisse-moi faire. »

La cité ouvrière se pique de lumières. Il écrase son mégot. Elle est en robe de chambre bleue, un motif de nuages, encore un vieux cadeau. Il a envie d'y foutre le feu.

LES GARDIENS DU TEMPLE

Maxime Herbaut

Personne ne sait au juste à quand remonte la fondation du Temple, ni quelle est son origine exacte. Sa présence est pour nous une donnée du monde, comme celle des quatre éléments et des quatre points cardinaux. Bien que les experts s'accordent à dire que le Temple a d'abord été une construction physique à une époque reculée, les archéologues qui tentent aujourd'hui de démêler ce mystère se perdent invariablement en conjectures. On dénombre actuellement sept sites soupçonnés d'être l'emplacement originel du Temple, répartis dans six pays différents. Chacun de ces sites possède ses ardents défenseurs, mais aucun n'a encore pu apporter d'argument définitif, et à ce jour, le Temple demeure aussi difficile à situer sur les cartes que l'Atlantide.

Sa forme même fait débat : selon les éléments exhumés lors des fouilles et les sources historiques encore disponibles, son architecture varie du tout au tout. D'anciennes gravures le montrent sous l'aspect d'une tour colossale, assez proche des représentations traditionnelles de Babel, mais certains historiens antiques le décrivent comme un édifice circulaire, plus apparenté aux amphithéâtres grecs et aux cirques romains, voire comme un dôme ou une coupole monumentale. D'autres textes encore lui prêtent l'apparence d'une pyramide inversée, ou d'un escalier cyclopéen s'enfonçant en spirale dans les profondeurs de la Terre,

et il existe même des récits selon lesquels le Temple n'aurait été qu'une longue et haute muraille, vraisemblablement creuse, abritant des galeries secrètes. On ignore tout de son intérieur et des rituels qui s'y pratiquaient, s'il y en avait.

Quelle était l'organisation de l'espace au sein du Temple ? Était-il hiérarchisé par une symbolique spécifique, verticale, horizontale, diagonale ? Progressait-on vers des régions plus sacrées à mesure que l'on montait, descendait, avançait ? Y avait-il un *Saint des saints*, un centre plus sacré que le reste, supérieur aux autres salles ? Ou était-il uniment et également sacré en chacun de ses points ? Toutes ces questions restent en suspens, de même que celle des matériaux utilisés pour sa construction : était-il bâti de pierres sacrées ? Ou sont-elles devenues sacrées en s'agglomérant à lui ? De quelles pierres s'agissait-il ? L'une des plus vives disputes entre spécialistes de nos jours concerne le problème du toit : y en avait-il un ? Si c'est le cas, il faut encore décider s'il servait de séparation symbolique entre le terrestre et le céleste, ou s'il proposait une première version du plan céleste, une étape intermédiaire en quelque sorte, par exemple sous la forme d'un plafond peint. Se pose alors la question de la décoration du plafond et des murs intérieurs : un lieu aussi illustre que le Temple avait-il besoin de s'appuyer sur de naïves images pour représenter l'ordre spirituel auquel il aspirait ? Là aussi, il y a les tenants du plafond nu et ceux du plafond peint, qui se subdivisent à leur tour en partisans du figuratif, du symbolique et de l'abstrait. À ces écoles divergentes s'oppose encore une autre qui soutient que le Temple, par définition, ne pouvait avoir de toit, puisqu'il servait précisément de canal entre les plans terrestre et céleste, et que toute démarcation physique entre les deux serait allée à l'encontre de cet objectif.

Bien que le Temple n'existe plus, ses gardiens ont, quant à eux, traversé les siècles, et l'étude de leurs partis-pris occupe les chercheurs au moins autant que les théories sur le Temple en soi. Au cours de sa longue et sinueuse histoire, le Temple a connu plusieurs ordres bien distincts de gardiens : les premiers,

d'un engagement absolu, habitaient le Temple jour et nuit, en réglementant ou interdisant l'accès aux profanes, et se considéraient comme quasi-consubstantiels à lui, ne respirant d'autre air que celui qui était contenu entre ses pierres. S'il était atteint dans son intégrité, c'étaient eux-mêmes qui étaient frappés ; si l'un d'eux était d'aventure blessé ou insulté, c'était le Temple même que l'on attaquait. Le sacerdoce emplissait toute leur existence : quand un gardien entraait au Temple, il n'en ressortait jamais. Chaque instant de la journée, et de la vie, était consacré à l'entretien et à la protection du lieu sacré.

Au fil du temps est apparu un deuxième ordre, plus séculier : ces gardiens d'un nouveau genre vivaient à la ville, où ils occupaient diverses fonctions ordinaires, et se relayaient sur la base du volontariat pour qu'il y ait toujours des gardiens dans le Temple. Ceux-là avaient des familles, des professions et des activités annexes, tout en considérant la garde comme leur mission la plus importante. Pour eux, cette existence amphibie, à cheval entre deux mondes, n'impliquait nulle contradiction : leurs préoccupations terrestres à l'extérieur ne les empêchaient en rien de se livrer à leur vocation spirituelle au-dedans. Au contraire, ils envisageaient les deux pôles comme complémentaires : ils appréciaient mieux les hauteurs austères de la vie au Temple au retour de leurs excursions mondaines, et leur vie quotidienne parmi les profanes se trouvait en retour éclairée par leurs séjours en haut lieu. À leurs yeux, le va-et-vient entre le Temple et le monde faisait justement partie de la mission, car il était impossible de faire connaître le Temple aux autres si l'on y restait emmuré : c'était en venant se mêler à la masse et parler de lui à leurs semblables qu'ils propageaient son rayonnement. Naturellement, un souverain mépris régnait entre les deux ordres, les uns jugeant les autres frivoles, les autres jugeant les uns bigots. Les gardiens du premier ordre n'éprouvaient pas le besoin de faire rayonner le Temple : dans leur conception, viendraient à lui ceux qui le cherchaient, sans qu'il fût nécessaire de le promouvoir auprès des ignorants. Ils voyaient même cette initiative comme un abaissement, mais étant de moins en moins nombreux en raison des rigueurs de leur mode de vie ascétique,

ils n'ont eu d'autre choix que de tolérer l'arrivée et l'expansion du deuxième ordre pour les épauler dans leur tâche.

Dans la cohabitation délicate qu'entretenaient ces deux partis, un nouveau schisme est apparu : suite aux dégradations que causaient au Temple les assauts du temps et de ses ennemis (car il y en a toujours eu), il fallait décider de la conduite à tenir. Devait-on ou non le réparer ? Pour les uns, la réfection visait à lui rendre son intégrité ; pour les autres, le restaurer avec des matériaux modernes, par nature profanes, revenait à le défigurer, à le corrompre. Certains encore envisageaient même de profiter des travaux pour le mettre au goût du jour et l'agrandir, ce qui posait la question cruciale : le Temple devait-il demeurer immuable, ou évoluer avec son siècle pour rester familier et accessible à ses contemporains ? L'animosité palpable entre les différents ordres de gardiens a ici atteint un degré d'acrimonie qui s'est soldé par des effusions de sang.

Dans les rangs de ceux qui habitaient le Temple, une faction radicale a alors estimé qu'une trop grande familiarité avec lui équivalait à une forme de profanation, et a décidé de s'exiler aux abords de l'édifice, se considérant comme indigne de mettre les pieds dans son enceinte. Ces parias volontaires se sont établis sur les zones limitrophes, dans des campements de fortune, en semi-nomades, pour continuer à garder le Temple sans le souiller par leur basse présence. Un doute poignant s'est aussitôt emparé de toutes les classes de gardiens à la fois : pouvait-il exister une hiérarchie entre eux ? Jusqu'à ce moment, en dépit de toutes leurs querelles, il y avait eu un consensus tacite pour reconnaître le premier ordre, le plus ancien comme le plus important, bien qu'inférieur en nombre. Ceux qui avaient voué leur vie entière au Temple, ne sortant jamais de ses murs, forçaient l'admiration des autres qui se sentaient incapables d'une telle abnégation, et leur concédaient en conséquence une certaine préséance. Avec ce nouveau bouleversement, un critère de distinction inédit venait d'apparaître, qui remettait tout en question : qui, désormais, pouvait se prétendre le plus noble, de ceux qui continuaient à résider à

l'intérieur ou de ceux qui, par extrême humilité, avaient renoncé à habiter le Temple ? Avoir vécu dans le lieu saint et s'en bannir, n'était-ce pas un acte de foi supérieur à celui des présomptueux qui se croyaient toujours dignes d'y loger, et à celui des *dilettantes* qui n'assuraient sa défense qu'à mi-temps ? Cette nouvelle mouvance subvertissait le précaire équilibre des relations déjà sismiques entre les différentes branches de gardiens, et ne faisait qu'accroître les tensions.

L'idée de pouvoir garder le Temple sans s'y établir exerçait un puissant attrait sur les populations environnantes, car elle faisait disparaître l'un des principaux obstacles à la conversion : le manque de place. Nombreux étaient ceux qui avaient un jour hésité à embrasser la vocation de gardien, pour finalement renoncer en songeant que le Temple, aussi grand pût-il être, ne le serait certainement pas assez pour les contenir tous. Avec la possibilité de le garder à distance s'ouvrait celle d'adhérer en masse, et c'est ainsi que, paradoxalement, les gardiens ont renforcé le culte du Temple en le délaissant.

Les arrivées de fidèles en nombre ont rendu la situation malaisée aux alentours du Temple, où l'on peinait à accueillir tous les nouveaux venus. Le campement initial s'est rapidement étendu aux proportions d'une petite ville. Les nouveaux gardiens, qui affluaient par vagues, creusaient de vastes fossés où ils s'installaient en cercles concentriques, rendant l'accès au Temple de plus en plus difficile. La confusion gagnait, entre ceux qui cherchaient à se rapprocher le plus possible du Temple pour se sentir plus saints et ceux qui, se fustigeant pour leurs manquements et leurs insuffisances, choisissaient humblement de s'en éloigner. De la sorte, on trouvait dans chaque cercle, du plus proche au plus lointain, un grouillant salmigondis de simples et d'orgueilleux, simples par fierté ou orgueilleux par modestie, qui se croyaient plus saints par la proximité ou par la distance, et il était bien hasardeux de démêler, parmi cette masse qui bouillonnait dans ces immenses fosses, la bonne ivraie du mauvais grain.

Ces anneaux saturniens de plus en plus nombreux ayant fini par rendre presque impossible l'accès au Temple, un autre ordre de gardiens s'est fait jour, composé de ceux qui n'étaient jamais parvenus jusqu'à son ombre. Ces nouveaux adeptes se disaient gardiens, non du Temple en tant qu'objet physique, mais de *l'idée du Temple*. La forme des murs et la proximité géographique n'étaient pour eux que des considérations secondaires, voire accessoires : par leurs récits, leurs écrits et leurs interprétations (certains diront vulgarisation), ils élaboreraient une philosophie, une *templologie*, un Temple conceptuel qui durerait bien plus longtemps que le Temple de pierre parce qu'il serait son essence, soluble dans l'air, libéré du carcan matériel éphémère qui ne faisait que l'ancrer et le circonscrire en un point unique. Il serait désormais partout où l'on parlerait de lui, partout où l'on lirait ou écrirait un texte à son sujet, libre de croître et de se multiplier à l'infini, auprès de ceux qui n'auraient pas eu la chance de le voir de leurs propres yeux. Évidemment, les autres ordres jugeaient avec sévérité ce nouvel apostolat, qui leur semblait une hérésie plus grave encore que les précédentes parce que, pour la première fois dans son histoire mouvementée, on sous-entendait que le Temple physique, le plus sacré des lieux terrestres, n'était peut-être pas fondamentalement indispensable.

Une terrible question se posait, que personne n'avait encore osé soulever : qu'était-ce au juste que le Temple ? Était-ce un écrin du sacré, un lieu de transcendance, un point de jonction entre les mondes ? Ou n'était-il qu'un couloir un lieu de passage vers un autre règne ? Était-il le symbole, l'emblème d'un ailleurs, ou déjà le début de cet ailleurs même ? Le contenant était-il séparable du contenu ? Destination ultime de pèlerinage, ou point de départ, simple chrysalide que le Temple spirituel du nouvel ordre pouvait se permettre d'abandonner derrière lui ? Certains gardiens des anciens ordres étaient séduits par cette conception novatrice qui conférait au Temple les dimensions de l'univers entier, d'autres freinaient des quatre fers face à l'idée que le Temple originel pût être remis au second plan, car cela signifiait que l'on pourrait un jour décider de l'éliminer complètement de l'équation.

Comme on le sait, le temps a donné raison au dernier ordre. Les causes de la disparition du Temple restent nimbées de mystère : on évoque des invasions barbares, un cataclysme naturel, un Érostrate de passage, ou même une destruction accidentelle occasionnée par des échauffourées entre gardiens de différentes obédiences. Les faits sont là : le Temple physique n'est plus. De temps à autre, un mouvement se soulève parmi certains groupes de gardiens dans l'intention de le reconstruire, mais on se heurte aussitôt à l'impossible choix du lieu, puisque les sites potentiels sont dispersés dans six nations distinctes, dont le consentement reste à négocier. En outre, une majorité de gardiens de tout horizon s'accorde à penser qu'une telle initiative raviverait ou aggraverait les anciens schismes, tandis que pour les conceptuels, la question est sans objet, un nouveau Temple n'ayant pas plus de valeur à leurs yeux que le premier.

Dorénavant, le Temple n'existe plus que sous sa forme immatérielle, et l'on pourrait même dire qu'il n'existe plus que dans et par ses gardiens. Quand on garde une chose qui n'a plus d'existence physique, c'est d'une certaine manière en la gardant qu'on la fait exister. C'est l'acte même de garder qui fait émerger le Temple dans le temps présent, c'est le garder qui le perpétue, puisque garder implique l'existence de la chose à garder. C'est ainsi chaque gardien qui invente le Temple en le gardant : plus qu'un serviteur ou un simple subalterne, le gardien est véritablement la clef de voûte du Temple. La distinction entre gardien et prêtre est ténue, puisque dans les faits, il n'y a jamais eu de clergé avéré au sein du Temple. On ne lui connaît pas de structure ou de nomenclature hiérarchique particulière. Le Temple n'a jamais eu de prêtres, il n'a eu que des gardiens. Certes, ils ont cumulé les fonctions, et peut-être bien failli à leur mission, si l'on ajoute foi à la théorie selon laquelle ce seraient leurs rivalités incessantes qui auraient provoqué la destruction du Temple, mais on peut aussi penser, avec le dernier ordre, que la chute du Temple matériel n'était qu'un préalable nécessaire à l'avènement du Temple intangible, le seul qui soit authentiquement impérissable.

Les gardiens sont aujourd'hui une nébuleuse hétéroclite, une diaspora dans laquelle on trouve presque autant de degrés d'engagement – et de versions du Temple – que de gardiens. Où dois-je me positionner sur cet échiquier aux mille couleurs et aux formes changeantes ? Comme beaucoup, je suis un peu perdu. Le Temple et moi entretenons une relation assez informelle au demeurant : on va boire un verre de temps en temps, on se fait une soirée en ville, un cornet de frites sauce samouraï, parfois même on passe la nuit ensemble, oui, mais le matin venu, je m'en retourne à ma solitude, et le Temple à sa *templitude*. J'ignore si je mérite le nom ou le statut de gardien, dont je ne suis pas certain de savoir en quoi ils consistent. Dans ce monde moderne si compliqué, il m'arrive d'oublier le Temple pendant des semaines, des mois, et pourtant, quand je reviens vers lui, il me reprend toujours. Ou peut-être est-ce moi qui veux croire qu'il me reprend, peut-être est-ce seulement l'idée que je me fais du Temple, qui s'articule commodément avec mon mode de vie où il ne tient plus qu'une place toute relative. Le fait est que je n'ai pas rencontré d'autres gardiens depuis fort longtemps, ce qui m'inquiète. Bien sûr, la perspective d'être le dernier gardien serait un incommensurable honneur, que n'importe lequel d'entre nous (s'il y a encore un nous) porterait avec une orgueilleuse mélancolie. Il faut bien un dernier en toute chose, et celui-là sera l'ultime défenseur, l'incarnation vivante et totale du Temple. Alors pourquoi me prends-je à espérer de toutes mes forces que ce ne sera pas moi ?

LE VIEUX BOB

Damien Langlois

Le vieil homme s'impatiente. Ça fait une heure qu'il est assis le cul sur une chaise en plastique bancale. Il y a une table métallique couverte de poussière entre lui et un miroir sans tain. La climatisation propulse difficilement de l'air tiède dans la pièce en produisant un cliquetis mécanique désagréable, comme si elle s'apprêtait à rendre l'âme.

Il soulève sa casquette crasseuse à l'effigie d'un sex-shop, passe la main dans ses cheveux rares et collants, et crache par terre sur le lino usé. Il desserre un cran de sa ceinture, pour laisser plus de place à sa vieille bedaine. Il boirait bien une bière bien fraîche si on lui en proposait une. Il a le gosier sec comme le désert.

Ils sont venus le cueillir ce matin alors qu'il faisait frire le bacon dans une poêle. Ils ont garé leurs voitures, sirènes hurlantes, pistolets en main alors que le soleil pointait à l'horizon. Trois flics, rien que pour lui. Des lève-tôt, on peut pas leur enlever ça, se dit le vieux. Ils lui ont hurlé de sortir. Le vieil homme a vérifié que son bacon était bien cuit et a posé délicatement la tranche sur son assiette à côté de l'œuf et de quelques fayots. Il est revenu vers sa table et a mangé tranquillement tandis que les flics continuaient à hurler. Il a savouré chaque bouchée de son repas, il s'est forcé à mastiquer lentement, pour extraire la moindre molécule de goût de son petit-déjeuner.

Quand ils ont défoncé la porte, il a simplement levé les mains et attendu qu'on le menotte.

La porte s'ouvre et un minet en costard-cravate entre. Il a des cernes, un badge de la police d'Etat, un étui de flingue vide, des auréoles sous les aisselles, et une tache blanche sur sa chemise bleue. Il tire une chaise, s'assoit, ouvre un dossier et soupire. Il est stressé. Surement la tache sur sa chemise à deux cents dollars songe le vieil homme. Lui aussi ça le mettrait en rage si ça lui arrivait. Mais vu que sa garde-robe ne jurera pas dans une benne à ordures, il n'a pas ce genre de préoccupation.

— Vous êtes Bob Ferguson ? demande le minet à la frange parfaite et aux dents bien alignées.

L'autre se tait.

— On a trouvé deux cadavres sur votre ferme Monsieur Ferguson. Ils sont en sale état. Le premier a un trou au milieu du torse. L'autre a un stylo planté dans l'œil. Dans la tombe il y avait aussi le cadavre d'un chien et une corde. Un des corps n'avait pas de pantalon. On vous a... convoqué pour vous donner l'occasion de vous expliquer.

Sans déconner songe le vieux. C'est exactement ce qu'il dit au flic d'ailleurs.

— Vous avouez les avoir tués ? réagit le minet.

Ce serait la première fois qu'il obtiendrait des aveux en prononçant une phrase. Il voit déjà sa trombine encadrée sur le mur du commissariat, l'employé du mois ou un truc du genre.

— Oui... Non, pas exactement. Vous les avez trouvés comment les corps ? Ils étaient en terre et morts. Pas le genre à passer un coup de fil si vous voulez mon avis.

Le policier reste un moment silencieux, déstabilisé par la nonchalance de son suspect.

— Un dingo se baladait avec une main dans la gueule le long de la nationale, dit-il après quelques secondes. Un de mes adjoint l'a simplement suivi de loin, et on a trouvé les corps en deux coups de pelle... Alors vous les avez tués ou pas exactement ? ironise-t-il.

— Ouais. Je les ai déglingués et je les ai enterrés. C'était y a deux ou trois mois, dit le suspect. Eh, vous auriez pas un truc à boire, j'ai le gosier sec...

— Répondez à mes questions... On va vous apporter à boire, répond-il en jetant un regard interrogateur vers la vitre sans tain.

— Ouais... Bon, donc j'étais tranquille en train de regarder la redif de la finale du 7. On foutait une belle branlée à ces tocards de kiwis quand j'entends le moteur d'une bagnole approcher.

— C'est pas la finale de cette année, réagit le flic avec une expression renfrognée.

Le vieux le regarde d'un air torve. L'autre le prend pour un débile ou quoi ?

— C'est la seule chaîne que je capte dans cette saleté de désert. Ils rediffusent des vieux matchs entre deux pubs pour des hamburgers et des rasoirs. Donc, je disais, y a une caisse qui s'approche. Je sors sous le porche pour faire taire Redbak. Ce con de clebs aboie pour un rien. Il ressemblait pas à grand chose. Il était couvert de puces, il puait les chaussettes sales, et il était con comme un caillou, mais c'était mon compagnon, vous voyez ? Pas un humain, mieux qu'un humain.

— Ok, c'était votre chien... Pourquoi l'avoir enterré avec les deux autres ? dit le minet en feuilletant son dossier.

— Parce que creuser dans le désert à mon âge, c'est trop dur. Alors j'ai dû me résoudre à mettre Redbak avec les deux autres tarés...

Le flic lève les yeux et le dévisage. On dirait une poule devant un micro-onde. Il a pas l'air de comprendre. Il tourne la tête en direction du miroir sans tain. Il a un truc dans le regard, comme une question, comme s'il demandait silencieusement s'il doit continuer.

— Ils conduisaient une mercedes ou une BM... reprend le vieil homme. Un truc allemand comme on voit dans les films de gangsters. Une bagnole avec des leds partout et des vitres teintées. Pas un truc pour l'*outback*. Et là, deux types tirés à quatre épingles en sortent. Des *Japs* probablement. Moi je leur demande ce qu'ils foutent là. La route d'Alice c'est à quinze bornes je leur dis. Si vous vous êtes plantés, vous avez plus qu'à faire demi-tour. Je recueille pas les touristes moi.

— Vous avez fait quoi de la voiture ? demande le flic.

Il a un tic qui lui fait trembler la paupière. Il devrait prendre un Lexomil pour se calmer se dit le vieux.

— Vous voulez entendre mon histoire ou pas ? Vous voulez

des aveux complets non ? J'ai buté ces deux tocards, mais si vous voulez l'histoire, faut me laisser parler gamin.

L'autre soupire et acquiesce en faisant une sorte de signe pour s'excuser. Sa main tremble un peu. Le vieux se gratte la tête. Les jeunes d'aujourd'hui sont vraiment pétés. Ça doit être tous ces jeux vidéo et ces réseaux sociaux.

— Ok... Donc les deux gars approchent, et je leur répète qu'ils ont rien à fiche là, et je leur demande gentiment de se casser. Je leur dis que je parle pas *jap* ou chinois, et je leur fais signe de décamper. Mais ils s'arrêtent devant moi, et ils s'inclinent !

Le vieux éclate de rire.

— Ils s'inclinent devant moi ces deux crétins ! J'ai conduit des camions toute ma vie. Je sais pas lire. Mes gamins veulent plus jamais me voir, ils disent que je suis un débile ; je possède rien de rien, mais ces deux types s'inclinent devant moi ! Là, le plus grand des deux défait ses boutons de manchette et remonte une manche et puis l'autre. J'avais jamais rien vu de pareil : des tatouages partout. Vous trompez pas m'sieur l'agent...

— Officier...

— Ouais si vous voulez. J'en ai vu des tatouages. J'ai vu des gars avec des tatouages partout sur la route, même dans les endroits que votre femme a pas le droit de toucher. Mais comme ceux-là, jamais. Enfin bref, le gars s'avance, et me dit qu'ils veulent acheter mon terrain. Son collègue va à la voiture, et il ouvre la porte arrière et revient avec une mallette. Il l'ouvre devant moi et là je vois plus de billets que j'en ai jamais eu de toute ma vie. Il dit qu'ils me donnent dix millions de suite. Il me dit que j'ai une heure pour prendre mes affaires et me barrer de là.

— Ils vous ont proposé 10 millions de dollars en petites coupures ?

— Ouais. Alors le gars je lui demande ce qu'ils veulent faire de mon terrain... Parce que vous savez, y a rien chez moi. Une grange, une baraque moitié en ruine, un vieux puant et un clebs plein de puces. J'ai quelques poules aussi, mais elles sont infoutues de me pondre un œuf. Et le désert. Rien que le désert à des bornes à la ronde. Là, le premier me dit qu'ils veulent construire une usine.

— Une usine ? Mais une usine de quoi ? Au milieu du désert ?

— Moi ça me semble louche cette histoire, acquiesce le vieux. Je fais un pas en arrière discrètement, et je vois que mon fusil est posé contre le chambranle de la porte. Il est chargé. Il est toujours chargé. C'est pour faire fuir les bestioles et les touristes. Alors je demande aux gars quel genre d'usine ils veulent construire dans cet endroit. Il me répond qu'ils vont fabriquer de la sauce samouraï.

— De la sauce samouraï ? Ici, dans le désert ?

— Je me suis fait la même remarque ! En plus, je sais foutre pas ce que c'est la sauce samouraï...

— C'est une sauce belge. Pour manger avec les frites...

— Les samouraïs c'est japonais mon gars. Pas belge. Et les Belges ont rien à fiche dans le désert. Comme les *Japs* d'ailleurs. J'suis peut-être un crétin, mais pas à ce point.

— C'est une sauce belge qui s'appelle « samouraï ».

Le vieil homme dévisage le minet. Il grimace.

— Mouais... Admettons... Bref, donc je leur dis de fiche le camp. Et là, le plus causant des deux me dit que je fais pas le bon choix. Et il sort une sorte de long couteau de derrière son dos. Là j'ai pas hésité : j'ai fait un pas de côté, attrapé mon fusil, et tiré. Le pauvre gars a pas eu le temps de faire deux pas qu'il s'est retrouvé avec un trou dans le bide gros comme une balle de tennis. Ça s'est mis à pisser le sang. Il s'est littéralement vidé en quelques secondes, là devant mon porche. Le deuxième a laissé tomber la mallette, et je me suis retrouvé avec un couteau sous la gorge avant de pouvoir réagir.

— Et votre chien, il disait rien ?

— Tu parles, rigole le vieil homme. Ce benêt de chien s'est tiré en courant dès qu'il a entendu le coup de feu. Alors le gars m'escorte à l'intérieur, et m'attache sur une chaise. Il chiale en japonais, il m'insulte, mais moi je comprends rien à ce qu'il dit. Il retourne à la voiture et revient avec un papier. Le gars m'a attaché à une chaise après que j'ai tué son collègue, juste pour que je signe un contrat de vente ! Il pose le papier sur la table et me dit de signer. Je lui demande comment je pourrais signer, j'ai les mains attachées et pas de stylo. Je lui dis qu'il a qu'à signer à ma place, ça fera pas la moindre différence. Là le mec semble réfléchir, il s'essuie les yeux, puis il décide de me détacher une main et me

donne un stylo. Et moi je lui plante dans l'œil. Ce con est tombé raide mort sur le plancher. Faut vraiment être complètement crétin pour faire un truc aussi bête...

— Vous avez tué deux yakuzas avec un vieux fusil un coup et un stylo ? dit le policier en levant les sourcils.

— Bah on fait avec ce qu'on a sous la main nous autres... Et puis faut admettre que c'était pas des lumières vos yakuzas... Bon, pour finir l'histoire, il fallait que je me débarrasse des corps. Alors j'ai d'abord passé vingt minutes à me détacher. Après, je me suis dit que j'allais traîner le corps à l'extérieur. Mais j'ai pas réussi, ça m'a fait trop mal au dos. Trop d'années à conduire un camion, ça m'a tassé les vertèbres. C'est le doc' qui le dit. Alors je suis allé chercher une corde dans la grange, et j'ai attaché un bout à la bagnole, et l'autre aux aisselles du *Jap* mort dans mon salon. J'ai démarré la caisse, et j'ai traîné le corps sur une centaine de mètres, là où je prévoyais de creuser le trou. Sur la route le macchabée a perdu son pantalon. Ça répond à une de vos questions. Après j'ai traîné l'autre de la même manière. Je les ai laissés là, en me disant que les bestioles du désert embarqueraient les corps pendant la nuit. Quand je suis revenu le lendemain, Ils avaient pas bougé... J'étais un peu déçu, mais qu'est ce que vous voulez, c'est la vie. Alors j'ai décidé de creuser moi-même. J'en ai bavé, je vous assure. Le lendemain je suis resté allongé toute la journée tellement j'avais mal au dos. J'ai fait basculer les corps dans la fosse et je l'ai rebouchée.

— Et le chien ?

— Ah ouais, le chien. *Bah* je vous ai raconté comment Redback s'était tiré quand j'ai utilisé le fusil ? Ben je crois que la pauvre bête a fait un arrêt cardiaque ou un truc du genre. Je l'ai retrouvé mort au matin, dans la grange, raide comme un bout de bois. Ou alors il a été piqué par un scorpion ou une araignée. Ou il a peut-être bouffé un truc qui l'a tué... Allez savoir... Les chiens ils font des trucs débiles des...

— Et la voiture ? le coupe le policier.

— La bagnole des *Japs* ? Elle est à trois ou quatre cents mètres au nord de la maison. Une vieille cache de contrebande ou un truc du genre. J'y mets tout un bric-à-brac inutile. Je l'ai planquée là en

me disant que je pourrais la revendre un bon prix.

Le policier regarde vers la fenêtre sans tain et réfléchit. Il a l'air anxieux. Puis il se lève, rassemble ses papiers et marche vers la porte à pas lents. Il ouvre la porte. Une déflagration retentit soudain dans le silence de la salle d'interrogatoire. Le vieux sursaute et tourne la tête dans la direction du vacarme. Le corps du policier gît sur le sol, une flaque de sang se forme peu à peu sous lui. La porte ouverte lui permet de voir le reste de la pièce principale du minuscule commissariat. Il n'y a personne. Enfin, un homme entre, un Japonais, vêtu d'un costume sur mesure, impeccable. Deux autres hommes le suivent, dont les flingues sont clairement affichés à la ceinture.

Le Japonais raffiné tire la chaise à lui, et prend place là où se trouvait quelques secondes plus tôt le malheureux flic. Il a des traits marqués, les cheveux noirs coupés courts, grisonnant un peu par endroit. Il ne semble pas hostile, il est même plutôt avenant. Il lui manque plusieurs phalanges aux mains.

— Je vous remercie pour vos aveux, dit-il avec un accent terrible. Je sais maintenant dans quelles circonstances mes hommes sont morts.

Le vieil homme se tait.

— Nous avons de la chance, vous et moi, dit le Japonais. Les policiers de cette ville n'ont pas encore transmis leurs informations au central. Cela veut dire que tout ce que vous avez dit n'est pas sorti de cette pièce. Ils n'ont pas non plus transféré les preuves. Nous avons donc plusieurs choix qui s'offrent à nous. Le premier et le plus logique serait que je vous supprime. Mais pour une raison que j'ignore, vous m'êtes sympathique. Et puis je dois mon respect à un vieil homme capable de tuer deux de mes meilleurs soldats avec une telle économie de moyens. Si vous aviez eu quelques années en moins, il est probable que je vous aurai demandé de venir travailler pour moi. Vous n'imaginez pas l'argent que peut gagner un homme avec vos talents.

— Je suis assez d'accord... Ne me tuez pas, inutile de faire couler plus de sang. Et puis, cela fait tellement de nettoyage...

— *Haï*. La deuxième solution serait de me signer ce titre de propriété, et de partir. Sans l'argent bien sûr. L'argent c'est pour

dédommager mon organisation de tous ces problèmes. M'obliger à me déplacer dans ce désert n'est pas une bonne idée. Cela m'irrite. Et cet air sec me fait mal aux sinus.

— Ecoutez, j'ai rien contre vous, franchement. J'comprends pas pourquoi vous me faites pas la peau, mais c'est votre problème après tout. Non, la question que je me pose, c'est comment vous allez faire pour nettoyer mon bordel.

— C'est très simple. Il nous suffit d'antidater les papiers. Nous nous occuperons de faire disparaître les corps, et laisserons votre ferme en l'état pendant quelques mois, le temps que les choses se calment. Mes hommes sont... habitués à ce genre de chose. Nous construirons notre usine dans quelques mois.

— Les gens vont se rendre compte que vous avez buté tout un commissariat, vous savez ? dit le vieux.

— Les gens regarderont ailleurs quand nous les y inviterons. Nous donnerons assez d'argent pour cela. Et les fouineurs termineront enterrés dans le désert.

— C'est des flics, pas des randonneurs du dimanche...

— Vous n'imaginez pas à quel point la corruption permet d'effacer les traces dans votre pays.

Le vieux hausse les épaules.

— Alors je signe et je m'en sors vivant ? Et en échange, vous pouvez construire votre labo clandestin.

Le Japonais ne dit rien. Un de ses gardes du corps pose un dossier devant le vieil homme. Ce dernier saisit le stylo qu'on lui présente. Les gardes du corps ont la main sur la crosse de leurs pistolets. Ils tiennent à leur vie, glousse le vieux. Il signe les papiers, sous les yeux du yakuza.

— Ce fut un plaisir de faire affaire avec vous, Monsieur Anderson.

Le vieil homme opine. Il se lève et prend la direction de la sortie. Le téléphone du yakuza sonne. Il décroche et écoute le rapport de l'un de ses hommes. Il se retourne.

— Monsieur Anderson, interpelle-t-il.

Le vieil homme se fige. Sa main tremble légèrement. Il se dit qu'il a bien vécu, que si son heure est venue, il ne sera pas mécontent de quitter cette chienne de vie. Il a quelques potes qui

l'attendent au paradis.

— Mes hommes viennent de retrouver la voiture, je vous en remercie. Mais ils ont aussi trouvé le corps d'une personne dans la cache. Ils l'ont fouillé et trouvé un permis de conduire sur lui. Au nom de Robert Anderson. Alors ma question est simple : qui êtes-vous ?

Le vieil homme se retourne et hausse les épaules.

— Cela a-t-il la moindre importance ?

— Cela en a pour moi... Je suis un homme curieux de nature. Et prudent. J'espère que vous comprenez.

— Alors disons que pour la version officielle, vous venez d'acheter un terrain à Robert Anderson pour y construire une usine de sauce samouraï ou Dieu sait quoi d'autre, ça vous regarde. Le reste n'est pas bien important. On m'a toujours appelé Bob de toutes manières... Et pour le vrai propriétaire, disons qu'il a fait une chute malheureuse et que j'ai juste profité de manière exagérée de son hospitalité.

Le Japonais a un sourire figé et fait un geste nonchalant au vieil homme.

Alors que le vieux Bob marche au bord de la route, le pouce levé en l'air dans l'espoir que quelqu'un l'emmènera jusqu'à Alice Spings, une file de Mercedes le dépasse et s'éloigne vers l'horizon. Le vieil homme se retourne et aperçoit dans le lointain la fumée du feu qui ravage le commissariat. Il hausse les épaules. C'est bien dommage tout ce qui lui est arrivé. Il l'aimait bien, lui, cette piaule au milieu du désert.

Un jour peut-être, il goûtera cette fichue sauce samouraï. En attendant, il doit trouver un nouvel endroit où squatter. Il se gratte la tête. Au loin un dingo paraît le narguer. Sale bestiole murmure-t-il.

Puis le vieux Bob reprend sa route, sans se retourner.

ONNA-BUGEISHA

Arielleffe

Un simple mot laissé sur la table : *Sayonara*. C'est joli, ça sonne bien, c'est exotique. Le Mont Fuji avec son petit chapeau de brume, des estampes japonaises, des rameaux de cerisiers couverts de boutons de fleur. Je regarde autour de moi, les meubles noirs de la cuisine, le mur peint en blanc et ce papier posé sur la table grise, une feuille sortie de l'imprimante, impersonnelle, sobre. Aucune explication, mais m'attendais-je à en avoir ? Pas vraiment, quand on tombe amoureuse d'un bellâtre, l'explication va de soi. Je regarde par la fenêtre, il a encore neigé, on ne voit plus l'herbe du jardin, un tapis immaculé recouvre tout, même le toit de la verrière, ce qui donne une lumière étrange à l'intérieur de la maison, tout est froid, sans contraste, feutré, tout comme les sons qui sont assourdis par un manteau blanc. Les promeneurs se font rares, hier j'ai même rencontré un skieur ! Faire du ski en Normandie, en bord de mer, c'est assez fou quand on y pense.

Sayonara, pourquoi pas *au revoir* ? D'où vient cet exotisme mal venu ? Un coup d'œil au thermomètre extérieur m'indique que la température a encore baissé, c'est du jamais vu ici, et ça dure depuis déjà deux semaines, il neige tous les jours, les entreprises ferment ou tournent au ralenti, les gens ne peuvent plus se déplacer.

Me voilà seule, célibataire à nouveau dans ma maison, mon cocon, mon refuge. Je m'enveloppe dans une couverture et je regarde dehors, le spectacle est fascinant, il y a environ dix

centimètres de poudreuse sur la table en bois du jardin. Je peux rester des heures à regarder les oiseaux, ils semblent aussi étonnés que moi de ce nouvel environnement, j'entends leurs conversations très distinctement, un merle prévient les autres qu'un chat arrive, un pigeon appelle sa femelle. Hier, nous avons vu des traces étranges au pied des massifs, on s'est demandé si un kiwi n'était pas venu nous rendre visite, ça nous a bien fait rire, un kiwi en Seine-Maritime ! Et pourquoi pas un skieur, et pourquoi pas se retrouver seule tant qu'on y est ? Espère-t-il que je vais pleurer, le supplier de revenir ? Ça n'est pas mon genre, je surmonterai cette épreuve comme j'en ai surmonté d'autres. Il faut s'endurcir pour faire face au combat qu'est la vie.

J'ai besoin d'une boisson chaude, besoin de voir la fumée s'échapper de la tasse et sentir le liquide apaisant se répandre dans mon corps. Je me prépare une tasse de cacao, le goût du sucre fait du bien. Mes mains se réchauffent au contact du mug en terre bleu acheté pendant les vacances en Lozère. Je me rends compte que j'ai froid, un coup d'œil à la température de la pièce me dit que ce froid vient de moi, je suis gelée à l'intérieur.

Personne n'est au courant de ce qui vient de m'arriver, c'est bien, je n'ai pas besoin d'entendre des bêtises :

« Il va revenir ».

« Comment est-ce possible ? Je ne vous imagine pas l'un sans l'autre ».

« Il ne peut pas vivre sans toi ».

Pas envie d'entendre ces conneries. Bien sûr qu'on peut vivre l'un sans l'autre, la preuve, je ne suis pas morte.

J'imagine ce qui s'est passé ce matin, je sors sans faire de bruit comme souvent, j'aime me retrouver dehors à l'aube, sentir la nature et la ville se réveiller. Il m'a entendue ça ne fait aucun doute, et pendant que je descends la rue, il s'habille, peut-être même prend-il le temps de se doucher, il a une heure minimum devant lui. Il remplit un sac à dos à la hâte, juste ce qu'il faut, attrape une feuille dans mon bureau et écrit de cette écriture de bon élève pas très malin *Sayonara*. Il pose la feuille sur la table de la cuisine, il sait que je vais m'y rendre pour prendre un café en rentrant. Je ne peux pas passer à côté de son message. C'est une

habitude chez lui, laisser des mots un peu partout pour que je les trouve. C'était des mots d'amour, pas des mots d'adieu. *Sayonara* c'est joli, pourtant je le trouve inadapté à la situation, *Adieu* aurait été plus définitif. Ce mot japonais me fait penser aux vacances, à l'art, les kimonos tous plus beaux les uns que les autres. Est-ce pour me rendre cette rupture moins difficile ? C'est sûr que :

Je te quitte, j'en ai marre de te voir, je vais chercher une autre femme plus jolie, en meilleure forme, plus gentille, c'était plus direct mais moins classe.

Je regarde l'heure, il est déjà tard, la pendule affiche quatorze heures. Les chiffres sont à l'envers comme si un enfant avait dessiné le cadran, je suis les aiguilles du regard, la trotteuse va à toute vitesse, ma tête tourne en même temps qu'elle, ça fait trop de bruit, c'est insupportable, j'enlève les piles. Plus envie de m'adapter, de faire des concessions, d'accepter l'inacceptable, ici c'est mon monde.

Nous sommes en vacances depuis hier, je vais pouvoir me reposer, personne pour me déranger, la tempête de neige n'interdit pas les promenades même si elle les limite un peu. Tout est si différent avec ce nouvel élément qui s'est invité dans notre histoire. La nuit tombe, demain je verrai bien.

Je me réveille tard, j'ai vraiment l'impression de n'avoir pas cessé de dormir depuis la découverte du mot sur la table. Une sortie dans la forêt toute proche devrait me changer les idées. Il y a un parc immense en plein milieu de la ville, la nature voilà mon autre refuge. Mais avant je dois mettre mes vêtements compressifs, pour empêcher mes articulations de bouger, des collants, des coudières et un gilet qui tient avec des agrafes sur le devant avec une grosse fermeture éclair en plastique, des chaussures montantes pour tenir mes chevilles. Ce cérémonial est indispensable, enfiler ces vêtements en tissus élastiques est long et fastidieux, ils sont très ajustés et tiennent les uns aux autres avec des scratches, aucun espace de peau n'est plus visible, même mes mains sont recouvertes de mitaines qui montent le long de mes poignets. Une deuxième peau, mais quelle magie de se sentir enfin forte, de ne plus sentir ces douleurs qui cisailent le dos ou vous empêchent de tourner une poignée de porte. Je me tiens droite, en route !

Les arbres sont fantastiques sous cette couche de sucre glace, ils se détachent noirs et torturés sur ce blanc si pur, des images apaisantes. Par moments du jaune teinte le blanc, ou bien ce sont carrément des couleurs pastel qui ajoutent de la douceur à ces paysages qui sont pourtant si sereins. L'air est frais, il me rentre dans les poumons, le seul bruit est celui de la neige qui tombe parfois d'une branche, un gros paquet qui ne pouvait plus rester en équilibre sur ce rameau si fin. À chaque filet de vent, un bruit sourd accompagne un courant qui me glace le bout du nez. Le froid anesthésie les douleurs.

La marche me fait transpirer, je retire mon écharpe, le vent fouette mes joues. Après deux bonnes heures je rentre le visage rosi par l'exercice, je meurs de faim. Je me sens bien, ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Je vais m'occuper enfin de moi, arrêter de me demander si je fais les choses bien, si je suis assez jolie, assez sportive, assez efficace, si le ménage est bien fait, la cuisine bonne... J'ouvre le frigo, je vais me faire des œufs brouillés sur du pain grillé, un délice. Il faut être méthodique, chaque élément doit être prêt en même temps. Je sors un huitième de baguette déjà coupé du congélateur. Je place les tranches dans le grille-pain, ensuite, une noisette de beurre dans une petite poêle, parfaite pour une personne seule, quand il grésille je casse un œuf, puis l'autre et je mélange très vite avec une cuillère en bois. Quand le pain est chaud, j'étale du beurre demi-sel sur toute sa surface et je le recouvre des œufs, un menu trois-étoiles. Mes gestes sont précis, la préparation des mets ressemble presque à une chorégraphie que je ferais chaque jour. Je me déplace de gauche à droite, d'abord attraper le beurre dans le frigo, les deux œufs, un yaourt, puis je prends un verre et une assiette sur l'étagère. Les couverts sont un peu plus loin de l'autre côté de la cuisinière. Je pose les objets les uns après les autres sur la table. La poêle est derrière moi ainsi que le grille-pain, je la pose sur le gaz et la préparation commence. Je déteste l'approximation et la désorganisation, c'est dans les gestes du quotidien que l'on reconnaît les gens supérieurs.

Pour une fois je vais déjeuner en regardant les infos, ça fait tellement longtemps que je ne l'ai pas fait, qui m'en empêchera ? J'allume le poste et la litanie des mauvaises nouvelles commence,

le réchauffement climatique, les attentats, les virus, les féminicides, rien de positif. Je m'apprête à éteindre quand une jeune femme apparaît à l'écran, elle est jolie, les cheveux frisés, rien ne la distingue des autres. Sa voix est posée, calme mais l'histoire qu'elle raconte est bouleversante : son père, pendant des années est venu dans son lit à la tombée de la nuit pour la caresser, se masturber devant elle, la forcer à avoir des relations sexuelles avec lui. Elle raconte qu'elle n'avait pas de chambre à elle dans la maison, ses quatre frères se partageaient les deux qui étaient réservées aux enfants, dans la troisième il y avait ses parents. Vers minuit, jour après jour, le père quittait le lit où dormait sa femme et venait torturer leur fille. La mère n'a jamais défendu sa fille, elle ne s'est jamais interposée. La jeunesse de cette pauvre femme avait été un enfer avec cet homme qui la surveillait sans cesse, l'observait par la fenêtre de la salle de bain ou des toilettes monté sur une échelle. Il faisait des remarques sur ses formes de jeune adolescente, les frères n'osaient rien dire, littéralement paralysés par l'attitude du patriarce. Elle avait essayé d'alerter, de parler à sa mère sans aucune réaction de sa part, se faisant même traiter de menteuse. Je regarde son visage, fascinée par la sérénité qu'elle dégage, comme a-t-elle pu supporter tout ça, comment peut-elle être aussi normale ?

J'ai fini mon déjeuner et je suis contente d'être seule, de ne pas avoir à vivre un enfer pareil. Pour qui ces hommes se prennent-ils, pour des êtres tout-puissants ? Pourquoi les femmes supportent-elles toutes ces choses ? J'ai besoin de calme et de sérénité, je ne rallumerai pas la télévision de sitôt. Je décide de faire une séance de Kiko, rien de tel pour se détendre et se ressourcer, je pousse le fauteuil et le pouf bleu qui sert de table de salon, j'allume l'ordinateur et je cherche la vidéo qui va me permettre de m'évader, la voilà, dix-huit mouvements destinés à fortifier le corps et l'esprit. La musique vous transporte tout de suite au Japon, le professeur est dans la neige, décidément, on est raccord. Ses mouvements sont lents, précis et en l'imitant on sent tout de suite la place de chaque muscle, où sont les tensions, est-ce que des os se sont déplacés. Je vois mon reflet dans l'écran de la télévision et je vois une autre femme se dessiner, pas cette petite chose fragile et toujours cassée

qu'on me renvoie régulièrement, mais bien une guerrière dans sa combinaison noire de combat. La chorégraphie est élégante, on a l'impression que le professeur chasse des ennemis imaginaires, il semble parfois bander un arc ou donner des coups de poings.

Je me couche tôt, j'ai l'impression de vivre enfin en harmonie avec moi-même. Les jours suivants je pars dès cinq heures pour une longue marche dans les bois. Je cours pour atteindre le parc, mes mouvements sont souples, je me déplace en silence. Cette activité prend de plus en plus de place dans ma routine. J'ai remarqué qu'il y avait peu de monde le long de mon parcours, je croise quelquefois un promeneur de chien, l'autre jour un maître débordé par son molosse qui est venu me renifler d'un peu trop près, j'ai donc décidé de prendre un objet pour me défendre en cas de besoin. J'ai regardé dans ma cuisine ce qui serait le plus approprié, mon regard s'est arrêté sur une série de couteaux alignés du plus petit au plus grand sur une barrette aimantée vissée au mur au-dessus du plan de travail en bois près du réfrigérateur en inox. Quelle lame choisir ? Il ne faut pas qu'elle soit trop encombrante, je décide de laisser de côté le grand couteau à découper la viande, bien sûr le couteau à pain, trop imposant et dentelé a été éliminé d'office. Je me décide pour une lame fine, assez longue pour pouvoir me défendre mais facile à transporter. Je la glisse dans un étui en cuir qui a dû servir à ranger des aiguilles à tricoter, et je mets le tout dans un petit sac en tissu porté en bandoulière. Je peux facilement sortir mon couteau en cas de besoin. Je regarde l'effet que ça produit dans un miroir, j' imagine la survenue d'un ennemi, et je sors la lame d'un coup sec et précis, le bruit de la lame qui fend l'air me rassure, mon adversaire n'aura aucune chance.

Ce matin, tout va bien. Je commence ma journée par quelques mouvements de Kiko dans le jardin, je saute de la fenêtre de ma chambre et je retombe sur mes pieds en poussant un petit cri, une sorte de miaulement. Comme ces gens que l'on voit au Japon dans les parcs, je fais une série de mouvements pour dérouiller toutes mes articulations, entraîner mon corps à bien tenir en équilibre. À la fin de ma séance, mon enchaînement ressemble plus à un simulacre de lutte, je me bats avec un ennemi que je visualise parfaitement, il se tient face à moi avec son visage grimaçant, il

est parfois difficile à vaincre, mais j'y arrive toujours. Le combat se termine par un hurlement suraigu qui attire parfois l'attention des voisins, mais personne n'a jamais osé me demander ce qu'il se passait. Je mange des fruits, un peu de riz pour ne pas souffrir de fringale pendant mon périple à travers les arbres. Je me mets en route, je me sens très en forme, trop peut-être, plus aucune douleur ne torture mon corps, c'est déroutant, on s'habitue à la douleur, elle est toujours avec vous, ne vous quitte ni le jour ni la nuit, aujourd'hui on dirait qu'elle s'est assoupie. Arrivée dans la forêt, je décide d'enlever mes chaussures et de marcher pieds nus dans la neige. Quelle sensation extraordinaire, je sens littéralement le sol vibrer sous mes pieds, la neige est souple et mouillée, au bout de quelques minutes je ne sens même plus le froid. C'est incroyable comme mon corps est devenu résistant. Je finis par remettre mes chaussettes et mes chaussures, mais je recommencerai l'expérience. Se sentir en communion avec les éléments, c'est enivrant.

Soudain je sens quelqu'un mettre la main entre mes jambes, il est arrivé par-derrière, je ne l'ai pas entendu, la neige assourdit tous les bruits. Sans réfléchir, je pousse un cri de rage, effrayant dans ce calme immaculé :

« Je suis Clothilde de Sanvic fille d'Alfred et je vais te tuer ».

En disant cela, je sors ma lame affûtée et dans un mouvement souple j'arrive à passer derrière lui et à lui trancher la gorge sans qu'il n'ait le temps de réagir. Il n'y a même pas de sang, il n'a pas crié, c'est un homme assez jeune, qu'est-ce qui lui a pris ? Étrangement je ne ressens ni pitié, ni remords, le châtiment était mérité. Pas besoin d'effacer mes pas sur la neige, elle s'est remise à tomber et les traces seront recouvertes, son corps aussi.

Je rentre à la maison en me déplaçant rapidement et sans que personne ne puisse me voir, je deviens invisible comme ces ninjas qui interviennent vite et efficacement. Je suis sereine, j'ai le sentiment du devoir accompli, je devrais être inquiète des conséquences de mon acte, ressentir peut-être une peur rétrospective, mais non, rien. Cet homme m'a attaqué, il était mon ennemi, il est mort, rien de plus logique et normal. Il avait brisé l'équilibre, la tranquillité, il était de trop.

Cinq ans se sont écoulés depuis cet événement, je n'ai jamais été inquiétée, ni après les autres d'ailleurs. Ils tombent, sidérés, ils regardent mes yeux, déterminés, sans haine, ils savent que justice est rendue.

Ma deuxième intervention a eu lieu quelques semaines plus tard. La neige avait enfin fondu, les branches des arbres portaient des bourgeons charnus, l'odeur du printemps commençait à être perceptible, cette fraîcheur parfumée qui annonce la floraison, le soleil revenu. Comme chaque samedi, je descends vers le marché en traînant mon caddy à roulettes. Il faut donner le change, faire semblant d'avoir une vie ordinaire. Je rencontre rarement des voisins sur le chemin, mais cette fois-ci, une voisine semble terrorisée :

« Je suis contrainte de déménager, je me suis laissée abusée par un voisin en qui j'avais toute confiance, je ne peux plus rester dans cette rue, j'ai peur. »

Elle part sans laisser d'adresse. Cette histoire est pour le moins inquiétante, il y a à quelques pas de ma maison, un homme dangereux qui peut contraindre une femme à quitter son logement en catastrophe. Je décide de mener ma petite enquête. Un homme habitant en face a abusé d'une gamine attardée qu'elle gardait en nourrice. Il va et vient dans le quartier, je l'observe de loin. Ce type a abusé d'une gamine handicapée, abandonnée par ses parents, c'est un être nocif, il doit disparaître. Je rentre me préparer un thé, j'ébouillante ma théière, dépose le thé dans la vapeur encore présente, puis je laisse les feuilles se détendre dans la chaleur. Après quelques minutes, je verse l'eau, et j'attends encore que mon breuvage infuse, puis je fais brûler un bâton d'encens, se concentrer uniquement sur ce que l'on fait pour le faire parfaitement. Je bois mon thé, doucement en savourant chaque gorgée. Une mouche est dans mon salon, elle me tourne autour, le bruit qu'elle fait est insupportable, comment ose-t-elle me déranger pendant la cérémonie du thé ! Elle va se poser sur ma tasse, d'un seul geste je la coupe en deux en plein vol, ma lame est parfaitement affûtée, je l'entretiens quotidiennement.

Il faut agir avec méthode, pendant plusieurs jours, je suis le parasite qui doit être éliminé de la surface de la terre, je veux tout

connaître de ses habitudes. C'est facile, il sort assez tôt le matin pour aller chercher son pain et son journal, c'est à peu près tout. Pas de visites, une existence solitaire un peu comme la mienne. Le jour J, je mets mon caleçon compressif noir, celui qui tient mon bassin et mes genoux, puis, doucement, j'enfile mes coudières, et enfin mon gilet, je referme la première agrafe, la deuxième, puis la longue fermeture éclair. Parfait. Je me maquille avec soin. Le teint d'abord, une crème qui me donne une couleur pâle, ensuite, les yeux, il faut les agrandir avec du khôl noir, ils doivent devenir des armes, impressionner l'adversaire, l'hypnotiser. J'ai terminé avec un rouge à lèvres très rouge en dessinant une petite bouche en forme de cœur. J'ai enfilé ma ceinture où est attaché le petit étui fin qui contient ma lame. Je sors à l'aube, sans bruit, jusqu'à la rue où je peux agir. J'ai croisé un chat, qui s'est à peine retourné sur mon passage, nous sommes en chasse lui et moi, mais nos proies sont différentes. Je me cache dans le coin d'une porte de garage, la maison n'est pas habitée pour le moment, l'endroit est tranquille. En face de moi, des façades sans fenêtres, c'est idéal. Mon geste doit être rapide et précis, il ne faut faire aucun bruit. Le jour de son exécution, j'aperçois l'homme qui traverse tout en bas de la rue. J'attends qu'il arrive à ma hauteur, je sais ce que j'ai à faire, j'ai répété les gestes jour après jour, pour être sûre de ne rien oublier. Une fois l'homme est passé tout près de moi, mais il ne m'a pas vue, pas sentie. La stratégie est bonne, je peux agir. Il remonte la rue d'un pas rapide, il semble insouciant, il a pourtant tellement de choses à se reprocher. Il arrive à ma hauteur, me dépasse, je lui saute dessus et l'attrape par l'arrière. Je me penche sur lui et le force à regarder mon visage terrifiant, il est comme pétrifié, je lui murmure dans l'oreille :

« Je suis Clothilde de Sanvic fille d'Alfred, je tue les ennemis des femmes et je vais te tuer ».

Ma lame glisse le long de son cou. Comme la dernière fois, il n'y a aucun bruit, aucun cri. J'accompagne sa chute, et il s'affaisse doucement sur le trottoir. Je m'arrange pour qu'il se retrouve le plus près possible de la porte du garage, ainsi, il ne sera pas découvert trop vite. Je pars par la rue qui s'en va vers la droite, je ne sens pas mes jambes, elles me portent et courent à toute vitesse.

Je rejoins l'artère principale, celle qu'il a traversé tout à l'heure, puis je rentre à la maison pour mettre mes chaussures montantes, j'ai envie de me promener près de la mer cette fois-ci, il fait si beau ! J'ai fait mon devoir, cet individu ne profitera jamais plus d'une pauvre jeune fille qui lui faisait confiance.

Ces actions me rendent plus forte, je débarrasse la société de gens dangereux, ils savent qui je suis, je ne les prends pas en traître, ils méritent leur châtement.

L'été suivant j'ai créé un site internet où je donne des conseils pour vivre plus en harmonie avec son corps. J'ai remarqué que les gens qui s'inscrivent à mes cours, ont souvent été molestés, ils se sentent faibles, démunis, ils attendent de mes enseignements de devenir plus forts, mieux dans leur peau. Le nom de mon site est *Onna-bugeisha*, ce sont les équivalents féminins des samouraïs. J'ai pris le pseudonyme de Tomoe Gozen, cette grande guerrière du douzième siècle. Certains se contentent de quelques conseils de remise en forme, de quelques recettes asiatiques pittoresques, et puis il y a mes adeptes, je ne les ai jamais rencontrés, nous avons tous des pseudos. Ils doivent subir une série d'épreuves pour faire partie du cercle des initiés. Ils doivent réussir des épreuves et m'envoyer des vidéos de ce qu'ils ont accompli. Ils commencent par des filatures, des entraînements au combat, ils suivent un régime très strict, rien n'est laissé au hasard. Une *onna-bugeisha* n'a pas de temps à perdre en repas gastronomiques et autres futilités. Les exercices physiques sont difficiles et la discipline l'est tout autant. Peu de gens y résistent, ceux qui sont trop faibles restent mes élèves, mais ils n'atteignent pas le grade ultime.

J'ai réussi à former une petite armée de sept combattants, il y a six femmes de tous âges et un homme. Il a été agressé plusieurs fois parce que ses goûts sexuels et sa façon de se comporter ne plaisaient pas à une poignée de rustres. Ils sont déployés dans tout le pays, je connais leurs faits d'armes et je sais à quel point ils sont efficaces. De temps en temps aux infos, je reconnais une de leurs actions :

« Un homme a été retrouvé égorgé dans son salon, c'est le facteur qu'il l'a découvert quatre mois plus tard, on soupçonne un crime de rôdeur »

« Didier D a été sauvagement assassiné dans un gymnase, aucun témoin n'a vu l'agresseur ».

« Gérard T battait sa femme régulièrement, elle avait réussi à s'enfuir. Il a été retrouvé mort alors qu'il nettoyait sa voiture dans le garage. Sa femme a été mise hors de cause, la police enquête ».

Ils appartiennent à tous les milieux et sont bien insérés dans la société, peut-être en connaissez vous un sans le savoir. Ce sont des personnes raffinées qui aiment tous les arts, s'adonnent à la peinture, lisent beaucoup. Ils doivent s'intéresser à de nombreux sports comme la danse ou la natation, connaître d'autres disciplines que le combat vous aide à maîtriser tous les gestes, tous les environnements. Leur but est de tuer, pas de blesser. Je les entraîne à n'avoir que des pensées positives, ils sont les plus forts, ils sont dans leur droit. Mais ce qui intimide le plus nos ennemis c'est que nous ne sommes jamais tendus, ils perçoivent une sorte de relâchement qui est communicatif, ils ne luttent presque jamais.

L'automne est là et je suis sur la plage, il est tard, je médite devant le soleil couchant, la température est encore douce en cette fin septembre. Derrière moi une femme arrive avec un petit garçon, c'est sans doute son fils. Elle est vulgaire, habillée comme une véritable perruche, ses vêtements sont si colorés qu'ils font mal aux yeux. Sa voix est criarde :

« J'en ai marre de toi, t'es qu'un bon à rien, j'aurais mieux fait de me chier dessus et prendre une douche au lieu de te mettre au monde. T'as été fini à coup de pisse c'est pas possible ! »

L'enfant, marche comme un automate, ils passent près de moi et une odeur de bière reste dans le sillage de la mère. Je vais avoir du travail.

SALMONELLOSE

Adrien Chapelle

Jeudi

Bon... qu'est-ce qu'il fait ? Ça fait un quart d'heure que j'attends, et je sens les premières gouttes qui tombent. J'aime pas rouler sous la pluie... *pfff*... qu'est-ce que je fous là... dans cette situation aberrante... Allez, faut que j'arrête de ressasser, c'est comme ça, et pas autrement, et c'est juste une fois par mois.

Le voilà qui arrive. En marchant. Et en regardant derrière, histoire de vérifier si tous les petits copains l'ont bien vu, et m'ont bien vue surtout. C'est son moment de gloire, au moins je lui sers à ça.

— Salut Baptiste.

— Non ! Bobi ! ... Salut Valentine.

— Ah oui c'est vrai... Tiens, v'là ton casque Bobi, et grimpe. Il commence à pleuvoir.

Je sens ses mains qui s'agrippent à mon blouson et je démarre. C'est parti pour la soirée la plus déprimante du mois ; ce qui n'est pas rien compte-tenu du chantier qui me sert de vie, ou du pot de merde dans lequel je me noie, ça dépend de mon niveau de pessimisme.

Je roule doucement, enfin plus que d'habitude. J'y vois rien de nuit avec ce rideau de pluie... Heureusement qu'on est en ville pour avoir un peu de lumière. Lui aussi, il a ramassé. Pauvre gosse.

Ça m'a foutu un choc cette histoire, quand j'ai appris le décès de ses parents. Je l'aimais bien Catherine, elle me reliait au monde des gens normaux. C'était la femme parfaite à mes yeux, à mi-chemin entre une vie bien réglée et la folie douce, toujours prête à rire et à chercher l'originalité. C'est d'ailleurs pour ça qu'on est amies. Qu'on était... On s'est rencontré au lycée, et on rigolait tout le temps, des profs, des autres élèves... Elle admirait mon côté bagarreur. C'est vrai que j'étais toujours au front, et elle pouffait derrière.

L'un dans l'autre, elle a fait sa vie, et je suis restée son amie originale, dont elle était fière car pas banale. Mouais, moi ma singularité, je la subis plus que j'en suis fière. Enfin, ça me faisait plaisir quand même. Puis, je suis devenue la marraine de Baptiste, *el famoso* Bobi. J'en avais rien à foutre, en fait je voulais pas. Tous les trucs de famille, d'enfants, ça m'est totalement étranger, mais j'ai senti que c'était important pour rester amies. Certains appellent ça faire plaisir, moi j'appelle ça de la compromission. Bonjour le malaise à l'église et pendant la fête en famille après. Et puis surtout, voilà où ça mène ! Le conseil de famille a décidé de le placer en foyer, les grands-parents étant trop fatigués, infirmes ou malades pour s'en occuper à plein temps. Puis on m'a demandé de garder un lien avec lui, comme pour assurer une forme de continuité avec sa vie d'avant. Tu parles... une pauvre soirée chaque premier jeudi du mois. La régularité d'un film porno sur Canal.

J'aurais pu refuser. Seconde compromission. Mais j'aurais eu du mal à me regarder dans la glace à laisser crever un gosse de 7 ans.

Ça y est, on arrive près de chez moi. Première halte.

— Je t'attends sur la moto. Va prendre nos kebabs. Tiens, voilà 20 euros, tu garderas la monnaie.

— Tu veux quoi comme sauce ?

— Samourai

Toujours le même rituel : plateau télé, film, dodo et retour au foyer le lendemain. Comme ça, on se parle pas. J'y arrive pas. Je l'aimais bien ce gamin pourtant. Putain, c'est horrible de parler au passé. Mais il avait ce truc de Catherine, ses yeux pétillants et rieurs, il était amusant, assez gonflé même. Je connais pas

beaucoup d'enfants, mais lui, il était chouette... encore au passé... C'est pour ça que j'ai du mal. Je vois bien qu'il est plus comme avant, qu'y a un truc brisé. Il fait semblant d'aller bien mais ça sonne faux, son regard a plus la même lueur. D'ailleurs il regarde plus vraiment dans les yeux.

Moi, je sais me battre contre les choses, contre les gens, mais pas contre la tristesse. J'ai l'impression que c'est un gouffre ce petit, qu'il a besoin d'un truc que je peux pas lui donner, que pourtant je devrais, et ça m'énerve.

- C'est lequel le tien ?
- Avec la sauce blanche.
- T'as changé, non ? par rapport à d'habitude.
- Oui, mais Monsieur Durcot m'a dit de pas prendre de mayo' dans les fast-foods.
- C'est un prof lui ?
- Non, c'est un ami.
- Un ami ? T'as des amis adultes que t'appelles « Monsieur » ?
- Oui.
- C'est quoi son prénom ?
- Il en a pas.
- Tu l'as rencontré où ?
- Je lui téléphone de temps en temps.
- C'est bien mystérieux tout ça. Tu l'as rencontré comment ?
- Dans mon bain.
- Quoi ?!

Ça y est, je me rappelle... Voilà, c'est pile-poil le genre de truc qui me fait péter un câble. Il parle encore de son pote imaginaire qu'il appelle dans son bain, avec le pommeau de douche en guise de téléphone. C'était marrant, mais quand il avait 4 ans !

Et le ressortir maintenant, c'est bizarre. Il régresse on dirait. C'est comme son histoire de Bobi, à vouloir s'appeler comme son chat, dont il a certainement dû se séparer. Alors quoi !? Faut rentrer dans le délire ? Faut le raisonner ?

Je préfère surtout changer de sujet et j'allume la télé.

— Bon, on regarde quoi ?

— *La Chèvre !*

— Encore !? change s'il te plait.

— *Les Tortues ninjas.*

— Et ben, heureusement que t'es là pour me cultiver.

J'ai mal au bide. La vache, j'ai super mal.

Vendredi

— Valentine... Valentine ?...

— Mmmmm.

— Faut que tu me ramènes au foyer.

C'est quoi ce bordel ?! J'ai mal partout... J'ai passé la nuit aux chiottes. À me vider par tous les trous.

— Non c'est mort, je suis clouée au lit.

Je suis gelée. J'ai des frissons de malade ! Des orteils jusqu'au crâne.

— Passe-moi mon téléphone, dans la poche de mon blouson là.

C'est dur, même parler.

— Ça va ? T'as l'air malade...

— Sans déconner ! J'ai dû bouffer un sale truc. T'as rien toi ?

— Non, ça va

— J'appelle le foyer, je les préviens que je te ramènerai dès que je pourrai bouger.

— Je reste là alors ?

— Pour l'instant oui.

— Ouais !!!

— Non non, y'a pas de ouais ! C'est pas la teuf ! J'ai la tête en compote... va t'occuper dans le salon, y'a la télé, l'ordi, des bouquins, mais calmement hein ! Et amène-moi un verre d'eau *steuplé*.

Faut que je me recouche.

Il est pas chiant ce gosse en fait. Il a fait ses sandwichs tout seul ce midi, et là il est venu dans ma chambre bouquiner tranquilou sa BD. Je savais même pas que j'avais des BDs chez moi. Ça doit être à Damien.

— Tu lis quoi ?

— Un Batman.

Oui, c'est à Damien.

— T'aimes bien Batman ?

— Oui, surtout les méchants. Ils sont classes.

— Faut bien des avantages à être méchant.

— Ils ont pas de super-pouvoirs. C'est ça que j'aime bien dans Batman, c'est pas n'importe quoi. Ils ont des plans et ils se battent avec des armes.

— Je comprends.

— Un peu comme toi.

— Pardon !?

— J'ai vu plein d'armes dans ton placard.

Merde. Faut vraiment que je foute un verrou.

— C'est mon travail tu sais, je suis prof d'auto-défense.

— Oui, je sais, mais je pensais pas qu'il fallait tout ça.

— Si si... et t'y touches pas. Je suis sérieuse.

En parlant d'auto-défense, j'ai dû annuler mes cours aujourd'hui. Ça m'embête, je devais voir Monique pour me faire payer un petit extra que j'ai fait. D'où les armes.

Comment dire... disons que j'ai mon activité de façade, où j'apprends à des pauvres femmes à se défendre, où à croire qu'elles le peuvent. Et puis j'ai mon autre activité. Celle qui me conduit à réaliser quelques expéditions punitives, commanditées plus ou moins par les mêmes femmes.

Y'a rien de militant dans ce travail, je me prends pas pour une justicière. C'est juste que la part de marché qui se présente à moi, c'est principalement des femmes. Pourtant chez les hommes,

y'en a des victimes aussi, et j'en ai vu franchir le pas de la porte des cours. Mais ils ont trop honte, qui plus est d'être entourés de femmes, et ils font demi-tour.

Victime, c'est triste, mais c'est dans la tête. Faut une sacrée force mentale pour refuser ce statut une fois qu'on l'a été. Et ça, je leur apprend pas. Je leur donne des techniques de combat, c'est tout. D'ailleurs, y'a quelques femmes qui viennent vraiment pour apprendre à se battre, et pas pour se réparer de l'intérieur, et tout de suite elles martyrisent les autres dans les exercices, qui retombent en situation de victimes, même dans un cours... La boucle est bouclée. Bienvenue dans la jungle.

Bref, c'est ce que j'en pense. Puis la première qualité d'une non-victime, c'est pas forcément de savoir se défendre mais plutôt de pas se mettre en situation dangereuse. Et là, y'a des sacrées jaunasses. Ça se voit à leurs têtes qu'elles attirent les gens à problème. De toute façon, à partir du moment où on est flippé et qu'on recherche la protection des autres, on aime les tordus.

Bon, j'ai pas de leçon à donner, je les attire aussi les gens à problème... J'en ai même fait mon métier ! Sauf que moi, je suis née dedans, j'ai le nez dedans, et je sais faire avec. Je crois même que j'en ai besoin, ça me défoule la violence.

En parlant de problème, je la retiens la Monique... et son plan à la con.

Ça sonne à l'interphone... ma tête... je m'étais rendormie... Il est où le gosse ?

— Baptiste ? ... Oh, Baptiste ?

— Y'a une dame en bas de l'immeuble.

C'est bon, il est toujours là.

— Tu la vois à l'écran ?

— Oui.

— Décris-la moi.

— *Bah* je sais pas, *heu...* elle ressemble... à rien... *heu...* à tout le monde.

C'est peut-être Monique.

— Elle a les cheveux courts, bruns... elle est un peu grosse !

— Oui.

— Décroche et demande qui c'est. Si c'est Monique, ouvre-lui.

Dis-lui que c'est au premier et que je suis dans mon lit.

Bon, je suis pas en état. Mais j'ai besoin de mon fric.

— Alors ma belle, on n'est pas en forme ?

— Comme tu vois.

— Et c'est qui le charmant bambin ? C'est à toi ?

— Oui c'est ça... non c'est mon filleul, je m'occupe de lui de temps en temps

— Ha, mademoiselle est plus gentille qu'elle n'en donne l'air.

— Ta gueule. Faut qu'on parle.

— ... il y a un problème ?

— Oui un putain de problème ! Va voir ce que fait le gosse, et ferme la porte en revenant.

— Le mec avait un flingue putain ! Et j'ai dû le buter ! Plus toutes les galères qui s'ensuivent. Voilà le problème !

— Merde... je savais pas, je te jure.

— Pourquoi il avait un flingue ?

— Je sais pas, je t'assure.

— Putain Monique, c'est quoi ce plan de merde ?! Il savait se battre le gars, c'était pas le pékin moyen.

— Je savais qu'il était violent, et louche, c'est pour ça que je l'aimais pas du tout mais...

— Je vais te buter Monique... je vais te buter... je déteste ça... putain, je t'ai dit, faut être honnête, je peux faire pas mal de trucs, mais moyennant finance, et les bonnes infos avant.

— Je te donnerai plus s'il faut.

— C'est pas ça le problème ! Le problème c'est de savoir où je mets les pieds.

Faut que je me calme. J'ai la tête qui tourne, et j'ai chaud dans ce putain de lit.

— Ça va pas ?

— Mais quelle journée de merde ! T'as amené le fric au moins ?

— Oui.

— Laisse-le là, et tire-toi de chez moi. Et bonjour à ta sœur, et son putain d'ex-mari !

— Ecoute Valentine, je suis vraiment désolée... Tu me diras si tu veux plus, et avec ma sœur on s'arrangera pour te payer. Et s'il y a des problèmes, je suis avec toi, même si je sais pas trop ce que ça implique...

Elle a vraiment l'air mal... Et je suis au fond du trou aussi... Adoucissement réclamé.

— On verra bien. Normalement, j'ai fait ce qu'il faut pour qu'on retrouve pas le corps.

— Tu veux pas que je t'aide un peu ici, dans ton état ? Je peux aller faire quelques courses, avec le gamin, puis je vous prépare un truc.

— Tu peux pas le ramener à son foyer plutôt ?

— Pourquoi pas, mais je suis à pied. C'est où ?

— Laisse tomber... faut traverser la ville, c'est dans la banlieue opposée, ça me prend une demi-heure à moto.

J'entends des rires. Des bruits de vaisselle. Je sens une odeur de gâteau aussi.

Je me détends un peu. On verra plus tard les problèmes... Mais je suis toujours en vrac. J'ai pas encore bougé de mon lit et le gamin va encore passer une nuit ici.

Il va pouvoir regarder *La Chèvre*.

Samedi

— Valentine... Valentine ?...

— *Mmmmm*.

— Y'a encore quelqu'un qui sonne, c'est un homme.

Je dormais profondément ; même pas entendu la sonnerie.

— Il est quelle heure ?

— Heu... 15 heures.

— Vache...

Allez, debout... deux jours que je suis au lit... rien mangé et rien bu depuis jeudi. Même l'eau ça me fait gerber. J'ai la tête qui tourne mais ça va, j'arrive à me traîner jusqu'à l'entrée. Je vais peut-être appeler un médecin... Alors, c'est qui ?

Évidemment... manquait plus que lui. C'est la cour des miracles ici !

— Ouais Damien, vas-y monte.

— C'est qui Damien ?

— Mon frère.

— Je savais pas que t'en avais un !

— Et si.

D'ailleurs ça me fait penser qu'il avait une grande sœur lui aussi, qui a été placée en famille d'accueil. Ils s'entendaient pas si bien que ça de mémoire, elle était un peu mesquine avec son petit frère. Catherine l'aimait moins, ça se voyait. Elle en avait que pour son Baptiste. Un peu sélective la Catherine.

— Il est sympa ?

— Qui ça ?

— *Bah*, ton frère !

Je me marre... C'est quoi cette question !?... C'est plutôt la réponse qui pose problème en fait. Difficile de positionner Damien sur un axe sympathie-antipathie, il est surtout... chelou. Ou dans son monde, pour être plus correcte.

— Il est pas méchant... T'as fait quoi toi ce matin ?

— J'ai regardé la télé.

— Pas terrible le week-end hein ?

— Non, j'aime bien. C'était cool hier avec Monique !

— Je suis sûr que c'est le Joker !

— Au début oui... mais comme tout le monde l'aime bien, j'en préfère un autre maintenant.

— Le Pingouin ?

— Non, il est nul. C'est Double-face mon préféré.

— *Mmm*, bon choix.

— Ouais, Il est classe, avec ses deux côtés. Et sa pièce de monnaie.

— *Mmm*... Tu sais Bobi, avec une bande de copains, on a monté un club. On a tous choisi un personnage de Gotham, et on se fait la guerre grandeur nature de temps en temps.

— Ah Ouais !?

Des putains d'attardés oui ! Au moins, ça fait briller les yeux du gamin...

— Et tu fais qui toi ?

— Moi, je suis le Batman ! Je suis à l'origine du groupe.

— Trooop bien ! Et y'a tous les méchants ?

— Les plus connus, oui, on est une dizaine. On s'entraîne et tout ! Certains soirs, on transforme le quartier en Gotham City. Et je dois arrêter les autres.

Ils sont connus dans le quartier, ça c'est sûr. On dirait la sortie de l'asile à chaque fois. Le pire, c'est qu'ils sont presque incognito sous leur costume. Après, on en connaît tous un ou deux dans l'équipe. Et moi j'ai tiré le gros lot, le leader. Ils font jamais de mal à personne, remarque... sauf à eux-mêmes. Ils se refusent rien en termes de cascade. Et ils sont pas cascadeurs...

— T'es venu pourquoi Damien ?

— Heu... je suis un peu à court d'argent en ce moment.

C'est pas possible ! Il a un sixième sens ce con. Le sixième sens des parasites. Je viens à peine de toucher un peu de blé, et hop, il apparaît.

— On verra tout à l'heure... Va faire un tour dehors avec Baptiste s'il te plaît... oui... Bobi. Je vois qu'il fait beau là, et il est resté enfermé depuis jeudi. Revenez dans une heure ou deux, le

temps que je me remette d'aplomb. Je te ramène au foyer ce soir si je peux.

— non...

Ça fait du bien de manger un peu... Ils ont l'air copains comme cochons les deux, à salir ma cuisine en se bâfrant. Ils ont ramené des cochonneries à bouffer, mais au moins ça passe... Le calvaire est bientôt fini.

— On va pas tarder, il fait bientôt nuit. Damien, je te file...

C'est quoi ce bruit ? J'ai entendu des cliquetis. Un bruit de clés. Y'a un truc qui cloche.

— Tu disais...

— Chut !

Des pas. Y'a des mecs dans l'appart. Trop tard. Trois gars armés et cagoulés débarquent dans la cuisine. Silencieux sur les flingues.

Baptiste les a pas vus arriver, il sursaute et crie. Le premier l'assomme d'un grand coup de crosse. Les bâtards. Je mets une droite au premier, du gauche. Putain, j'ai aucune patate ! J'ai pas mes forces. Merde, je me sens partir... je viens de m'en prendre une. La douleur est fulgurante. Le mec tape comme un sourd. Ça tourne à nouveau, les jambes lâchent... je vais tomber... ma tête vient d'heurter le carrelage... j'ai chaud, j'ai du liquide dans le crâne...

— C'est bien toi la connasse qu'on cherche. On a trouvé toutes tes armes.

Oh j'ai la tête qui cogne... Je suis où là ?... dans la salle de bain, au sol... les mains menottées sous le lavabo. Ils ont dû me trainer jusque-là. Je vois Baptiste affalé dans la baignoire. Je crois qu'il respire encore. Y'a un gars devant moi.

— Je comprends rien...

— Te fatigue pas, on te file depuis un moment. On sait bien que la grosse est venue te voir pour flinguer son beauf, mais lui, fallait pas le buter. Mauvais choix...

Putain Monique...

— Vous voulez quoi ?

— Rien. Toi, tu vas mourir... Mais pour les deux gars-là, on attend les ordres.

Il est où Damien ?

— DAMIEN ?

Nouvelle soufflante... J'ai tellement mal...

— T'inquiète, il est toujours là ton chéri. Il s'en branle pas mal de toi. Il a supplié qu'on le laisse en vie, et il veut pas être mêlé à tes histoires.

N'est pas Batman qui veut.

Putain j'ai la rage de pas pouvoir me défendre. Je les aurais marave ces enculés, en temps normal.

Dimanche

C'est quoi ça ? Un bruit de verre... énorme ! Ils ont péty quoi !?
Un deuxième gars arrive en courant dans la salle de bain.

— Mec, c'est un taré ! Il a sauté par la fenêtre du salon !

— Menotté ?

— Ouais menotté ! La tête la première ! Puis il a sauté du balcon.

— Il est mort ?

— Non, c'est pas haut du tout ! Ça fait comme un rez-de-chaussée à l'arrière en fait. Il s'est barré ! Pierrot est parti le choper.

— Merde... il pourrait ramener les keufs.

Bien joué Batman ! Ils sont en panique... Damien ou l'instinct de survie de compèt'. Peu de chance qu'il appelle les flics... il va juste se planquer dans un coin tout le reste de la nuit. En plus, il est menotté. Puis, les flics, ça me foutrait dans la merde de toute façon.

J'entends les deux blaireaux qui s'excitent dans le salon. Je crois qu'ils arrivent pas à joindre leur boss.

Baptiste remue dans la baignoire. Il a l'air K.O. On n'est pas né

sous une bonne étoile tous les deux. On s'est bien trouvé pour ça, entre galériens.

Je le vois qui se dandine et se redresse un peu dans le bain... on dirait un zombie...

— Ça va bonhomme ?

Merde, il est en train de sangloter... Qu'est-ce qu'il fout, il veut se laver !? Pourquoi il fait couler l'eau ?

— Baptiste, ça va ?

Il prend le pommeau de douche et se le colle à l'oreille...

— Allô, Monsieur Durcot. Faut que vous veniez m'aider...

Le gars est arrivé trop vite. Il vient d'éclater Baptiste contre le mur. Un deuxième gars revient.

— Vas-y mollo avec le gosse, frérot !

— J'ai cru qu'il appelait quelqu'un.

Merde, c'est moi qui pleure.

Un premier bruit de bouchon. Un deuxième. Puis deux chocs sourds sur le sol.

— Les gars !? Oh, les gars !

Le dernier mec n'a pas le temps de sortir de la salle de bain. Un troisième bruit de bouchon. Il s'écroule devant moi. Une flaque de sang apparaît sur le carrelage, sous son torse.

Plus un son... Pas possible ! C'est Damien ? Le tir vient de l'extérieur, j'en suis sûre. Le salon, le couloir et la salle de bain sont en enfilade. Et derrière le salon, il y a le parc où s'est tiré Damien. Le tireur doit être là. Mais Damien sait pas se servir d'une arme, d'une vraie.

Je peux rien faire. J'ose rien faire, même pas crier. Je me penche au maximum, les bras tendus au conduit du lavabo. J'aperçois un bout du salon et la fenêtre brisée au fond.

Une silhouette noire se dessine, ou plutôt se devine, et se rapproche de ma terrasse. On dirait un spectre dans la nuit, une forme noire grande et mince. Vraiment très grande. Il enjambe la balustrade du balcon en soulevant chacune de ses longues pattes.

On dirait une sauterelle à forme humaine.

Il est dans le salon. Il se rapproche. J'ai la gorge nouée. Je me recule sous le lavabo.

Il est là maintenant, dans la salle de bain. Je vois ses chaussures. De ville, bien cirées.

— Bonsoir Madame.

Il a une voix douce et grave. Je lève lentement les yeux. On dirait un prof d'histoire-géo ! Non, un ministre de la Troisième République. Jean Jaurès ! Costume trois-pièces brun verdâtre, des petites lunettes rondes, moustache peignée. Difficile de lui donner un âge, quarante ? Cinquante ? Il a les cheveux courts grisonnants. Et il est très grand, un peu vouté. Tout semble daté chez lui. Comme la valise en cuir qu'il tient dans sa main.

Il pose sa mallette, enjambe le mort et s'approche de Baptiste. Il le prend dans ses bras et l'emmène au salon. Viens mon tour. Il se penche sur moi. Il est tout prêt. Il sent bon l'eau de Cologne, le vieux. Il me regarde. Je vois de la gentillesse dans son regard. Je crois que je vais me remettre à pleurer.

— Le plus dur est passé Madame, je vais vous détacher. Laissez-moi faire mon travail ici et allez rejoindre le petit au salon, je m'occupe des corps.

Le jour va bientôt percer. Je sens un vent frais dans mon dos, à travers la porte vitrée, brisée. Je n'ai toujours pas bougé du canapé, avec Baptiste allongé sur mes genoux. Il dort et respire doucement, le visage tuméfié et tâché de sang.

Il y a cet individu dans ma salle de bain, qui s'active depuis quelques heures je crois. Il a posé sa veste à côté de nous, a relevé ses bras de chemise et n'a pas arrêté depuis. Calmement. C'est fou. J'ai perdu toute combativité. Je m'en remets à lui comme à un ange. Petit à petit, j'ai vu mon appartement reprendre son aspect normal. Les trois corps ont disparu au fur et à mesure. Les tâches aussi. Il a fait plusieurs aller-retours, entre la salle de bain et l'extérieur, avec de grands sacs. Sans jamais nous calculer.

Il revient vers nous... Mais sans sac cette fois, et sa mallette à la main. J'ose pas le regarder quand il est près. Il reprend sa veste et réajuste sa tenue. Impeccable, comme à son arrivée.

— Mon rôle s'arrête ici. Je vous laisse vous occuper du garçon, et de la vitre. L'homme menotté qui s'est enfui un peu plus tôt se cache au fond du parc, derrière les poubelles. Au revoir Madame.

Il s'apprête à franchir la baie vitrée... il s'arrête et se retourne vers moi.

— Une dernière chose. Évitez de prendre des sauces à base d'œufs dans les enseignes de restauration rapide. Si la conservation est mauvaise, les bactéries prolifèrent et vous pouvez attraper la salmonellose. Cela peut se révéler très dangereux et vous risquez de rester clouée au lit plusieurs jours.

Il s'en va et disparaît dans la faible clarté de l'aurore.

Jeudi

Je me sens bien là, au milieu des amies de Valentine, avec mon jus de pomme. Elles sont toutes assises autour de moi sur la banquette, à rigoler. C'est l'anniversaire de Monique. Y'en a qui danse et d'autres qui mangent. La musique est un peu forte quand même...

Je suis leur mascotte ce soir ; elles arrêtent pas de me faire des câlins ! C'est sympa. Valentine me regarde plus gentiment que d'habitude aussi, ça c'est bizarre... Elle revient s'asseoir d'ailleurs.

— Poussez-vous les filles, laissez-moi une place à côté de mon filleul !

Elle marche carrément sur ses copines. Les autres lui tapent sur les fesses en passant.

— Alors l'artiste, tu t'amuses ?

« L'artiste » c'est mon nouveau nom dans sa bouche. C'est toujours mieux que « le gosse ».

— Oui !

— Y'a une question qui me travaille depuis un mois, un truc de dingue... Le mec qui a nous aidés la dernière fois, c'est le fameux Monsieur Durcot !?

Elle se moque de moi ou quoi ? Elle déteste quand je parle de lui...

Non... Elle a l'air sérieuse...

— ALORS !?

— À ton ...

— PLUS FORT !

— À TON AGE VALENTINE, TU CROIS ENCORE AUX AMIS IMAGINAIRES ?!

BUSHIDOUBLE

Keyvan Sayar

Ses amis disaient qu'il tripotait trop avant de passer à l'acte, qu'il tergiversait, qu'il procrastinait. C'est pourtant peut-être plus l'expérience que le doute, la prévoyance que le vice qui le rendaient tâtonnant. Son oncle s'était cassé trois dents sur des sandwiches trop secs, sa sœur s'était ouvert une gencive avec un panini pointu, et lui s'était fissuré le palais en croquant une pita dans laquelle s'était glissée une fourchette. Ses palpations pré-mordillatoires n'étaient donc qu'une précaution visant à éviter des préjudices.

— Tu ne devrais pas laisser la peur contrôler tes gestes, *vriendeke*. La première règle du *bushido* est d'accepter la vie comme elle vient, remarqua un vieil homme accoudé au comptoir dont les lèvres étonnamment longues descendaient jusqu'au haut d'une canette de Cara Pils pour en aspirer bruyamment la mousse.

— Je suis pas venu dans ce bar pour recevoir les conseils d'un ivrogne. Et je m'appelle pas *Vriendeke*.

Le vieillard rit en toussant.

— T'es pas d'ici toi. Faut faire attention à ce qu'on dit quand on est loin de chez soi. Ce serait dommage que tu t'attires des ennuis, *vriendeke*.

Des ennuis, Alan en avait eu sans interruption depuis six heures ce matin. Réveillé en urgence pour livrer depuis Paris sept caméras

à Bruxelles, il avait été sévèrement critiqué par sa compagne (car sa profession amenuisait le ratio sommeil-éveil nécessaire au développement équilibré de tout être humain), retardé par un accident de la route (le déversement de seize hectolitres de Paic Citron et de quatre mille éponges par un camion à la remorque malicieuse), agressé à la pompe d'une station-service (en raison de sa ressemblance avec le chanteur Jack Crockett pour qui l'épouse du pompiste nourrissait une passion ardente), étrillé par la concurrence (la société Maxicam livrant plus vite, plus grand et plus cher, juste sous son nez), réprouvé par le client (qui n'avait jamais vu un tel retard en soixante-neuf ans de carrière), désavoué par sa patronne (qui avait assuré à ce client qu'elle ne mobiliserait plus jamais cet employé pour lui livrer du matériel) et admis in extremis à partager un lit 4 places dans un dortoir du centre-ville (car il était trop tard pour rentrer en France et que tous les autres hôtels étaient complets). Cette journée avait ainsi gagné sa place dans le top 5 des pires de son existence.

Il se trouvait donc ce soir, à 23h30, s'apprêtant à manger son premier repas du jour, dans un état peu propice aux discussions apaisées sur des sujets agaçants. Ne sachant pas, par ailleurs, que *vriendeke* était un terme affectueux signifiant *copain* en flamand, il serrait son poing en se préparant à faire pleuvoir les cris et les coups à la prochaine remarque de son voisin au sourire narquois et à la moustache constellée de gouttelettes dorées.

Firent alors irruption dans le bar deux femmes immenses portant des lunettes noires et des blousons de cuir ornés d'un même idéogramme rouge. Elles expliquèrent au doyen quelque chose qui semblait grave dans une langue inintelligible. « *Bakana !* » s'exclama-t-il en partant immédiatement avec elles.

À peine furent-ils sortis du bar que des coups de feu fusèrent dans la rue, cassant des vitres et faisant aboyer des chiens. Le vrombissement de plusieurs motos retentit dans la nuit, puis plus rien. Le tenancier qui s'était caché sous le comptoir se releva et se remit à essuyer des verres en sifflant. Alan lui demanda ce

qui s'était passé, l'enjoignit à appeler la police, il rétorqua qu'il n'avait plus de forfait et commença à verser des cacahuètes dans des ramequins.

Alan posa alors son sandwich sur le zinc et avança jusqu'à la porte criblée de balles. Sur le trottoir gisaient le vieillard et les deux femmes, pistolet à la main. Le patriarche bougeait encore. Sa paume droite essayait de contenir une hémorragie de l'abdomen.

— Tenez bon, j'appelle une ambulance lança Alan.

L'ancien lécha des gouttes de bière restées dans sa moustache puis se gaussa.

— C'est trop tard *vriendeke*, la Commission Européenne a déjà décidé, à moins que...

— À moins que quoi ? demanda Alan bouleversé. L'homme déglutit puis le fixa gravement.

— Je peux te faire confiance ?

Alan sentit au fond de son regard une connexion intime. Comme si tout le trajet d'aujourd'hui, tout le parcours de sa vie, avait eu pour seul objet de le mener jusqu'à cet endroit précis. Il sentit ses lèvres se mettre en mouvement presque inconsciemment et murmura « *Kashikomarimashita* ».

Alan ne comprenait ni cette situation ni ce mot inconnu qui semblait être sorti tout seul de sa bouche. Le vieux sourit puis lui tendit un papier.

— *Yoi shirase desu*. Va là-bas. Demande Kazuo. Il t'expliquera ce qu'il faut faire. Pars maintenant.

— Attendez, j'appelle les secours répondit Alan.

— Je crois que ça va être un peu juste, *vriendeke* dit l'homme en poussant un soupir puis laissant retomber sa tête en arrière.

Le cœur serré, Alan saisit son téléphone pour appeler un taxi. Il jeta un dernier regard sur les trois corps sans vie sur le trottoir et, à l'intérieur, sur le barman lançant des cacahuètes en l'air pour les réceptionner dans sa bouche. Une berline noire s'arrêta devant lui. Ce n'était pas le taxi qu'il avait commandé. La vitre arrière se baissa, laissant apparaître le profil intransigeant de Jacqueline

Rosnile, la présidente de la Commission Européenne. Elle le dévisagea puis lui lança froidement:

— Je ne sais pourquoi vous avez décidé de vous mêler de ça, mais si vous continuez vous le regretterez. La voiture démarra en trombe et disparut.

Une décapotable rouillée à moitié emboutie s'arrêta alors devant lui.

— Tu vas à Auderghem, c'est bien ça ? demanda le chauffeur. Ni le modèle du véhicule, ni la plaque d'immatriculation ne correspondaient au taxi qu'il avait réservé sur son téléphone. Le chauffeur insista pourtant :

— Monte mon grand, le compteur tourne ! L'application lui disait qu'il avait encore seize minutes à attendre avant qu'une Renault Tendresse couleur vert pomme ne vienne le chercher.

— Fais pas ton difficile, l'ami, lança le conducteur, j'ai des chewing-gum, un fond de bouteille d'eau et je mettrai la musique que tu veux.

Il ne comprenait pas pourquoi cet inconnu le relançait avec tant d'insistance. C'est alors qu'il entendit pétarader plusieurs motos qui s'approchaient.

— C'est ta dernière chance l'ami, ils arrivent, faut pas rester là !

Brulant les feux rouges, sautant les dos d'âne et dérapant bruyamment dans les virages, le pilote ne mit que quelques minutes à rejoindre la destination. Alan se cramponnait à son siège et à la ceinture de sécurité coupée qui pendouillait sur son épaule droite.

— C'est le bâtiment beige. Kazuo t'attend lui dit le chauffeur en lui tendant un chewing-gum.

— Mais qui êtes-vous ? demanda Alan.

— Personne. Disons que toi et moi on est du même côté de cette bataille. *Ganbatte ne !*

Alan pénétra dans une sorte d'entrepôt obscur où il entendait résonner ses pas. Son ventre se mit à gargouiller bruyamment au milieu du silence. De toute la journée, il n'avait eu le temps de croquer que deux bouchées d'un mauvais sandwich.

— Tu as faim, *vriendeke* ? demanda une voix derrière lui en même temps que s’allumaient les lumières.

— *Yosshī, sandoitchi o tori ni iku !* s’écria la voix qui appartenait à un homme élancé d’une cinquantaine d’années aux cheveux gris attachés en chignon et au visage couvert de taches de rousseur.

— Vous êtes Kazuo ? demanda Alan.

— La nuit oui. Le jour on m’appelle Jaap Sausmaker. Mes ancêtres japonais sont venus à Amsterdam puis à Bruxelles après la Grande Fin. Comme ils étaient chassés, ils se sont fondus dans la masse, dans le décor. Mais nous nous souvenons d’où nous venons. Et nous nous battons pour préserver ce qui reste de notre tradition. Comme toi, non ?

— Moi ? demanda Alan, interloqué.

— Je ne comprends pas ce que vous me dites. Quelle tradition essayez-vous de sauver ? Juste à ce moment un homme lui apporta un plateau sur lequel se trouvaient un sandwich et une canette de bière.

— T’aimes les mitraillettes j’espère ? Quand j’ai entendu ton ventre je me suis dit que tu ne pourrais pas nous aider sans te mettre au moins un petit truc sous la dent.

Alan regarda le sandwich avec circonspection. Une moitié de baguette ouverte dans laquelle on avait disposé minutieusement 6 demi-steaks hachés et une soixantaine de frites, le tout badigeonné d’une sauce orange clair avec des touches de rouge. Alan, qui avait pour habitude de palper avant de mordre, était ému de voir que cette précaution n’était pas nécessaire car tous les contenus étaient visibles.

— Rien à cacher commenta Kazuo, bon appétit !

Alan prit le sandwich à deux mains, le serra fort pour le fermer, sentit couler lentement sur ses doigts le jus de la viande et des frites, regarda la pointe arrondie et dure du pain puis mordit d’un coup sec. Au fur et à mesure qu’il croquait et mâchait, il sentait son cœur s’apaiser mais sa bouche brûler.

— Ce qui est en train de se passer te plaît, n’est-ce pas, *vriendeke* ? Alan hocha la tête en mastiquant.

— Je vais te dire une chose ajouta Kazuo, ce que tu manges

c'est notre stratégie.

Alan s'arrêta net. Kazuo rit.

— Je ne parle pas de ce sandwich, mais de l'un de ses ingrédients. En 1868, le début de l'ère Meiji a marqué la fin de notre monde. L'empereur a décidé de supprimer la classe des samouraïs et un groupe de nos ancêtres est parti en exil. Des Minamoto, des Taira, des Ouchi, des Imagawa... tant de clans qui avaient pu être rivaux se retrouvaient à présent unis pour tenter de sauver ce que nous étions. Certains se sont rendus au comptoir de Dejima, où vivaient les marchands hollandais, et les ont suivis jusqu'en Europe pour perpétuer nos traditions là-bas.

Les samouraïs Takenouchi et Ikeda avaient mené deux missions diplomatiques dans ces pays quelques années plus tôt. Ils avaient été accueillis en grande pompe et nos ancêtres qui s'exilaient s'attendaient donc à une arrivée glorieuse. Ce fut tout le contraire. La police royale néerlandaise confisqua leurs *katanas* et les obligea à couper leurs nattes. Puis ils durent chercher du travail dans les domaines où on voulait bien d'eux. Partout on exigeait qu'ils changent de noms et cessent de parler japonais. C'est ton ancêtre, un Takeda installé en France, dans la vallée de la Marne, qui organisa le Congrès Secret du Souvenir, à Saint-Mandé.

— Mon ancêtre ? Mais je n'ai pas d'ancêtres japonais ! réagit Alan.

Kazuo se mit à chanter :

— *Mori mo iyagaru, Bon kara saki nya...*

Sans comprendre, Alan répondit en fredonnant :

— *Yuki mo chiratsuku shi, Ko mo naku shi.* Puis il protesta, la bouche à moitié pleine :

— Mais ça c'est rien, je sais même pas ce que ça veut dire ! C'est une chanson bretonne que me chantait ma grand-mère !

— Le peuple breton est noble et courageux Aran-san, mais tu n'en fais pas partie répondit Kazuo. Au début du vingtième siècle, la guerre prenait un nouveau visage : des avions, des blindés, des armes chimiques. Personne ne voulait entendre parler de samouraïs. Ton ancêtre avait un ami Ottoman qui tenait une des échoppes les plus populaires de la ville. On y grillait de la viande et on y jetait des patates dans de l'huile bouillante. Ses plats étaient

appréciés mais beaucoup de clients s'endormaient profondément après les avoir mangés. Takeda parla de lui lors du Congrès Secret du Souvenir. Cet ami savait, par la magie de l'huile, de la graisse et du sel, faire venir jusqu'à sa boutique la moitié des habitants de Saint-Mandé. Seulement ceux-ci repartaient léthargiques et apathiques. Il leur manquait un condiment qui puisse les réveiller.

— Mais quel rapport avec les samouraïs ?

— Je vois que tu es impatient, comme ton ancêtre. Le rapport, c'est le changement de forme.

— Quoi ?

— Pour survivre, l'esprit des samouraïs devait trouver un nouveau véhicule. Takeda avait mis au point une sauce. Épaisse, collante, elle adhérerait parfaitement à n'importe quel type de pain, de viande ou de légumes frits. Initialement savoureuse et séduisante, elle allumait progressivement dans la bouche puis dans le cœur de ceux qui la mangeaient un feu inextinguible. Plutôt que de réfléchir aux manières de sauver quelques centaines de samouraïs vieillissants, Takeda nous avait offert une arme pour susciter des milliers de nouvelles vocations.

— La sauce samouraï ?

— Oui. Au début il insistait pour qu'on l'appelle la Takédette piquante, mais c'était trop difficile à retenir. Lors de ce congrès a été scellée l'alliance sacrée qui existe encore aujourd'hui entre descendants d'Ottomans et descendants de Samouraïs, pour unir à de délicieux sandwiches huileux, la colère et la détermination de notre sauce. Seulement tout ceci pourrait disparaître demain.

— Demain Mais pourquoi ?

— La Commission Européenne a décidé d'interdire la sauce samouraï parce qu'elle serait soi-disant mauvaise pour la santé. En réalité c'est le lobby de la moutarde qui est derrière tout ça. Nous commençons à leur faire de l'ombre et ils sont prêts à tout pour se défendre. Je comprends que tu as croisé leurs escouades aujourd'hui.

— Non, je ne pense pas.

— Tu n'as pas vu les motards de la moutarde ? Ils sont brutaux et cruels. Ils ont presque gagné. Mais nous avons un dernier plan.

— Lequel ?

— Quand tu as senti la sauce sur ta langue, étais-tu capable de lui résister ?

Alan bégaya et se mit à rougir.

— Ne sois pas gêné Aran-san, nul ne parvient à se réfréner face à elle. C'est là sa plus grande force. L'enjeu est donc de la faire goûter aux membres de la Commission Européenne pour qu'ils réalisent l'erreur qu'ils sont sur le point de commettre.

— Mais comment ?

— Mon équipe et moi sommes déjà fichés par Europol à cause de deux-trois petites bricoles, mais toi personne ne te connaît à Bruxelles. Tu vas entrer dans le bâtiment de la Commission cette nuit et mettre de la sauce dans tous les plats. Demain, ils mangeront leurs plateaux-repas juste avant la réunion du Conseil des Condiments à 14h. S'ils aiment, ils changeront d'avis. C'est notre dernier espoir. Kazuo tapa alors dans ses mains puis cria :

— *Kare ni sōsu no kan o motte kite kudasai !*

Un homme apporta un bidon luisant à Kazuo.

— Monsieur de la Traversière ? s'étonna Alan. Qu'est-ce que vous faites là ? L'homme qui tendait le conteneur de cinq litres était en effet le client qui avait reçu particulièrement fraîchement sa livraison de caméras quelques heures plus tôt.

— Je suis désolé Aran-san, cette location urgente et cette dispute faisaient partie de notre plan. C'est même nous qui avons organisé tes problèmes sur le trajet pour être sûrs qu'une fois arrivé ici tu ne puisses pas rentrer à Paris le soir même.

Alan n'en revenait pas. Il comprenait mieux maintenant pourquoi ses parents l'avaient forcé à regarder tant de dessins animés japonais étant enfant, pourquoi sa mère se lançait avec une telle facilité au milieu de combats de rue, immobilisant les participants en quelques instants, pourquoi son père appelait son peignoir de bain un kimono, pourquoi sa sœur soutenait que la séparation des Beatles n'était pas due à Yoko Ono.

— Je sais que c'est risqué Aran-san, je sais que tout cela pourrait très mal se terminer, mais nous avons besoin de toi.

S'essuyant la bouche avec une serviette, il inspira profondément,

retint un petit rot puis regarda Kazuo au fond des yeux.

— On y va lança-t-il.

Le visage de son hôte s'éclaira. Kazuo camoufla la sauce dans un attaché-case, tendit à Alan un costume, un badge et une barbe postiche. Il deviendrait Nicolus Erasmus, chef de la Section Chasse, Pêche et Cueillette de l'unité B16, basée au deuxième sous-sol du bâtiment Berlaymont, le cœur de la Commission Européenne. 111 des 241 mille mètres carrés de l'édifice se trouvaient sous terre, dans un dédale de salles, portes sécurisées et tunnels d'accès. C'est aussi là que se situaient les cuisines de la Commission, le ventre de l'Europe. Il se rendrait au bureau au milieu de la nuit sous prétexte d'une visioconférence avec des partenaires australiens. Il descendrait ensuite du deuxième au quatrième sous-sol où il entrerait dans les cuisines en feignant une crise d'hypoglycémie. Pendant que les cuisiniers de garde lui prépareraient une tartine, il pénétrerait dans la salle des plateaux-repas grâce à une seconde carte d'identification. Il ne pourrait rester que trente secondes dans cette salle hautement réfrigérée avant que ne se déclenche l'alarme. Il faudrait qu'il verse sur le plateau de chacun des 27 commissaires européens une louchée de sauce. Un exercice de concentration, rapidité et précision. Il ressortirait ensuite, récupérerait sa tartine, la mangerait dans son bureau puis quitterait les lieux. Si tout se passait comme prévu, il sauverait l'héritage des samouraïs sans même se faire remarquer.

Kazuo tendit à Alan une petite brochure sur le *bushido*, le code moral des samouraïs.

— Je me suis dit que tu n'aurais pas le temps de lire tout un livre, alors j'ai essayé de te faire un résumé. Courage Aran-san. Nous comptons tous sur toi.

Le chauffeur qui avait conduit Alan à l'entrepôt de Kazuo l'attendait pour l'emmener au siège de la Commission. Tout en collant sa barbe postiche, Alan survolait la brochure. Droiture, courage, bienveillance, politesse, sincérité, honneur, loyauté... autant de vertus qui semblaient mises à mal par la vie moderne mais qu'il retrouvait entières dans la sauce : elle était droite et

fidèle à elle-même, n'avait pas peur des situations les plus difficiles, des mélanges les plus complexes, cherchait toujours à apporter à chacun une forme de réconfort, attendait qu'on lui demande avant de se répandre, restait simple, sincère, vraie, fière aussi, puis surtout loyale à celui où celle qui la versait.

Des gardes somnolants marmonnèrent quelques salutations à Alan puis le laissèrent passer. Grimé, il ressemblait étonnamment bien à la photo de son badge. Il trouva à grand-peine son « bureau », fit mine de s'y installer puis fila jusqu'aux cuisines. Là-bas, une rôtière épuisée le pria d'aller au distributeur automatique du niveau -3 car ici l'accès était restreint pour des raisons d'hygiène. La voyant se rasseoir pour continuer à plumer laborieusement une énorme dinde, il se lança sur la porte de la salle des plateaux-repas, espérant qu'elle ne l'entendrait pas. Il pressa rapidement la carte contre le lecteur, vit un voyant vert s'allumer, enclencha son chronomètre, poussa la poignée et entra. Il sentit immédiatement des frissons parcourir son dos. L'air était glacé. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il ouvrit l'attaché-case, dévissa le bouchon du bidon et commença à arroser chaque plateau sans réellement viser le plat principal, l'entrée ou le dessert. En vingt-quatre secondes, il était parvenu à recouvrir les 27 rations et une partie de la table. Il referma vite la mallette et sortit de la salle. La rôtière, alertée par le bruit, se leva et le réprimanda. Il expliqua qu'il était fatigué et s'était trompé de chemin. Elle sembla vouloir le croire. Il quitta les cuisines d'un pas rapide et monta dans le premier ascenseur disponible.

Lorsqu'il arriva au rez-de-chaussée, une dizaine de gardes l'attendaient. L'une d'eux le saisit par la manche et le tira hors de l'ascenseur.

— Alors comme ça on n'est pas en congé maladie ?

Il hésita puis bégaya qu'il se sentait beaucoup mieux, qu'il était venu pour une visioconférence importante. La garde le dévisagea et lui rappela qu'il était parti hier en congé pour cause d'opération chirurgicale suivie de deux semaines de convalescence. Alan expliqua qu'il avait décidé de changer les dates et souligna que

cette décision relevait de sa vie privée. La garde le gifla alors puis lui montra l'alliance qu'elle portait en criant :

— Et ça c'est pas ta vie privée peut-être ?

Elle vit alors se décoller un côté de sa barbe. Elle le regarda attentivement puis lui arracha sa postiche d'un coup sec.

— Quand mon équipe m'a dit que mon mari hospitalisé était venu travailler de nuit, j'me suis dit qu'il y avait quelque chose de bizarre, mais maintenant je comprends mieux. Alors dis-moi Jack Crockett, qu'est-ce qu'un chanteur comme toi vient faire à la Commission Européenne à des heures pareilles ?

Tandis qu'Alan essayait d'expliquer qu'il n'était pas ce chanteur auquel il ressemblait et que sa venue était en fait une erreur, un autre ascenseur s'ouvrit duquel sortit Jacqueline Rosnile, la présidente de la Commission. Voyant cet attroupement autour d'un homme que l'on venait de menotter, elle demanda à savoir ce qui se passait. La responsable de la sécurité lui expliqua qu'il s'agissait d'une intrusion au motif en cours d'éclaircissement.

Soudain Jacqueline Rosnile reconnut le visage d'Alan. Elle s'approcha de lui, le regarda de haut en bas puis l'interrogea :

— Vous êtes avec les Japonais, c'est ça ? J'aime bien vos chansons mais cette sauce on ne peut pas la garder, c'est un désastre pour la santé, c'est pire que les cigarettes.

Elle vit alors qu'un côté de la mallette d'Alan gouttait. Une flaque orange s'était formée sur le sol.

— Tout ce que je voulais, répondit Alan, c'est que vous la goûtiez avant de prendre votre décision. Quand vous étiez députée vous disiez toujours que vous verriez les choses par vous-même, que vous ne vous laisseriez pas influencer par les réputations, les rumeurs.

Tapant nerveusement du pied, la présidente répondit que cette décision serait prise sur la base d'études scientifiques rigoureuses.

— Il est pas bon pour le cœur votre truc, c'est ça son problème.

Alan murmura :

— Et pourtant je connais plus d'un cœur blessé qu'elle a su réparer. Goûtez-la, allez, juste un peu !

Irritée, la présidente racla le coin de l'attaché-case d'Alan

avec son index puis le porta à sa bouche. L'expression de son visage changea instantanément. Elle remonta hâtivement dans l'ascenseur dont les portes se fermèrent immédiatement. Quelques minutes plus tard, la cheffe de la sécurité reçut un message sur son téléphone. Elle devait libérer Alan et le laisser partir.

— T'as eu de la chance cette fois-ci Jack, mais je t'ai à l'œil ! lui dit-elle en le poussant dans la rue.

Alan cherchait la décapotable rouillée qui devait l'attendre. Il la trouva vide, retournée et criblée de balles. Il courut alors jusqu'à une bouche de métro où il dormit avant l'ouverture matinale. À six heures trente, il fut réveillé par un appel de sa cheffe. Il devait venir au bureau récupérer quatre caméras à emmener en haut du Mont Blanc d'ici ce soir. Le métro le mena jusqu'à la camionnette, la camionnette jusqu'au bureau puis au pied des Alpes. Il dépassait Chamonix quand la radio rendit compte d'une conférence de presse donnée par la présidente de la Commission Européenne suite à une réunion du Conseil des Condiment :

Mes chères et chers concitoyens, nous avons décidé à l'unanimité de maintenir à la sauce samouraï son agrément H24. Nous avons pleinement conscience de l'avis du panel scientifique soulignant les conséquences graves sur la santé d'une consommation fréquente de cette sauce. Toutefois nous avons validé la poursuite de sa commercialisation au nom d'un principe qui a fait la grandeur des samouraïs et de nombreux chanteurs de l'Union Européenne : vivre moins, mais vivre mieux.

LE NOUVEAU CHICAGO

Evelyne Jeantet

Alex haletait encore lorsqu'il ouvrit la porte de l'appartement dans un cliquetis de clés énervé. Le couloir était plongé dans la pénombre. Seule la télé allumée dans le salon diffusait une lueur froide et mouvante.

— Alessandro, c'est toi ?

Sa grand-mère l'attendait, à moitié endormie. Il habitait chez elle depuis quelques semaines, alors oui, bien sûr, c'était lui. Qui d'autre ? Il passa la tête dans le salon, marmonna un cassant « oui mamie c'est moi » et fonça dans sa chambre. D'un coup de poing il alluma la lumière. L'ampoule clignota, grésilla, s'éteignit. Jurant entre ses dents, il balança son lourd trousseau sur le petit bureau d'écolier où s'entassaient des mangas, puis baissa rageusement le store pourri de la fenêtre, qui se bloqua de travers à mi-chemin. Il dégaina son cran d'arrêt et le planta plusieurs fois dans la table de nuit. Puis se jeta sur son lit. Il sentit la surface dure du téléphone portable sous sa fesse gauche.

« Putain ! » Il le tira de sa poche et l'examina dans le rai de lumière blafarde qui descendait en diagonal de la rue. Un iPhone couleur or scintillait dans sa main. D'après la taille et la gueule de l'objectif, il datait d'au moins cinq ans – minimum. Pas de système performant de localisation. Alors il l'alluma. En fond d'écran, le mont Fuji teinté de rose se reflétait dans un miroir d'eau.

« Putain, quelle conne cette meuf ! Elle l'a même pas verrouillé ! »

Un sourire mauvais aux lèvres, il ouvrit différentes applications et fit défiler les derniers posts, les derniers messages envoyés à DAVID +33776442209 : « Arrive ds 5 min. Bisous doux »

Bisous doux, mon cul...

En lisant d'autres messages, il découvrit que la propriétaire du portable s'appelait Emma. Il ricana.

« Emma, c'est un prénom de goudou, ça ! »

Il respira plus profondément. Insulter cette fille le calmait, il retrouvait un peu de sa fierté. Il se cala plus confortablement contre son oreiller, décapsula ses baskets avec la pointe de ses pieds et les catapulta de l'autre côté de la pièce. Il caressa la peau lisse du portable avec son majeur pour ouvrir d'autres messages. Bientôt la vie d'Emma n'aurait plus de secret pour lui. C'était bon.

Il commentait à voix haute ce qu'il lisait comme s'il déballait des boîtes pleines de babioles moches et inutiles. Tous les contacts d'Emma y passèrent : Maman, Papa, Patrice (Systema), Judith, Grenouille, Ben, DO, Fatou... Tout un fatras de *bises* et de *bisous*, de *love* et de *smileys*, de *j'arrive*, *je pars*, *je te tel*, *a tt*, *bien dormi*, *bien rentrée*, *bonne journée*, *belle soirée*, *pouce levé*, *pouce baissé*, et des bizarreries comme *je loin*, *on se rechargée*, *top clio*. Il passa aussi en revue une pelletée de photos d'un couple heureux joint par les mains, les lèvres, les joues, ou par un même pétard, une même bière, un même spaghetti ; il zooma sur Emma en sueur passant une ligne d'arrivée avec le dossard 567 piqué sur son ventre, se moqua de Maman et Papa au garde-à-vous autour d'un berceau ; fit défiler une série de cerisiers en fleurs, une palanquée de temples zen, un embouteillage d'enseignes clignotantes aux caractères japonais, des rues verticales lumineuses, des rues horizontales ponctuées de lanternes en papier... des rues... des rues... Alex enfonça sa casquette sur ses yeux, essayant de disparaître tout entier dessous. Emma lui réapparut de dos rue d'Agier, tenant David par la main. Sa longue et lourde tresse semblait fraîchement peinte sur sa nuque. Alex n'aurait jamais cru que cette salope lui foutrait une telle branlée.

Il se réveilla avec un solide mal de tête. Sa joue gauche le lançait. Dehors, septembre claquait ses derniers beaux jours comme un

flambeur de casino. Un soleil fébrile inondait la chambre. Alex grogna et se retourna contre le mur, de mauvais poil. Il entendit les pas traînants de sa grand-mère de l'autre côté de la porte, bientôt suivis de petits coups précautionneux.

— Alessandro, mon chéri, je t'ai préparé un petit-déjeuner, tu es rentré bien tard hier soir, tu n'as rien mangé.

— J'ai pas faim, mamie, j'ai mal au ventre.

— Oh, alors prends de l'argile, tu sais où...

— Oui oui...

— ... la trouver. Je m'inquiète pour toi tu sais, j'espère que tu t'es bien amusé hier, c'est important d'avoir des amis à ton âge... Mais je ne veux pas t'embêter plus longtemps, je voulais juste te prévenir que je pars bientôt, bientôt...

La vieille femme s'éloigna, traînant sur ses pieds autant que sur ses mots. Dix minutes plus tard, comme tous les samedis, elle sortit rejoindre d'autres vieux pour une matinée de Rami suivi d'un apéritif gentiment arrosé de blanc. Alex se rendormit pour oublier son mal de crâne.

Un vrombissement de moto sur le quai Stéphane Jay le réveilla. Il repéra au milieu des cendres un reste de roulée dans le cendrier posé sur sa table de nuit et le pinça entre ses lèvres. Pas de briquet dans ses poches, ni dans le tiroir. Mais il savait qu'il y en avait une dizaine jetés en vrac dans la moitié de noix de coco posée à côté de la cuisinière à gaz. Il se leva.

Mamie avait laissé sur la table de la cuisine son habituel petit mot : une tasse, un sucrier et un thermos de bon café chaud. Un agréable courant d'air venait de la fenêtre entrouverte. Mal à l'aise avec ces tendres attentions, Alex contourna l'épaisse table trop grande pour la pièce, alluma son mégot et souffla la fumée par l'entrebâillement. Sa joue le picotait. Il tenta d'observer son reflet dans la vitre mais ne vit qu'un patchwork d'images superposées : la porte d'entrée au fond, l'horloge murale, l'angle du haut buffet à colonnettes torsadées, ses yeux cernés et, au-delà, un platane au tronc boursoufflé, un mur gris, le tout lasuré par des mois et des mois de poussière et de pluie déposées sur la vitre.

Malgré la luminosité de la journée, l'arbre planté dans son médaillon de terre urbaine, empouillonnée et tassée, prenait une

teinte boueuse. Mal adapté à cet environnement, il semblait tout alourdir, jusqu'au beau temps. Ses feuilles pourrissaient avant de jaunir, comme s'il était malade. Si Alex avait eu une tronçonneuse, il aurait coupé ces branches inutiles, tranché ce tronc de *loser*.

— *Fuck les losers* ! lui répétait son père. Ces mouillettes-là, faut bien les beurrer pour bien les raccourcir.

La recette de son père l'avait poussé en prison.

Après une dernière taffe, Alex jeta son mégot dans l'évier. En contournant la table, il se cogna contre une chaise raide comme un dignitaire d'Église, sortit un bon gros « Putain de merde fait chier cette putain de chaise de mes deux ! » en la remettant à sa place et vida sur cette « chaudasse de vieille table » un des tiroirs du buffet. Une montagne de stylos de tous les âges et de toutes les classes, des crayons mâchés, des mouchoirs en tissus brodés, des sprays antimoustique, tout un bric-à-brac dégringola sur la surface en bois collant depuis longtemps sans verni. Il ouvrit le double-fond du tiroir et en sortit cent euros en billets de vingt qu'il glissa dans sa poche. Après avoir tout rangé, il prit la tasse vide et trinqua avec le thermos : « Merci, mamie ! » murmura-t-il. C'était fatigant à la longue, cette tendresse de vieux. Ça le ralentissait, l'encombrait, comme tout dans cet appart. Mais il sentait aussi que brûlait, dans ces petits riens vacillants, son seul véritable foyer. De retour dans sa chambre, il s'aspergea de déodorant, ramassa sa casquette tombée par terre pendant la nuit, retira le cran d'arrêt de son chevet et l'empocha avec ce fichu portable qu'il voulait montrer à Yolo.

Dans l'entrée, il prit deux minutes pour se regarder dans le miroir. Sa pommette gauche était légèrement tuméfiée, un hématome violacé gagnait sa joue. Il ouvrit grand la bouche et la referma. Sa mâchoire craqua, un peu douloureuse. Elle ne l'avait pas loupé, cette chienne. Son coup était bien parti. Bien visé. Bien porté. Pourtant elle était plus petite que lui. Personne ne devrait jamais savoir. Jamais. C'était déjà trop dur de se regarder en face. *Fuck les losers...* S'il devait tronçonner quelque chose de lui, c'était ce souvenir, cette tache. Il disparut à nouveau sous sa casquette, s'ensevelit sous la capuche de son sweat et, cachant sa honte aux yeux des autres mais pas aux siens, sortit.

— Mais bordel, Sandro, qu'est-ce que tu fous ?

Yolo, le revendeur en informatique, baissait la tête pour essayer de capturer les yeux d'Alex. Imposant, il surplombait le comptoir de sa boutique cours Berriat, ses paluches posées de part et d'autre du portable d'Emma et des billets. Alex savait que lorsque Yolo passait au diminutif, il plaçait la discussion sur le terrain du sérieux et de l'affectif. Sinon il l'appelait *Man* ou *mon pote*, comme les autres.

— Ho, je te parle ! Tu cherches les emmerdes ou quoi ? Tu veux toucher la rente du taulard, c'est ça ? Tu veux hériter du casier de ton père ? Le tien est vierge, bon dieu, Sandro. C'est aussi précieux qu'être en bonne santé. Ou vivre une vraie jeunesse. T'as quel âge déjà ? Quinze ans ? Seize ans ?

Alex ne répondit pas. Il fixait sans le voir l'écran noir du portable. Pendant trois interminables minutes, ils avaient tous les deux regardé la vidéo que le jeune homme n'avait pas remarquée la veille. Elle durait environ quinze secondes et Yolo l'avait passée plusieurs fois entre de longs moments de silence. L'image, baignée dans la lumière orange d'un lampadaire du vieux centre-ville, était mal cadrée. Un mur décrépi couvert d'affiches occupait les deux tiers de l'écran. Mais en bas à gauche on reconnaissait très bien Alex, sa casquette remontée sur le haut du crâne, prête à tomber. Sa tête partait en arrière sous la force d'un coup de poing lancé par une jeune femme à l'allure de gamine, dont la longue tresse noire se soulevait au-dessus des épaules. Plié en deux par un autre coup frappé plus bas, Alex disparaissait de l'écran. La vidéo s'arrêtait quand Alex attrapait enfin le téléphone d'une main tandis que de l'autre il menaçait l'air d'un couteau.

— Mais tu peux pas être aussi naïf ? Qu'est-ce que tu crois ? Qu'on te reconnait pas sous ta capuche de moine ? Pourquoi tu l'as agressée, cette gonzesse ? Qu'est-ce qu'ils t'avaient fait, ces tourtereaux ? À l'heure qu'il est, tu peux être sûr elle a porté plainte et que ton portrait-robot est punaisé partout chez les flics.

— C'est elle qui m'a frappé...

— Joue pas au con, Sandro. Le voyou c'est toi. Et tout ça pour quoi ? Cent balles et un vieux portable.

— On peut s'en payer des trucs avec ce fric, renifla Alex en rempochant l'argent pris à sa grand-mère. De la came par exemple...

— Un conseil, Sandro, tiens-toi loin de la drogue. T'es pas obligé de jouer les gros durs. Qui poussera ton fauteuil quand tu te seras pris une balle dans la colonne vertébrale, hein ? Ta mamie ? Tu faisais encore tes premières dents en 2007, au moment des règlements de compte à La Villeneuve. Mais des gamins à peine moins avortons que toi sont morts. Je parierais toute ma camelote qu'au début aussi ils volaient à la tire pour se payer un rail. Je connais la comptine par cœur. J'ai fait comme eux... comme toi...

Le silence s'installa. Alex triturait les billets dans sa poche. La fille avait sûrement porté plainte, mais que pouvait-elle dire vraiment ? Un jeune homme de type caucasien et de taille moyenne aux cheveux bruns rasés sur les côtés l'avait agressée à l'arme blanche et volé son portable rue d'Agier dans la soirée de vendredi vers 23h30 alors qu'elle sortait du resto avec son petit copain sans couilles. Il n'y avait pas de vidéo-surveillance rue d'Agier, et Alex ressemblait à tant d'autres mecs de type caucasien et de taille moyenne. Il n'était pas grand-chose dans cet océan de mecs. Une petite rature dans le grand livre d'or de la délinquance de rue. Et puis il n'avait jamais touché à la drogue. Il avait bluffé par provocation, pour ne plus entendre à l'intérieur de son crâne les disputes de ses parents sur fond de trafic.

— Bon et maintenant, *man*, qu'est-ce que tu comptes faire de ce portable ? demanda Yolo en le poussant de l'index vers Alex.

Une scolopendre tatouée recouvrait tout le doigt du revendeur, de l'ongle jusqu'à la première phalange, une paire d'yeux à chaque extrémité. Au-dessus, Alex lut *Juge-toi d'abord* gravé en lettres gothiques sur le dos de la main.

— J'sais pas... je pensais que tu... le revendre...

— Là je t'arrête tout de suite, je trempe plus dans ces combines.

Yolo présenta l'ensemble de son magasin en balayant l'air de cette main. Tatouée au creux de la paume, une fleur d'hibiscus dont le pistil était un tout petit flingue noir s'épanouit.

— Tout ce que tu vois là, c'est de l'occase réglo.

L'hibiscus se referma. Alex avait de plus en plus mal à la tête. Il était venu chercher de l'aide, et Yolo le sermonnait. Il serra fort

son poing autour des billets. Le sang battait à ses tempes. Entre sa grand-mère qui vivait dans son fichu garde-meuble et Yolo qui le prêchait comme une maîtresse d'école, il étouffait de rage. L'urgence remontait en lui, et avec elle l'envie de tout détruire, les ordinateurs, les Smartphones et les tablettes présentés sur les étagères, leurs prix fièrement scotchés sur la face. Il avait envie de cogner à mains nues dans les présentoirs où s'alignaient des cordons d'alimentation, des câbles, des prises en tout genre et des cartouches d'encre. Il avait envie d'éviscérer les colis qui s'entassaient à droite du comptoir dans l'attente de leurs destinataires, de répandre leur contenu et de tout écraser, de tout réduire en miettes. Il avait envie de donner un coup de boule dans la vitrine, et que son visage labouré soit tatoué de son propre sang, et que le trottoir ruisselant de verre pilé scintille sous cette belle matinée de septembre. Il voulait tout exagérer, son impatience, son malaise, son silence. Il voulait que ça pète. Il fallait qu'il sorte. Mais Yolo savait décrypter les signaux de crise. Il reprit l'iPhone et demanda doucement :

— Elle sort bientôt de Rocheplane ta mère, non ?

— Ouais, mercredi, haleta Alex dont le regard instable revint sur Yolo. Ils ont dit qu'elle n'a plus besoin d'être en centre de convalescence. Elle... Ils ont dit qu'elle a eu de la chance. Un peu plus haut, il lui transperçait le cœur. Il a perforé le poumon, mais là ça va, elle respire mieux, sans poche, sans tuyaux. Je lui ai offert un cendrier en canette mais elle fume plus. Elle met ses boucles d'oreilles dedans du coup, des perles.

Les images violentes refluaient peu à peu des pupilles d'Alex. La tension quittait son corps. Une lueur, comme une petite lumière oubliée au fond de la cave, remontait vers la surface, accrochée à ces perles. Un bout d'enfance préservée.

— Dis-moi l'heure et on ira la chercher ensemble si tu veux. Vous n'aurez pas à rentrer en taxi. Et donne-moi un instant, je vais te reconditionner ça, dit Yolo en secouant le téléphone. Pour remplacer l'ancien de ta mère. Celui-là fait de belles photos. Tiens, pourquoi t'en prendrais pas une pour changer le fond d'écran ? Ça peut être sympa le soleil couchant sur Belledonne... Au moins c'est local.

— Ouais c'est ça... Et tes tatouages, c'est local aussi ? le charria Alex.

Il indiqua d'un coup de menton les bras et les mains de Yolo entièrement tatoués. Spectacle d'un sous-monde, celui de la chair travaillée par des visions intérieures. Sur la main gauche, il n'y avait pas de scolopendre mais un petit crâne dont la mâchoire était prise entre l'index et le pouce. Dès que Yolo manipulait un objet, la tête-de-mort parlait. Comme à droite, le dessin illustrait un message inscrit en lettres gothiques rouges sur le dos de la main.

— *You Only Live Once*, lut Alex. T'es un p'tit malin, Yolo. Moi qui croyais que ton surnom venait de *pizzaiolo*...

— Tu déformes tout, mon pote... Non, mon surnom je le dois à mes gamins qui m'ont tout appris. Faut pas réagir sans réfléchir à ce qui te pousse au cul. Alors la vie te fait des cadeaux. Leur naissance m'a impressionné, comme un buvard tu vois, j'ai tout absorbé. Ma peau me l'a rendu. Et toi, Sandro, qu'est-ce qui t'impressionne ?

Alex remontait le cours Berriat pour rejoindre le vieux centre, tenant le portable vierge à la main. Quel genre de fond d'écran plairait à sa mère ? Le soleil couchant sur Belledonne, bof, c'était trop carte postale, trop mont Fuji, pas assez personnel, un truc pas vraiment de lui. Il cherchait le bruit, le son de son propre cœur. Une échographie. Il avait promis à Yolo de trouver quelque chose de bien. Alors il s'y collait. Il faisait l'effort. Il cherchait. Mais il lui semblait que partout où il posait les yeux c'était mocheté et saleté. Chez Mamie, dans les rues, même dans la taule de Yolo, partout de l'entassement, du dégueuli de gens et d'objets, du bordel. À l'extérieur, des débris de ville ; à l'intérieur, des débris de vies. Il n'y avait pas d'autres équations.

« Pardon ! » Une fille pressée qui arrivait en face le bouscula en le croisant. Il se retourna en plaquant un doigt d'honneur sur l'arrière du portable et remarqua alors de l'autre côté de la rue, incrustés dans des vitrines d'environ deux mètres sur trois, deux visages brisés, fantomatiques. Ils étaient taillés à même le verre par une multitude de micro impacts, dont la densité variable distribuait les ombres et les lumières. Alex retint son souffle devant ces

constellations jamais vues dans le ciel et qu'une main artiste avait sorties de l'anonymat de la plus invisible des surfaces : la double vitrine d'un local désaffecté. Il resta longtemps à contempler de loin ces portraits démesurés échappés de l'espace miniature d'un médaillon, tout en force et en fragilité. Il avait l'impression de voir au scanner ses minuscules débris à lui, les impacts invisibles de son propre visage, et se demandait comment ce verre brisé et martelé tenait encore debout. Seule certitude : il l'avait, son fond d'écran. Il s'avança sur les rails du tram pour prendre la photo. Un vélo, dont le siège enfant débordait de courses, le contourna. Un couple avec un caddie et trois jeunes à skate passèrent devant les vitrines. Puis un tram arriva. Alex eut juste le temps de cadrer avant de sauter en arrière sur le trottoir. Le tram klaxonna en lui passant devant. D'un geste plein de colère, Alex brandit le portable, criant au conducteur d'aller se faire voir. Contrairement aux deux portraits écorchés dans le verre, les bouts de lui s'éparpillaient. Chez lui, la main artiste avait raté son coup. Dans son visage, même la beauté partait en vrille.

Après avoir traversé le centre-ville animé, Alex retrouva l'oubli de rue de Lorraine où sa grand-mère habitait. Alex extirpa de son jean son porte-clés de maton, ouvrit la porte et entra dans l'appartement. Dans la cuisine, un homme au dos trapu occupait un des bancs à l'assise franche que sa grand-mère appelait des chaises, les jambes largement ouvertes. À sa droite, Mamie touillait son café pendant que l'homme s'en servait une tasse. Il portait une chemise mi-manche, blanche à discrets carreaux bleu-gris, dont le col ouvert se cassait sur sa nuque. Un casque de cheveux noirs, grisonnants sur les tempes, luisait dans le rayon de soleil qui coupait la cuisine en deux. Quand l'homme reposa le thermos sur la table, sa montre lança un vif éclat aussitôt disparu. Alex se figea dans le couloir, la respiration bloquée, comme si l'homme venait de lui enfoncer dans les côtes son poing massif. Son père. Il était revenu. Déjà... Mais non. C'était Christian – Criss – le cousin de son père.

— Ah, Sandro !

Contrairement à Yolo, le cousin utilisait le diminutif pour parler

affaires.

— Sandro ! Tata Line se fait du mouron. Il paraît que tu es rentré tard hier soir. Sans manger. Viens, viens t'asseoir. J'ai amené des gâteaux. Ta grand-mère me tenait compagnie. Mais je crois que je l'ai interrompue dans sa sieste, pas vrai ?

La vieille femme comprit entre les lignes. On la congédiait. Elle se leva en s'aidant de la table, s'y appuya pour quitter lentement la pièce. Devant elle, Criss portait sa tasse pleine. Après leur départ, une odeur de savon à la violette parfuma la cuisine. Comme deux pièces de puzzle prises au hasard qui s'assemblent du premier coup, Alex se rendit soudain compte que cette odeur lui était devenue familière. Sa poitrine se serra lorsqu'il entendit grincer le lit dans la chambre de sa grand-mère. Les soupirs usés de ce vieux cœur.

Il attendit le retour de Criss en dialoguant du regard avec le platane malade. Il n'avait pas faim mais avait une envie féroce de mordre dans quelque chose, de se mettre des trucs sous la dent. Il voulait se remplir le gosier comme on colmate en urgence un appel d'air. Il finissait d'engloutir un éclair au café quand Criss revint s'asseoir en face de lui, à la place que la vieille femme venait de quitter.

— Je n'irai pas par quatre chemins, Sandro. J'ai vu ton père l'autre jour. Il m'a demandé comment tu allais. Il pense beaucoup à toi, tu sais. Il se fait du souci... Ton avenir... Il veut te voir devenir un homme. Raconte-moi ta soirée d'hier.

— J'ai tiré ça à une meuf, mentit Alex en plaquant les cent euros sur la table. Son râteau m'a griffé la joue, je lui ai balancé un coup de canif et j'ai filé.

— C'était où ?

— Rue d'Agier.

— Quelle heure ?

— 23h30.

— Bon, dit Criss en jaugeant Alex du regard. J'ai pensé à toi pour un travail, Sandro. J'ai besoin d'un guetteur ce soir. C'est pour rendre service à de bons amis. Tu es agile, tu cours vite, tu as de l'initiative. Tu es prêt. Ton père le pense aussi. Tu lui ressembles beaucoup au même âge, tu sais, continua Criss en s'appuyant au dossier de la chaise. Lui aussi avait du cran. Il a toujours eu du

cran. Il en faut pour rester ici, à Grenoble, loin des autres. Le soleil de Marseille, très peu pour lui. Lui, c'est les montagnes, la neige sur les sommets. Je l'ai toujours soutenu. Moi aussi j'ai choisi de rester. C'est pour ça qu'on a besoin de toi maintenant.

— Où ?

— Mistral.

— À quelle heure ?

— Je t'appellerai pour l'heure et l'adresse. Tiens-toi prêt, c'est tout.

Cédant peu à peu du terrain, le soleil dans sa course consumait l'un après l'autre les meubles ringards et encombrants de la cuisine. L'ombre grandissait et déposait son gris de cendre partout. Dans ce décor de plus en plus sombre, déserté par la lumière, Alex se sentit comme le platane, planté au mauvais endroit, à devoir jouer le rôle de sa naissance, non pas menotté au béton mais à sa famille, à son clan, poussé par l'ADN du trafic vissé à son corps. Au seul nom de son père, il sortait aiguisé et tranchant comme un cran d'arrêt. Il ne savait pas comment bloquer le ressort. Il ne respirait presque plus, lui aussi asphyxié, économisant son oxygène. *Pardon pour lui maman. Pardon pour moi.* La voix du cousin Criss le ramena dans la cuisine.

— D'ailleurs, ton père m'a demandé de te prendre à la maison quand ta mère... enfin, quand elle reviendra. Tu peux pas vivre ici. Entre deux bonnes femmes. Tati Line est gentille, mais c'est pas un environnement pour un jeune homme en pleine croissance. Ça couperait les couilles à n'importe qui, ici... Tu sais comment on traitait les putains qui nous dénonçaient dans le temps ? On leur brûlait les nichons et on les coulait dans le béton. Avant de vivre avec des femmes, il faut que tu apprennes à te faire respecter. C'est la partie la plus dure du business. Le reste, c'est... Criss claqua des doigts. Alors, c'est d'accord, je peux compter sur toi, Sandro ?

Alex caressa machinalement sa joue gauche. Il repassait dans sa tête la vidéo de la bagarre, revoyait la tresse noire d'Emma bondissant hors du cadre. La honte empoisonnait encore son sang, courait dans ses veines, pulsait dans son cœur. Il ne pouvait pas l'empêcher. Il ne voulait pas être un *loser*. Il ne voulait pas finir en brocanteur de sa vie, comme Mamie. Il ne voulait pas finir en

putain de son père, comme sa mère. Mais il ne voulait pas non plus vivre au parloir. Il voulait, comme Yolo, conquérir sa propre estime, et se laisser impressionné par d'autres visages en verre brisé, trouver d'autres moyens que la violence pour dégorger ses émotions. Sa rage avait déjà trop dévoré la lente tendresse de sa grand-mère, comme celle de son père avait dévoré leur famille. Il le savait, sans parvenir à régler sa balance intérieure. Comment accorder des pulsions contraires ? Ne trouvant pas la réponse en tant que fils ni en tant qu'homme, il répondit comme une pierre, la tête lourde, inexpressif.

Dernières minutes : toutes les infos sur ledauphine.com.

REPRÉSAILLES A GRENOBLE SUR FOND DE GUERRE DES TERRITOIRES DE LA DROGUE.

Une fusillade a éclaté hier soir, samedi 4 septembre, faisant un mort et trois blessés dans le quartier Mistral. La police suspecte un règlement de comptes avec la bande rivale de Villeneuve pour le contrôle du marché des stupéfiants à Grenoble et dans les stations de sports d'hiver.

LE SAMOURAÏ D'ALGER

Christophe Le Borgne

26 mai 1993

Radio-Alger. Bulletin spécial.

Nous venons d'apprendre par notre envoyé spécial présent sur place que le poète, écrivain et journaliste Tahar Djaout aurait été touché de deux balles, devant son domicile, dans la banlieue ouest de Bainem. Il a été transporté d'urgence à l'hôpital. Cet énième attentat a été revendiqué par le Front Islamique du Salut présentant sa victime comme « un communiste empreint d'une haine viscérale de l'islam ».

Toutes nos pensées sont évidemment dirigées en ce moment même vers sa famille ainsi que tous les journalistes de notre pays.

Qu'Allah le miséricordieux ait pitié de nos âmes.

— Dhekra ? À table !

Comme souvent, j'étais la dernière à m'installer aux repas de la grande table rectangulaire du salon.

Aux festins familiaux des Benarbia, chacun était toujours à sa place. Des places uniques, prédéterminées et hiérarchisées de façon immuable comme dans toutes les familles algériennes.

Malgré mon statut d'aînée du haut de mes 22 ans, j'étais en fond de table et jamais trop loin de la cuisine. C'était plus pratique pour le service que je devais assurer ainsi que pour mon aide souvent

essentielle aux fourneaux.

Jogging ou djellaba, vêtements amples, pas de maquillage, chevelure attachée : je connaissais par cœur ma fonction de jeune femme algérienne. Selon Maman, j'avais eu le malheur de naître grande en me rapprochant des 1m80 et surtout d'avoir une chevelure brune et lisse à *l'américaine*. Une anomalie dans une famille aux cheveux bouclés.

En avançant dans l'organisation de la table, nous retrouvions mes deux petits frères toujours assis l'un en face de l'autre.

Tout d'abord, le côté gauche occupé par Samy. À 18 ans, il était certainement le plus intelligent de la bande. D'allure chétive, il donnait constamment cette impression de ne pas être nourri, au grand dam de Maman. Il était tellement rachitique que ses grosses lunettes d'intello (à *la Sartre* comme il disait sans que personne ne comprenne) semblaient tout le temps bien trop lourdes pour lui.

Le côté droit était quant à lui le territoire d'Ali, le petit dernier, 16 ans. Des notes moins brillantes. Une vraie tête à claques pourri-gâtée. Un seul rêve : devenir footballeur. Le ballon, le ballon, le ballon. (Presque) toujours revêtu de son maillot de l'USM Alger et avec son sempiternel ballon de cuir déchiré de la Coupe d'Afrique des nations 1992 sous le bras, il vagabondait sa silhouette d'athlète sur tous les terrains vagues de la capitale.

Un peu plus loin, à la dernière place avant le trône paternel, une chaise demeurait réservée pour ma maman, le socle de cette maison.

Son métier de professeure d'arabe lui avait conféré cette bienveillance autoritaire dont elle ne se départait jamais. Avec sa chevelure rousse rarissime à Alger, elle attirait les regards les plus inquisiteurs. Enfin jusqu'à ce que son directeur ne l'oblige à les cacher sous un voile, contre sa volonté, pour éviter le licenciement, sous la pression de je ne sais quel parent d'élève fan du Front Islamique. Au moins, bien au chaud dans le cocon familial, nous pouvions toujours profiter de ses cheveux couleur cerise.

En face de ma mère, c'était la place de *l'invité*, souvent occupée par une amie de maman et surtout par notre petit voisin Jalil. Âgé

de 14 ans, il était le principal ami de mes deux frères, bien coincé entre leurs deux caractères si dissemblables. Arrivé chez sa tante à Alger il y a deux ans, après la mort de ses parents dans un accident de train, nous essayions le plus possible de lui donner l'illusion d'appartenance à une famille. Taiseux, réservé, à l'aise, loquace : cette suite d'adjectifs démontre l'évolution de son caractère et la réussite de son intégration parmi nous.

Enfin, la place du bout de table, autrement dit *la place du patriarche*, demeurait désespérément vacante. Vacante depuis l'attentat de l'aéroport d'Alger du 26 août 1992 où mon père venait chercher un ami. Depuis, le vide se faisait cruellement sentir. Je n'avais plus la première personne à croire en moi et en ma cuisine. Mon principal soutien me voyait souvent comme son possible successeur. Ou plutôt sa possible successeuse ce qui est plus atypique. Surtout à Alger.

En effet, mon père était le très respecté tenancier du restaurant Le Samouraï d'Alger. Mon père l'avait ainsi surnommé en hommage à un vieux film français.

Depuis sa mise en terre, le restaurant était mort.

Plus un seul repas n'y avait été servi. 40 couverts, un étage, une décoration à la française avec plein d'affiches de films français inconnus au bataillon que mon père récupérait dans les cinémas : *Le Grand Bleu*, *Garde à vue*, *le Père Noël est une ordure*... Je rêvais pendant des heures devant ces affiches en imaginant l'histoire de ces films : une histoire d'amitié avec un dauphin, une garde à vue après un attentat du GIA, un Père Noël malencontreusement échoué dans une poubelle...

La cuisine paternelle restait celle d'un restaurant « sur le pouce » : on y mangeait vite, pas cher mais c'était bon et local. Les sandwichs *matlouh* à la viande hachée et les *garantikas* de mon père étaient célèbres dans tout Alger. En parallèle de mes études en restauration, je l'aidais de plus en plus en cuisine et il continuait ainsi à me former. Jusqu'à...

Vaisselle poussiéreuse, murs décrépis, ustensiles rouillés sans oublier des employés peu scrupuleux volant une friteuse ou un

réfrigérateur en guise d'indemnité de départ : le Samouraï d'Alger avait vachement vieilli en neuf mois et n'était plus que l'ombre de lui-même.

C'est ainsi qu'en ouverture de ce déjeuner familial, devant toute l'assemblée réunie, je décidai de prendre la parole :

— Voilà ! J'ai quelque chose de très important à vous annoncer...

— Tu as rencontré quelqu'un ? s'extasia ma mère.

— Mais non ! T'y es pas du tout !

— Non ! Ne me dis pas que t'es enceinte !

— Maman ! Regarde-moi ! Ça n'a rien à voir avec les garçons !

— Bon, tant que t'es pas enceinte, tu ne peux rien m'annoncer de pire.

— Je vais reprendre le restaurant. Je vais reprendre le Samouraï.

Silence de mort, regards gênés voire pétrifiés.

Puis vint l'amour maternel :

— *Starfallah* ! J'aurais préféré que tu m'annonces qu'on t'ait planté une graine dans le ventre. Tu te moques de moi ? Toi, reprendre le Samouraï ? C'est une idée saugrenue. Madame a fait son école et c'est parti. Le Samouraï est une institution d'Alger...

— Justement, c'est bien que ça reste dans la famille. Je connais toutes les recettes et...

— Et tu connais rien du tout. Tu ne voyais que la face immergée. Il fallait tout gérer : les commandes, la paperasse...

— La gestion du restaurant ; j'en ai fait neuf heures par semaine à mon école.

— Tu te crois avec dix étoiles du guide des français là...

— Michelin, Maman.

— Michelin. Et c'est pas tout ça : il y a le contexte. Tu crois que c'est le moment pour une jeune fille d'ouvrir un restaurant avec tous les risques liés à la recrudescence des cons. Certaines se font égorger pour un cheveu dépassant du voile.

— Je ne cherche pas la gloire. Je resterai bien planquée dans la cuisine. Seuls des hommes feront le service.

— Tes employés finiront par te dénoncer. On ne peut faire confiance à personne en ce moment.

— Pas si ce sont des amis de l'école !

— Que tu es naïve ! On est à Alger ! Le royaume des commères !

Tout finit toujours par se savoir.

— Nous aussi, on pourrait travailler ! entonnent en chœur Ali et Samy.

— C'est bien ! Comme ça, chacun se prendra sa balle ! s'écria ma mère désabusée.

— C'est ce que papa aurait voulu ! J'étais l'héritière du Samouraï.

Silence de mort numéro 2.

Ma mère se leva :

— Ne le mêle pas à ça ! Oui, tu étais l'héritière ; oui, tes *matlouh* sont à tomber mais il n'aurait jamais voulu que tu prennes ces risques.

— Papa m'a appris à vivre de façon libre et indépendante. J'te rappelle que c'était déjà la foire d'empoigne pour que j'aie fait mon école !

Ma mère retomba sur sa chaise, croisa ses bras sur le plateau de viande hachée et s'y emmitoufla pour éclater en sanglots. Toute la famille (même Jalil) se leva comme un seul homme pour la serrer. Nous ne formions plus qu'un pendant que je m'évertuais à répéter :

— Tout va bien se passer, Inch'Allah !

17 juin 1993

Radio-Alger.

La lutte s'intensifie de la part du gouvernement contre les groupes islamistes armés. Après l'armée, les gendarmes et la police nationale, les autorités espèrent mettre en place le plus vite possible des milices populaires pour dénoncer, traquer et même combattre les groupes de maquisards, de plus en plus disséminés dans la population. Cette annonce intervient surtout comme un aveu de faiblesse d'Alger dont la politique de pleins pouvoirs accordés à l'armée semble tourner au fiasco face à un conflit de type guérilla mené par les islamistes.

Face à cette volonté absolue de reprise du Samouraï, se heurtait

la réalité d'une rénovation en tout point nécessaire. Un bon coup de peinture, un achat massif de vaisselle fraîche, un peu (beaucoup) d'électroménager et les premières réserves de denrées alimentaires...

J'effectuai mes calculs : 800 000 dinars algériens !

Avec l'aide de mes frères, de Jalil, d'amis et de quelques tantes (dans le dos de ma mère dont la seule participation fut : « Alors tu viens me demander de l'aide, miss Michelin ! Démerde-TOI ! »), sans oublier mes maigres économies, je parvins à réunir 200 000 dinars.

Je décidai de faire appel aux banques afin d'obtenir un prêt avec un discours bien rodé :

« *As-salam-aleykoum*. Je vous sollicite pour un petit prêt de seulement 600 000 dinars pour rénover l'un des restaurants les plus mythiques de la ville : le Samouraï d'Alger. Même en ces temps difficiles, la restauration est un secteur qui résiste à la crise. Les Algérois ne peuvent se passer d'un sandwich *matlough*. La clientèle d'habitues n'attend que cette réouverture ! Le prêt sera remboursé en peu de temps ! Le restaurant fait partie du patrimoine historique d'Alger ! Modernité et tradition : grâce à votre prêt, la tradition reprendra un coup de neuf ! Et vous aurez du *matlough* gratuitement à vie ! »

Mon enthousiasme donna lieu à des réponses très variées :

« Tu es qui toi ? La secrétaire ? »

« Nous ne sommes pas intéressés. Ni maintenant, ni plus tard, ni jamais. »

« Le patrimoine historique de... J'ai pas bien compris. »

« Nous sommes désolés. Les caisses sont vides. »

« Tu as quel âge ? Tu es mariée ? Va, trouve-toi un mari plutôt. Et ton mari viendra demander un prêt. »

« Du *matlough* à vie, c'est la seule chose qui m'a intéressée dans ton discours. Qui m'a bien fait rire. »

« C'est une honte ! Toi, une femme, venir me parler. Qu'Allah te blâme et te répudie. Dégage-moi le plancher. »

« C'est une banque ici. Ce n'est donc pas votre place. Veuillez

sortir. »

« Ah ! J'ai compris. C'est le truc des Français là ! Caméra cachée. Surprise Surprise. Où est la caméra ? »

« Tu es très jolie ! Mon fils a le même âge que toi ! »

« Tu es très jolie ! Je ferme la banque et on va dans un restaurant déjà rénové si tu veux ! »

Grrr ! Quelle bande de sales c.....s de fils de p.....s !!!

Toujours à la case départ, je regardai mes deux frères et nous prononçâmes en même temps le nom de notre ultime espoir : « oncle Habib ».

18 juin 1993

Radio-Alger. Publicité.

Promotion exceptionnelle au magasin textile Zigghar.

Des promotions allant jusqu'à -50 % sur tout l'habillement homme avec tous les coloris militaires : ensembles blanc/vert, kaki, marron/vert...

N'hésitez plus et venez profiter de cette occasion exceptionnelle.

Zigghar au 11 avenue Rah à Alger-Est.

Zigghar vous habille en toutes circonstances.

Après avoir graissé la patte à un taxi, Samy, Ali et moi embarquâmes pour visiter oncle Habib. Frère de Maman avec qui il a toujours été en mauvais termes, celui-ci était un ancien militaire de carrière à la réputation sulfureuse (pour l'Algérie).

Jamais marié, sans enfants, amateur d'alcool ; cela suffisait pour faire de lui un marginal. Nous ne l'avions pas vu depuis l'enterrement de Papa et il nous manquait beaucoup par ses blagues, son ton décalé et irrévérencieux. Il était également jaloué en raison de sa fortune (c'était pas non plus un roi du pétrole) considérée comme la plus élevée de la famille. Profitant de sa pension de militaire, il s'était lancé dans la production d'orangeades et de citronnades avec beaucoup de succès. Résidant à Ain Naadja, à l'extérieur de la ville, au sud d'Alger, nous devions passer le check-point militaire permettant de sortir du périmètre algérois.

Voile noir pour moi, chemise/jeans et barbe (très) naissante de trois jours pour mes frères ; nous approchions du check-point tenu par trois soldats.

Le taxi nous rassura en nous disant qu'il faisait ça tous les jours et qu'il fallait le laisser parler. Il avait l'air de connaître son affaire, ce qui nous dérida. Mais nos cœurs continuaient à battre la chamade à la vitesse d'Olive et Tom sur cette banquette arrière.

Arrivés après une attente d'un quart d'heure, nous découvrîmes trois jeunes soldats bloquant la moitié de la route avec des barbelés circulaires posés sur le sol.

Armés de mitraillettes en bandoulière, ils plongèrent leurs regards scrutateurs à l'intérieur de la voiture.

Le taxi commença à s'expliquer :

— Ce sont des jeunes qui...

— Ta gueule ! Lui répliqua sèchement un des soldats.

J'avais envie de faire pipi dans ma culotte lorsqu'ils demandèrent par le geste de descendre la vitre arrière.

Machinalement, ils lancèrent :

— Papiers !

Samy récupéra fébrilement nos trois cartes d'identité et les donna. Tout en contrôlant les documents, le soldat continua de nous interroger par l'intermédiaire de Samy :

— Alors, vous sortez d'Alger pour quoi ?

— Nous allons rendre visite à notre oncle qui est malade. Le général Habib Bougherra. Grand serviteur...

— Ouh là ! On s'en fout ! Donne juste ta montre et vous pourrez faire l'aller-retour.

— Quoi ? Mais nos papiers sont en règle ! s'insurgea Samy.

— Faites demi-tour alors !

La mort dans l'âme, Samy donna ce cadeau de Maman auquel il tenait beaucoup.

Nous passâmes le check-point sous les rires narquois de ces soldats corrompus. De vrais symboles locaux.

Dans un silence assourdissant, nous fîmes le reste du trajet jusqu'à la belle propriété blanche d'oncle Habib. Sur le pas de la porte, il nous observa souriant avec sa barbe blanche, ses lunettes noires et sa chemise à fleurs bleues. Comme convenu, le taxi nous

attendit pendant que nous dégustâmes une citronnade maison tout en confiant les raisons de notre visite.

Comprenant très vite, oncle Habib nous demanda :

— Il vous faut combien ?

— 600 000 dinars mais on va te rem...

— J'vous les donne. J'adore ce restaurant. J'y étais toujours le bienvenu. C'est un don, pas un prêt. Votre père m'a toujours accepté comme je suis. Je lui dois bien ça. Pas un mot à votre mère et je veux que tu crées, Dhekra, un sandwich *Habib*.

— Ce sera le plus épicé ! Criaï-je folle de joie en lui sautant dans les bras.

— Je te f'rai un virement sur le compte que j'vous avais ouvert. Maintenant, filez avant le couvre-feu.

Nous nous embrassâmes chaleureusement et filâmes à la maison. Le projet fou pouvait enfin prendre vie. Maman ne posa aucune question mais avait tout compris.

3 septembre 1993

Radio-Alger. Bulletin spécial.

Nous venons d'apprendre la triste nouvelle de l'assassinat d'une jeune lycéenne à Tlemcen. À 17h00, deux de ses propres camarades de classe ont fait feu avec une carabine à la sortie du lycée sur Karima Mekhloufi qui est morte dans les bras de son père. Celle-ci refusait de porter le hijab depuis plusieurs semaines et avait reçu, selon son père, deux menaces de mort des islamistes sans que cela n'émeuve les autorités. Depuis le début de l'année, quatre femmes ont été assassinées en Algérie pour « mauvaise vie » par les islamistes. Radio-Alger présente ses condoléances à la famille Mekhloufi.

Pendant plus de deux mois, tout le monde avait mis la main à la pâte. Mes frères d'amour, Jalil, toute ma classe de l'école de restauration, mes tantes, les voisins. Même Maman commençait discrètement à se prendre au jeu et à donner des ordres par-ci par-là.

Et le résultat était là ! Une cuisine fonctionnelle, une salle flambant neuve. Le Samouraï d'Alger était de retour. Seul changement notable : pour se conformer à l'époque de merde que nous vivions, nous avons choisi de délaissé les affiches des films français pour les remplacer par des classiques du cinéma algérien : *Al-Rafdt* de Mohamed Bouamari, *Nahla* de Farouk Beloufa... Si cela pouvait contenter ces connards d'islamistes et les convaincre de ne pas nous flinguer !

Sous le regard toujours aussi sévère mais de plus en plus impliqué de Maman, je me permettais quelques (légères) retouches de la carte du Samouraï. Il ne restait plus que l'inauguration pour concrétiser le projet. À chaque *garantika* que je préparais pour cette inauguration, j'avais un orgasme. Que c'est bon de travailler ! Que c'est bon de vivre ! Quelle chance j'avais de faire ce que j'aimais (ce qui était rare surtout pour une femme par les temps qui couraient). Vivement l'inauguration !

4 septembre 1993

Radio-Alger.

Nous terminons cette édition par une nouvelle positive. En effet, le restaurant de cuisine populaire le Samouraï d'Alger rouvre ses portes aujourd'hui. Après un an de fermeture en raison du décès de son fondateur Hédi Benarbia (mort dans l'attentat de l'aéroport), sa famille a décidé de reprendre cette institution du grand Alger. Cette réouverture est très attendue des habitués mais pour mieux en parler, notre envoyé spécial sur place Aziz Azizi a posé quelques questions à son nouveau directeur.

— Oui, ici Aziz Azizi en compagnie de Samy Benarbia, 18 ans et déjà directeur du Samouraï d'Alger. Étant donné votre jeune âge, on peut dire que vous avez grandi dans ce milieu.

— Oui, Aziz. En effet, on peut même dire que j'ai grandi dans un sandwich matlouh. Les odeurs, la clientèle qui devient peu à peu une famille, les bruits... On peut dire que nous avons toujours baigné dans un océan de friture si je puis dire...

— *J'imagine que c'est beaucoup d'émotion presque un an jour pour jour après l'attentat qui a ôté la vie de votre père.*

— *Oui... Nous avons connu des moments difficiles mais cette inauguration nous permet de nous tourner vers l'avenir tout en rendant hommage à notre père qui aurait aimé que le Samouraï continue.*

— *Que le Très-Haut veille sur lui. Question que tous les gourmands se pose : y aura-t-il des changements dans la carte ?*

— *Globalement non. Quelques retouches ont été nécessaires mais on a gardé les valeurs sûres appréciées de tous tels que le célèbre sandwich matlouh avec pour l'inauguration : « un sandwich offert pour un acheté ». Alors, venez en profiter.*

— *Dernière question : c'est donc bien vous qui cuisinez avec probablement des secrets de famille jalousement gardés.*

— *Euh... Oui... C'est un... un peu moi qui cuisine sans oublier tout le reste de ma famille voire quelques personnes qu'on engage.*

— *Merci Samy.*

— *Merci Aziz. Venez nombreux. À bientôt.*

Après ce passage à la radio locale, ma mère s'exclama :

— *Qu'est-ce qu'il parle bien, mon Samy !*

— *Oh oui ! Heureusement que c'est lui qui s'y est collé. Il est né pour faire la communication du restaurant.*

— *Certes mais le gros du travail de cuisine, c'est toi qui le fait. Cette inauguration est le fruit de ta volonté et tu n'es pas mise en avant.*

— *Ce n'est pas injuste. Je ne cherche pas la lumière. Je suis très bien dans la cuisine loin des balles et de l'agitation.*

— *Le restaurant a été redécoré avec goût. Je voulais te féliciter et te dire que... que ton père serait très fier de toi.*

Nous nous prîmes chaleureusement dans les bras marquant ainsi notre réconciliation.

1er décembre 1993

Radio-Alger.

Chers auditeurs, nous vous informons que face à la recrudescence des violences commises envers les médias avec plus de sept journalistes tués depuis le début de l'année sans oublier les atteintes toujours plus nombreuses à la liberté d'exercice de notre fonction, la rédaction de Radio-Alger a choisi de se lier au mouvement de protestation des journalistes algériens. Ainsi, nous mettrons symboliquement fin à nos programmes aujourd'hui de 15 à 22h.

Merci pour votre compréhension ainsi que pour vos nombreux messages de soutien.

— Dhekra ! Dhekra ! Maman m'appela d'une voix courroucée à la rejoindre devant le restaurant. Je me précipitai tout en me demandant quelle connerie j'avais pu faire et à quelle sauce j'allais être mangé.

Mais la réalité fut bien au-delà de ce que j'avais pu imaginer.

Le mur blanc de la devanture du restaurant avait été tagué dans la nuit et une vitre avait été brisée avec deux grosses pierres sans qu'aucun Benarbia ne daigne se réveiller.

Le tag avait le mérite de la clarté :

Restaurant mixte, lieu de perdition dirigé par une femme. Allah regarde, juge et châtie.

En lettres rouge vif avec effet sanguinolent.

Bon, on aura tenu deux mois depuis notre inauguration réussie. Le restaurant ne désemplissait pas et connaissait un réel succès avec des habitués, des nouveaux... qui plébiscitaient la qualité de mes bons p'tits plats. Une clientèle plutôt jeune, plutôt branchée, plutôt « nous voulons vivre et les conneries d'islamisme et de guerre NOUS FONT CHIER ».

À priori, cela ne devait pas plaire à tout le monde et notre petit secret n'aura pas fait long feu dans un village de vipères comme Alger. Décidément, Maman avait raison sur toute la ligne depuis le début. Mais même elle n'avait pas envie de faire la fière.

Nous avons peur. Peur tout simplement. Peur de mourir.

Avec Samy, Ali et Jalil, nous nettoyâmes le mur et balayâmes les éclats de verre ainsi que nos rêves.

En fin d'après-midi, Maman nous réunit autour de la table rectangulaire :

— Avec ce qui s'est passé, inutile de faire nos héros. C'était un avertissement et on sait très bien qu'en ce moment en Algérie, il n'y a pas d'autre avertissement. Le plus important est notre famille. Ce n'est pas être lâche de fermer le restaurant : c'est être intelligent. Lorsque les événements seront terminés le plus tôt possible inch'Allah, nous le rouvrirons le lendemain même. Il faut juste être patient. Je suis très fier de vous tous. Nous allons écouler les restes de nourriture en faisant de la vente à emporter. Ça devrait prendre trois, quatre jours. Pendant ce temps-là, on va bien faire passer le mot dans tout Alger que le restaurant ferme jusqu'à nouvel ordre et l'inscrire sur la devanture. Tout le monde est d'accord avec le plan ?

Ma mère me regarda ; je gardai la tête basse en guise d'assentiment. Maman restait la cheffe de famille et elle avait complètement raison. Nous n'étions pas lâches mais juste victimes d'une situation qui nous dépassait tous.

Tout le monde sortit du salon lorsque Maman m'interpella :

— Dhekra ?

Nous nous serrâmes dans les bras. Sans mot dire et en pleurant. Fermer sa gueule, subir et chialer. Seules choses autorisées aux femmes à Alger.

3 décembre 1993

Radio-Alger.

Les combats font rage actuellement au nord du pays entre l'armée nationale et les groupes islamistes bien regroupés dans les maquis. Armés et organisés, les maquisards auraient causé depuis le début de l'année une centaine de pertes dans les rangs de l'armée. Après les premiers assassinats et les premiers massacres islamistes, il semble bien que l'Algérie soit bel et bien tombée dans le précipice d'une guerre civile sans fin...

L'écoulement des stocks en vente à emporter fonctionnait bien. J'enroulai avec émotion en cette fin de matinée mon dernier sandwich *Habib* (épicé comme l'enfer) dans son armure d'aluminium. Le probable dernier client repartit le sourire aux lèvres. Je pris mon balai pour nettoyer devant le restaurant et aperçus Jalil de loin. Il se rapprocha à grandes enjambées et...

Il me serra dans ses bras !

Je me demandai ce qui lui prenait car ce n'était guère dans ses habitudes. Il s'écarta brusquement et je vis un truc collé à mon *hijab*, dans le bas-ventre.

Toujours silencieux, Jalil effectua quelques pas en arrière mais je retins son bras gauche de toutes mes forces en retombant au sol.

Mon ventre pissait le sang comme à ma première menstruation et ça faisait un mal de chien.

J'eus alors un soupçon de force et de respiration pour invectiver mon meurtrier, légèrement penché sur moi :

— Pourquoi t'as fait ça ? Vous aviez déjà gagné. Nous allions fermer le Samouraï. Pourquoi ? Vous aviez déjà gagné. On ne peut plus rien faire dans ce pays.

Impassible, il enleva ma main pour s'enfuir comme un lâche. Ce n'est qu'à ce moment-là que les Benarbia me retrouvèrent agonisante sur le sol. Les pleurs de ma mère, de mes frères. La routine sauce algérienne.

Mais ma dernière vision fut cette devanture : LE SAMOURAÏ D'ALGER. La fierté, le sommet, le bonheur de ma courte vie.

Qu'Allah s'y prépare : les sandwichs *Habib* et *matlouh* de Dhekra Benarbia débarquent et vont en rendre fou plus d'un au Paradis.

LES AUTEURS :

Nadine Travacca

Née au bord de la mer elle vit aujourd'hui en Savoie. Elle collabore à diverses revues poétiques papier et numérique (*Lichen*, *Poétisthme*, *Mot à maux*, *Cabaret*, *Cairns*, *Traversées*, *Comme en poésie*, *Traction-brabant*), et pratique également la lecture à voix haute pour partager aussi les mots des autres.

Ernest Thomas

Né à Lyon en 1982, Ernest Thomas, dit parfois Ernesto, vit et travaille à Bruxelles. Ancien barman, ancien agoraphobe, il gagne sa vie comme modérateur de commentaires et opère, à son grand désarroi, sur tous les grands médias en ligne. La société qui l'emploie bouffe à tous les râteliers, se préoccupant davantage de pognon que de morale. Ernest ambitionne de publier des romans dont les droits d'auteurs lui permettront d'échapper à cette situation déplorable. Il en est actuellement au point zéro de ce projet – si on excepte le fait qu'il a été crédité comme (faux) traducteur d'un (faux) documentaire (faussement) traduit du russe, paru cette année au Diable Vauvert.

Philippe Aubert de Molay

Scénariste de bande dessinée et de jeu vidéo (souvent sous la signature de *Greg Newman* et pour des univers tels que *Shrek*, *Jenny Everywhere*, *Blake & Mortimer*, *Zorro*, *Night Watch*, *Renaissance*, *Les Gardiens de la pierre*, *Popeye*), Philippe Aubert

de Molay écrit aussi des nouvelles (Prix Hemingway 2015, Prix Gustav Meyrink 2021 de littérature de l'imaginaire). Les légendes urbaines et l'écologie radicale constituent ses territoires d'écriture de prédilection.

<https://aubert2molay.vpweb.fr>

François Huet

François Huet, alias RongeMaille a été un peu projectionniste, pas mal libraire aussi. Il gratte parfois dans un blog (c'est un dingue de cinoche), s'est amusé un temps à faire des blagues à la radio (*Mort aux rats* et *Piou Piou*, quelque part sur la bande FM de Montpellier), et rêve de ressembler un jour au mix idéal de James Ellroy, Anton Tchekhov, Jules Renard, John Fante et Gustave Flaubert. Et de Larry Brown pendant qu'on y est.

Damien Langlois

Damien Langlois vit en région bordelaise. Marié et père de deux enfants, il partage son temps entre sa famille, la vente de produits gourmets et la lecture de tout ce qui lui tombe sous la main (de la notice d'assemblage de meubles suédois au traité de philosophie). Ses écrits l'emmènent dans des univers variés, du polar noir à la fantasy, en passant par la SF.

Alain Faure

Alain Faure travaille au guichet d'une banque, bien protégé derrière sa vitre triple épaisseur, le covid et les vilains n'ont qu'à bien se tenir. Entre deux clients, il écrit sur des petits bouts de papier des histoires pas nettes sur les méchants, les malheureux, les aigris, les suicidés de la vie, et après, quand il rentre chez lui, dans le métro, il se sent différent. Alors il rit, il rit et il trouve la vie, les gens, formidables. Vraiment, on fait ce qu'on peut pour s'inventer une existence.

Maxime Herbaut

Originaire du Nord et résidant aujourd'hui en région parisienne, Maxime Herbaut écrit depuis plus de 20 ans des fictions sous divers formats (nouvelles, romans, théâtre), avec une prédilection pour l'insolite, l'étrange, le fantastique. Il a publié plusieurs nouvelles dans des revues spécialisées (*Réticule*, *Soleil hirsute*) et des recueils thématiques (*Décamper*, Editions Antidata, 2021), ainsi

qu'un roman, *Agravelle ou l'Envers du temps* (Inceptio Editions, 2019).

<https://www.instagram.com/maxherbaut/?hl=fr>

Arielleffe

Arielleffe est née au Havre le 13 Août 1963. Fille de marin breton, elle est attirée par les pays étrangers et devient professeur d'anglais après avoir passé une année à Dublin. Elle a deux enfants, une fille et un garçon. Elle vit toujours dans sa ville de naissance qu'elle adore. « C'est un endroit imprégné du passage de personnes venant du monde entier, une ville martyre détruite et reconstruite plusieurs fois, et dont l'architecture novatrice est désormais classée au patrimoine mondial de l'Unesco ». Son goût pour la littérature gothique anglo-saxonne, le fantastique et les romans noirs l'amène à décrire des univers étranges où l'aventure peut surgir d'un objet ou d'une situation. Tout paraît normal et sous contrôle, pourtant...
<https://arielleffe.jimdofree.com/>

Adrien Chapelle

À la recherche d'un monde perdu qui n'a jamais existé ailleurs que dans son cœur, il erre avec détermination au gré des couleurs et des rencontres. L'écriture en est une, et pas des moindres lui semble-t-il. Peut-être aurez-vous l'occasion de le croiser sur la route de votre propre chemin, il est facilement reconnaissable.

Keyvan Sayar

Franco-iranien, Keyvan a grandi en banlieue parisienne puis fait ses valises pour vivre à Grenoble, Dublin, La Haye, Bruxelles, Santo Domingo et Brasilia. Cent vingt-trois, quatorze et nonante-neuf sont ses chiffres préférés. Il est timide avec tout le monde sauf avec toi. Ses points communs avec Victor Hugo sont d'aimer les gilets, les phrases un peu longues et les pains au lait.
<https://keyvan.lesdoigtsbleus.org/>

Evelyne Jeantet

Née dans les montagnes, vivant près de la mer, un pied dans l'administration culturelle, l'autre dans les arts, de petits pas en grands écarts, elle va où les mots la mènent.

Christophe Le Borgne

Un nom banal et franchouillard : Christophe Le Borgne, mais un mix entre la Bretagne et l'île Maurice. Néophyte et autodidacte, il n'a suivi aucun cours d'écriture, n'a jamais été publié avant *Squeeze* mais a plein d'histoires à raconter. Il espère que ce n'est que le début de l'aventure et qu'il devra souvent réactualiser sa biographie. Affaire à suivre...

Rendez-vous en été 2022 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Éfelyd (avec l'aimable autorisation de Kid Yokai CNFT)

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-24-7
Dépôt légal : Février 2022
© Les auteurs et Squeeze